

VOYAGE

A LA

MER DU SUD.

VOYAGE

N. N.

MER DU SUD

VOYAGE
A LA MER DU SUD,

FAIT PAR QUELQUES
OFFICIERS COMMANDANTS
LE VAISSEAU LE WAGER :

*Pour servir de suite au Voyage de
GEORGES ANSON.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A LYON,

Chez les FRERES DUPLAIN, Libraires,
grande rue Merciere.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

VOYAGE
A LA MER DU SUD.

FAIT PAR QUELQUES
OFFICIERS COMMANDANTS
LE VAISSEAU LE WAGNER.

Paris chez de Jussieu au Voyage de
Goussier Annon.

TRAITE DE L'ANGLAIS.



M. LYON.

Chez les FRERES DUREAU, Libraires,
Grande rue Merciers.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

L *A Relation du voyage à la mer du Sud de Mr. Georges Anson a reçu dans le Public les applaudissements les plus mérités. L'importance de l'entreprise, la grandeur des difficultés, la multitude des contretemps, ont fait le succes de cet ouvrage rempli de détails curieux, de descriptions*

II AVERTISSEMENT.

intéressantes , d'observations utiles pour le Commerce & la Navigation.

Rien n'étoit plus propre à captiver l'attention du lecteur , que le sort d'une escadre équipée avec appareil dans les ports d'Angleterre , traversant fièrement l'Océan immense qui borde l'Amérique du nord au midi , pour aller sur les côtes du Pérou & du Mexique foudroyer les habitations des Espagnols ; interrompre,

AVERTISSEMENT. III

*ruiner un commerce établi,
à travers la plus vaste de
toutes les mers, depuis la
rive occidentale du nou-
veau monde, jusqu'à l'ex-
trémité la plus orientale
du monde ancien.*

*Ce projet, l'un des
plus heureux que la po-
litique pût enfanter, pro-
duisoit un intérêt plus
grand encore, par les
difficultés de son exécu-
tion. Il s'agissoit de se
livrer aux périls de la
plus longue des naviga-*

IV AVERTISSEMENT.

tions , avec une connoissance très-imparfaite de la direction des vents , & de la position des lieux , dans des mers peu fréquentées par les vaisseaux d'Europe ; d'y attaquer avec des forces médiocres un ennemi auquel ses nombreux établissemens assuroient la supériorité ; & de s'y maintenir sans aucune espérance de secours contre les efforts de plusieurs nations intéressées à défendre leurs richesses.

AVERTISSEMENT. v

La curiosité étoit encore excitée par les contretemps divers qui ont traversé cette expédition fameuse : des tempêtes effroyables, tous les vaisseaux dispersés, leurs agrêts mis en pieces par les vents, leurs équipages ruinés par les maladies; tous les maux que peuvent accumuler une fatigue outrée, une disette continuelle, un retranchement de forces successif, offroient un tableau dont les horreurs

VI AVERTISSEMENT.

ne pouvoient manquer de
faire des impressions vives.
L'auteur en réunissant à
tous ces intérêts des ob-
servations capables de
fixer la connoissance géo-
graphique de ces pays
lointains, des jugemens
réfléchis sur un commer-
ce dont on n'avoit que
des notions vagues, &
sur les forces terrestres
& maritimes qui en sont
l'appui, étoit assuré de
l'approbation, de la re-
connoissance même de

AVERTISSEMENT. VII

tous les esprits judicieux.

Les mêmes raisons qui ont fait la fortune de cet ouvrage semblent garantir le succès du Supplément que je donne aujourd'hui au Public. Des faits relatifs à une expédition si considérable, & qui achevent de manifester tout ce qu'elle a eu de malheureux, méritent sans doute l'empressement des lecteurs. Il est des événements dont on ne veut perdre aucune cir-

VIII AVERTISSEMENT.

constance. Ceux sur tout qui ont été suivis d'accidents funestes & extraordinaires, laissent dans le Public une curiosité qui en recherche les particularités avec impatience, & qui en desire avec ardeur les détails.

Ce Supplément renferme les choses en ce genre les plus étonnantes. Il n'y a guere d'exemple de malheurs comparables à ceux dont il présente le récit. Les Navigateurs les

*mie
mit
fra
sing
pre
est
me
spi
don
sur
tit
nè
dè
gr
pès
un*

AVERTISSEMENT. IX

mieux instruits des calamités qui suivent le naufrage, trouveront ici des singularités qui les surprendront ; & quiconque est susceptible des sentimens que l'humanité inspire à la vue des objets douloureux, s'attendrira sur la destinée d'une multitude de gens abandonnés d'abord dans une isle déserte, errants ensuite au gré des flots, & échappés en petit nombre & par une espece de miracle à

x AVERTISSEMENT.

des menaces continuelles de mort.

De tous les vaisseaux qui composoient l'escadre de Mr. Anson, il n'y en eut pas un seul qui ne souffrit beaucoup de l'horrible tempête dont ils furent assaillis au débouquement du détroit de le Maire. Le Wager, de 150 hommes d'équipage, fut le plus maltraité. Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'escadre, ayant

AVERTISSEMENT. xi

ses agrêts dans le plus grand désordre, il échoua malheureusement contre une isle de la côte occidentale des Patagons. L'histoire de cet infortuné vaisseau est indiquée en peu de mots dans le chapitre 3 du livre second de la Relation du voyage de Mr. Anson. Les circonstances & les suites de son naufrage n'y sont pas à beaucoup près développées suffisamment. On verra par la peinture

à vj

XII AVERTISSEMENT.

re que je vas faire de la situation des Officiers & des Matelots après la perte de ce vaisseau, de leur séjour dans une isle sauvage & sans habitants, de la division qui se mit entre eux, de leur dispersion sur différentes côtes, de leurs souffrances dans les diverses courses qu'ils tenterent pour se tirer de cette isle inhabitable, de leurs aventures parmi les Indiens & les Espagnols; on verra, dis-je, que tous

AVERTISSEMENT. XIII

ces objets méritoient une description plus ample.

C'est d'après les mémoires que quelques uns de ces Officiers malheureux ont publiés depuis leur retour en Angleterre, que j'ai composé ce Supplément. Ces mémoires sont au nombre de quatre. Le premier est le journal des sieurs Bulkelei & Cummins, imprimé à Londres en 1743. Le second est d'Alexandre Campbell, impri-

XIV AVERTISSEMENT.

mé à Dublin en 1747. Le troisieme est sans nom d'auteur, imprimé à Londres en 1751. Le quatrieme est d'Isaac Morris, imprimé à Dublin en 1752. On retrouve dans tous ces mémoires l'ingénuité de gens qui racontent les choses sans apprêt. Leur récit simple & naïf n'a rien qui ressen- te la fiction, & porte sen- siblement l'empreinte du vrai. Ces mémoires sont exactement conformes sur

AVERTISSEMENT. xv

tous les faits qu'ils ra-
content en commun ; ce
qui assure encore davan-
tage la fidélité de leur
narration, & inspire une
égale confiance pour les
faits qu'ils racontent sé-
parément. Il est vrai qu'on
y remarque beaucoup de
partialité contre le Ca-
pitaine Cheap. Ceux qui
ont écrit ces mémoires ont
prétendu se justifier à ses
dépens. Mais qu'ils aient
eu tort ou raison, cette
question ne change rien à

XVI AVERTISSEMENT.

leur exactitude sur les faits, & ne touche tout au plus qu'aux conséquences qu'ils en tirent, & aux personnalités qu'ils y entre-mêlent. On a reconnu en Angleterre la vérité des faits, quoique leur exposé n'ait pas eu le succès qu'on s'en étoit promis. Les intéressés avoient voulu prouver la nécessité où ils s'étoient vus de se soustraire à l'autorité de Mr. Cheap. Le Gouvernement a jugé que nulle

AVERTISSEMENT. xvii

*circumstance ne pouvoit
fournir à des subalternes
un juste motif de rebellion
contre leur commandant ;
& sans contredire la fidé-
lité de leur récit , il a
condamné & puni la té-
mérité de leur procédé.*

*Il semble que j'aurois
dû me contenter de tra-
duire ces mémoires , &
de les donner au Public
tels qu'ils sont. Mais
outre que c'eût été remet-
tre plusieurs fois sous les
yeux du lecteur les mé-*

XVIII AVERTISSEMENT.

mes choses répétées en termes différents ; ces mémoires sont écrits avec si peu d'ordre & de correction, qu'il n'y avoit pas moyen de les présenter, en les laissant dans ce négligé grossier & dégoûtant. Leurs auteurs, bons hommes de mer, & point du tout gens de lettres, ont usé de ce stile brut & décousu, ordinaire à tous ceux qui ne sont pas en habitude d'écrire, & se sont livrés à toute

AVERTISSEMENT. XIX

la confusion d'une mémoire surchargée de faits. Il n'y a dans leur narration ni choix de termes, ni variété de tours ; ils mettent devant ce qui devoit être après ; ils s'écartent, ils reviennent. L'exposé de leurs aventures se trouve noyé dans un tas de paroles inutiles, de phrases imparfaites, de constructions louches, de pensées triviales, de réflexions plates ; il est tel en un mot qu'on pouvoit l'atten-

xx AVERTISSEMENT.

dre de bas Officiers qui ont beaucoup couru les mers, & qui n'ont guere fréquenté la bonne compagnie.

Voilà le cahos qu'une traduction littérale m'a offert à débrouiller. Il a fallu fouiller dans cette mine, trier le mélange, séparer le bon du mauvais. J'ai été obligé de rapprocher les circonstances d'un même fait répandues dans les mémoires différents, & souvent dis-

AVERTISSEMENT. XXI

persées dans les diverses parties du même mémoire. J'ai mis de suite ce qui ne l'étoit pas, j'ai développé les pensées, j'ai suppléé les liaisons, j'ai élagué, j'ai serré. J'ai tâché en un mot de joindre la précision à l'exactitude, & en conservant le fond des choses, d'y mettre une forme qui n'eût rien de trop rebutant. Ce travail n'a pas été médiocre: heureux si en prenant sur moi tout ce qu'il

XXII AVERTISSEMENT.

avoit d'ennui & de dégoût, il n'en reste plus pour mes lecteurs.

Tout l'équipage du Wager fut d'abord réuni dans une isle déserte de la côte occidentale des Patagons. Des brouilleries survenues entre les subalternes & leur commandant divisèrent cette multitude en deux partis. Il étoit question de faire des efforts pour se rapprocher des terres habitées par les Européens. Les uns vou-

AVERTISSEMENT. XXIII

loient prendre la route du Sud, beaucoup plus longue & plus périlleuse ; les autres prétendoient aller par le Nord. Cette division de sentiments les conduisit à une séparation qui devint à tous bien funeste. Le plus grand nombre sous la conduite du Lieutenant tira du côté du détroit de Magellan, & après bien des fatigues & des souffrances arriva sur la côte du Bresil. Leurs aventures sont dé-

XXIV AVERTISSEMENT.

écrites dans le mémoire anonyme, & dans le journal des sieurs Bulkeley & Cummins. Ils furent obligés en passant le long de la côte orientale des Patagons d'y abandonner huit de leurs camarades. Ceux-ci furent pris par les Indiens ; & après avoir vécu quelque temps parmi eux , ils eurent le bonheur d'arriver à Buenos-aires. Le mémoire d'Isaac Morris donne le détail de leurs aventures.

A
res.
ge Jo
Capit
Nor
beau
li. I
raco
re to
souff
des
euss
Espa
long
go,
terre
y ren

AVERTISSEMENT. xxv

res. Le reste de l'équipage sous la conduite du Capitaine prit la route du Nord, & arriva avec beaucoup de peine au Chili. Le Sr. Campbell raconte dans son mémoire tout ce qu'ils eurent à souffrir, jusqu'à ce que des guides indiens les eussent conduits chez les Espagnols. Il séjourna long-temps à San Jago, d'où il se rendit par terre à Buenos-airès, & y rencontra ceux du pre-

xxvi AVERTISSEMENT.

mier embarquement qui avoient été abandonnés chez les Patagons. Ainsi les restes de ce malheureux équipage dispersés comme les débris de leur vaisseau, furent jetés çà & là pour être long-temps le jouet des vents & des ondes, ne pouvant espérer leur salut que d'un de ces heureux hasards, sur lesquels on ne se détermine à compter que lorsqu'on a perdu toute ressource.

AV
I
fair
des
ces
pers
tout
j'ai
en d
pren
frag
l'islo
le v
aller
Bre
vée
la s

T.
qui
nés
Ain-
heu-
r ses
leur
ça
mps
des
éren
de
sur
mi-
or f-
ref-

AVERTISSEMENT. xxvii

Il étoit difficile de faire une histoire suivie des aventures arrivées à ces gens dans leur dispersion. Pour épargner tout embarras au lecteur, j'ai divisé ce Supplément en deux parties. Dans la première je raconte le naufrage, le séjour dans l'isle, & tout de suite le voyage de ceux qui allerent par le détroit au Bresil, jusqu'à leur arrivée en Angleterre. Dans la seconde je reviens à

XXVIII AVERTISSEMENT.

ceux qui furent abandonnés sur la côte orientale des Patagons ; j'expose leurs aventures, & je les conduits à Buenos-aires, où ayant rencontré le sieur Campbell, celui-ci leur raconte son voyage avec le Capitaine par la route du Nord au Chili ; & enfin un vaisseau espagnol les ramene en Europe. Voilà tout l'ordre que j'ai pu mettre à une histoire qui en étoit si peu suscepti-

AVERTISSEMENT. XXIX

ble. Je l'ai jugé suffisant pour ne rien omettre d'essentiel & pour éviter les redites. C'est toujours un des voyageurs qui parle, & qui raconte les choses comme il les a vues. Cette façon m'a paru plus naturelle & plus intéressante que toute autre.

Je ne me suis point attaché à rapporter toutes les observations sur la latitude des lieux, la direction des vents, le gi-

xxx AVERTISSEMENT.

fement des côtes qui se trouvent dans les mémoires qui m'ont fourni la matiere de ce Supplément. Outre que ces détails sont peu amusants pour le commun des lecteurs; j'ai cru qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire sur le travail de gens qui n'avoient aucune des facilités nécessaires pour y procéder sans erreur: & quelque confiance que puissent inspirer leurs talents & leurs soins, j'ai jugé que

AVERTISSEMENT. XXXI

le seul défaut d'instruments suffisoit pour réduire leurs observations à un état d'incertitude qui en détruit l'utilité.

On trouvera dans cet ouvrage des connoissances très-instructives sur la partie de l'Amérique méridionale qui est la moins fréquentée & la plus inconnue. On ne sera pas fâché d'y prendre une notion moins imparfaite de tout ce continent qui est entre la riviere de la

XXXII AVERTISSEMENT.

Plata & le détroit de Magellan. On verra que cette partie du monde, négligée mal-à-propos par les Européens, est moins indigne qu'ils ne pensent d'intéresser leurs recherches. Un pays aussi fertile en pâturages, aussi abondant en chevaux & en bétail de toute espèce; un pays gras & arrosé, dont la culture offre des avantages certains; un pays dont les mines & les pelleteries seroient la

AV
mat
très
être
res
ner
sero
de b
mer
étab
rero
Des
roier
bien
tous
d'In
ces

AVERTISSEMENT. xxxiii

matiere d'un commerce très-lucratif, ne doit pas être mis au rang des terres que l'on peut abandonner sans conséquence. Il seroit facile d'y trouver de bons ports sur les deux mers, & d'y faire des établissemens qui en assureroient la communication. Des Européens qui y seroient en force, auroient bientôt la supériorité sur tous les petits partis d'Indiens qui errent dans ces vastes contrées. La

XXXIV AVERTISSEMENT.

bonté du climat rendroit les habitations fort saines. Une fois que les côtes de ce continent seroient connues, le passage à la mer du Sud ne seroit plus sujet à tant de difficultés ; & le commerce de cette mer ne seroit plus exclusif en faveur des seuls Espagnols.

Les diverses tentatives qu'on ne cesse de faire pour trouver au fond de la baie d'Hudson un passage à la mer du

AVERTISSEMENT. XXXV

Sud, ne réussiroient vraisemblablement jamais. Il seroit bien plus sûr d'avoir des établissemens dans le voisinage du détroit de Magellan, où le passage est tout trouvé; & où il n'y a de difficulté, qu'à cause de l'éloignement actuel de tout asyle & de tout secours en cas d'accident.

On verra par la description qui se trouve ici du Chili, & du caractère de ses habitans, qu'il

xxxvi AVERTISSEMENT.

s'en faut bien que cette terre abondante en toute sorte de richesses soit en valeur. Une nation qui auroit de la force & de l'industrie y pourroit faire les plus belles opérations de commerce. Etablie à demeure sur les deux côtes des Patagons, la conquête du Chili deviendroit pour elle la chose du monde la plus aisée. Alors elle joueroit un rôle assez considérable dans la mer du Sud.

AVERTISSEMENT. XXXVII

Je laisse aux hommes d'Etat le soin de discuter toutes ces considérations, qui se présenteront d'elles-mêmes en parcourant cet ouvrage. Les mœurs des différentes sortes d'Indiens dont on y trouvera le détail fourniront de nouveaux traits au tableau de l'humanité ; & ajouteront aux dissemblances que l'éducation met parmi les hommes, des nuances de diversité qui seront toujours

XXXVIII AVERTISSEMENT.

mieux sentir les avantages d'une société polie par le commerce des Sciences, & perfectionnée par les lumieres de la Religion.

AI

De

J'A

le

a po

Sud,

mand

de l'

1756

APPROBATION

*De Mr. DE MAIROBERT,
Censeur royal.*

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandant le vaisseau le Wager, traduit de l'anglois.* A Paris, ce 4. Mars 1756.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.

APPROBATION

De M. DE MAIRIBERT,

Conseil royal.

Par le par ordre de Monsieur
le Chancelier en mandant au
pour titre: Vierge à la vierge
fait par plusieurs Officiers con-
mandant le vassal de la terre, traduit
de l'anglais. A Paris, ce 4. Mars
1756.

signé, SIDANAT DE MAIRIBERT.

SUPPLÉMENT



D

E

F



che
ban



SUPPLÉMENT
DU VOYAGE
DE M^R. ANSON,

*Extrait des Mémoires de divers
Officiers du Wager, l'un des
vaisseaux de son escadre.*

PREMIERE PARTIE.

R IEN n'est plus essentiel
au succès d'une expédi-
tion maritime que le
choix du temps propre à l'em-
barquement. Le défaut d'at-

A

tention à ce seul point suffit pour faire rencontrer dans la route des obstacles capables de ruiner les projets en apparence les mieux conçus. Celui d'envoyer une escadre dans la mer du Sud pour détruire les riches établissemens des Espagnols dans cette partie du monde, offroit les plus grands avantages à la nation. On auroit été bien dédommagé des frais immenses que l'on avoit faits pour cette entreprise, par l'anéantissement des forces de nos ennemis, & par le butin considérable que sur eux on ne pouvoit manquer de faire. Le sort en a décidé de la manière du monde la plus déplorable. Jamais expédition n'annonça tant de prospérités, & ne fut suivie de tant de malheurs.

Des raisons qu'il seroit difficile de pénétrer nous retinrent dans les ports d'Angleterre dix mois au delà du terme fixé pour notre départ. Ce retardement nous mit dans le cas d'essuyer dans les mers australes les risques inséparables de la mauvaise saison. Il fut la principale cause des maux affreux que nous avons soufferts, & dont je vais rendre compte.

Notre escadre composée des vaisseaux le Centurion, le Wager, le Glocester, la Perle, le Severn, le Tryal, & de deux bâtimens chargés de provisions, sortit du port de Sainte Helene le 18 Septembre 1740. Le 21 nous perdîmes la terre de vue faisant route vers Madere, où nous aurions dû aborder en quinze jours, sans les vents

contraires qui nous retinrent près de cinq semaines. Ce nouveau retardement nous mit de fort mauvaise humeur, parce qu'il nous enlevoit un reste de temps très-précieux, & qu'il nous annonçoit toujours plus certainement le mauvais succès de notre entreprise.

Enfin le 26 Octobre cette isle se présenta à nous à notre grande satisfaction, & deux jours après nous mouillâmes dans la rade de Fonchiale, qui en est la capitale. Madere appartient aux Portugais, qui en firent la découverte au commencement du quinzieme siecle. Elle est située par les $32^{\circ} 27'$ de latitude nord, & à 18° de longitude à l'ouest du méridien de Londres. Cette isle n'est que comme une longue montagne

qui s'étend de l'est à l'ouest sous un climat des plus agréables. La partie méridionale est la mieux cultivée & la plus riante ; ce ne sont que vignes , jardins & maisons de campagne : on y respire un air tempéré & très-pur. Le bled croît jusques sur le sommet des montagnes ; les vignes profitent mieux dans les endroits bas à cause des brouillards qui regnent sur les hauteurs. La grande richesse du pays sont les raisins , qui donnent un vin très-exquis. Un des plus riches vignobles appartient aux Jésuites , qui en tirent un revenu considérable. Il y a dans cette isle une grande abondance de citrons dont on fait des confitures excellentes ; le sucre qu'on y recueille est en petite quantité ; il suffit à peine à la

consommation des habitants. Tous les fruits d'Europe y réussissent à merveille. Le bonanoé est un fruit particulier dont les habitants font un cas extraordinaire, qui tient de la superstition. Ces bonnes gens sont fortement persuadés que c'est le fruit défendu qui occasiona la disgrâce de nos premiers peres. Ils prétendent que les larges feuilles qui l'environnent sont précisément celles dont Adam & Eve firent leur premier vêtement. C'est parmi eux un crime horrible d'y mettre le couteau, parce que en coupant ce fruit en deux on y découvre une représentation assez approchante des instruments de la passion du Sauveur; d'où ils inferent que c'est faire outrage à son image sacrée que de le couper de la sorte.

Les naturels du pays ont l'extérieur fort dévot, & la conduite très-libertine. La vertu chez eux qui est le plus en recommandation, c'est un inviolable attachement à leur Eglise, une soumission aveugle à leurs Pasteurs, & une horreur si méprisante pour les Hérétiques, qu'ils n'accordent la sépulture à aucun, & qu'ils font jeter à la mer tous ceux qui ont le malheur de mourir sur leurs terres. Ils sont d'ailleurs d'une lubricité effrénée; la débauche y est si commune, qu'il y a un hôpital fondé pour les personnes affligées du mal vénérien: ce qui n'empêche pas la jalousie outrée des maris; il ne fait pas sûr chez eux pour quiconque s'avise de faire, même sans dessein, une révérence à leurs femmes. Outre

l'impudicité, qui est générale, l'assassinat est ordinaire & journalier. Ces Messieurs le regardent comme un crime de peu de conséquence, & ne rougissent pas de s'en faire honneur. Si la Justice fait mine de poursuivre les coupables, ils ont dans la première église un asyle assuré; sinon, ils en sont quittes pour le bannissement ou la prison, dont encore il leur est permis de se racheter. Ils donnent très-abondamment aux gens d'Eglise; ils observent les moindres pratiques de leur Religion avec une attention qui tient du scrupule. Ce contraste de dévotion & de vice a quelque chose de révoltant; mais telle est la force du préjugé, qu'il concilie dans l'esprit des hommes les oppositions les plus décidées. Il

P'emporte chez eux sur la raison; & il les domine si souverainement, qu'il est toujours très-difficile d'en triompher, & souvent très-dangereux de le combattre.

La ville de Fonchiale est posée sur une éminence dans le fond d'une belle rade. Il y a un château construit sur un rocher qui avance dans la mer à peu de distance du mouillage. Les églises y sont en grand nombre, il y en a bien une vingtaine : c'est pourtant une ville des plus médiocres, & qui ne vaut pas mieux qu'un de nos gros bourgs d'Angleterre. Le luxe n'y regne point; les maisons sont simplement bâties, & meublées sans faste. Les hommes sont presque toujours vêtus de noir. Ils marchent tous

armés d'un poignard & d'une très-longue épée, accompagnant le tout d'un air arrogant & d'une contenance très-fiere. Il n'y a pas jusqu'au plus petit marmiton qui ne veuille avoir sa longue épée, qu'il ne quitteroit pas pour tous les biens du monde; & on regarde comme une grande punition de la leur ôter.

Nous séjournâmes huit jours à Fonchiale. Dans cet intervalle Monsieur Norris, Capitaine du Glocester, demanda permission de retourner en Angleterre pour y respirer l'air natal, nécessaire au rétablissement de sa santé. En conséquence Mr. Anson fut obligé de faire divers changements. Il nous ôta Monsieur Kidd pour lui donner de commandement de la Perle,

A LA M
 & nous en
 pour comma
 le Wager.
 Tout fut
 bie pour no
 là dès le n
 voya les
 Capitaines,
 premier ren
 de séparatio
 ne des isles
 second ren
 être à Ville
 sur la côte
 midi nous
 lendemain
 faisant réfl
 d'éviter ju
 tardement
 de la veill
 unique ren
 Catherine.
 mes la lign

& nous envoya Mr. Murray pour commander notre vaisseau le Wager.

Tout fut prêt le 5 Novembre pour notre départ. Ce jour-là dès le matin Mr. Anson envoya ses ordres à tous les Capitaines, leur assignant pour premier rendez-vous, en cas de séparation, Sant Jago, l'une des Isles du cap Verd; le second rendez-vous devoit être à l'isle Sainte Catherine, sur la côte du Brésil. L'après-midi nous mîmes à la voile. Le lendemain notre chef d'escadre faisant réflexion à la nécessité d'éviter jusques au moindre retardement, changea les ordres de la veille, & assigna pour unique rendez-vous l'isle Sainte Catherine. Le 28 nous passâmes la ligne à 27° 59' de lon-

gitude à l'ouest du méridien de Londres; & trois semaines après nous mouillâmes dans la baie de Sainte Catherine.

L'arrivée d'une escadre telle que la nôtre effraya la garnison, & nous apperçûmes beaucoup de mouvement dans les deux forts. Pour prévenir tout inconvénient, Mr. Anson dépêcha un Officier au Gouverneur pour lui faire compliment de sa part, l'informer qui nous étions, & lui demander du monde pour nous remorquer jusqu'au port. L'Officier fut bien reçu; on nous envoya tout ce que nous demandions, & nous avançâmes dans une belle rade, entre l'isle & le continent, où nos vaisseaux furent amarrés jusqu'au 17 Janvier. Dès le premier jour nous envoyâmes à

terre tous nos malades. Le reste de l'équipage fut occupé durant tout ce temps-là à nettoyer nos vaisseaux, qui étoient déjà fort mal-propres, à réparer les agrêts & les mâts, & à faire provision d'eau & de bois. L'isle Sainte Catherine pourroit devenir une habitation excellente si on se donnoit la peine de la défricher. A la réserve de quelques plantations qui sont sur les bords de la mer, tout le reste est bois. La terre est d'une fertilité si prodigieuse que les meilleurs fruits y croissent en abondance & presque sans culture. Les forêts sont pleines d'arbustes odoriférants; on y trouve des faisants, des singes, des perroquets sans nombre. La rade fournit beaucoup d'excellents poissons, l'eau des rivières est

d'une fort bonne qualité. Mais tous ces avantages sont effacés par l'incommodité d'un air très-mal-sain. La grande quantité de bois dont l'isle est couverte, & les montagnes qui l'environnent empêchent la libre circulation de l'air, & y entretiennent une humidité si grande, que tous les soirs elle est couverte d'un brouillard épais, qui ne se dissipe que le lendemain aux premiers rayons du soleil. Durant le peu de séjour que nous fîmes à Sainte Catherine nous fîmes presque tous affailllis de fievres & de fluxions. Une persécution bien plus insupportable étoit celle des cousins, & d'un autre insecte imperceptible, qui avec un bourdonnement importun ne se fait que trop sentir par ses piquures cruelles.

A
Le c
plup
en d
ses d
C
plus
men
Le
de
liteff
de l
mais
sa c
Ce C
des
cher
qui
dépé
à Bi
mira
vée
nos
état

Le défrichement feroit cesser la plupart de ces incommodités , en détruisant les principales causes de l'humidité excessive.

Ce séjour nous fut encore plus désagréable par le traitement qu'y reçut notre escadre. Le Gouverneur affecta d'abord de faire à Mr. Anson des politesses qui nous firent espérer de lui toute sorte de secours : mais nous reconnûmes bientôt sa dissimulation & sa perfidie. Ce Gouverneur prit sourdement des mesures pour nous empêcher d'avoir les rafraîchissements qui nous étoient nécessaires. Il dépêcha secrètement un exprès à Büenos-airès pour avertir l'Amiral Pizarro de notre arrivée , & lui faire un détail de nos forces qui pût le mettre en état de nous surprendre avec

avantage. Un des prétextes dont il se servit pour justifier sa mauvaise volonté, fut que Mr. Anson avoit envoyé une de ses barques pour reconnoître en pleine mer un vaisseau qu'il crut espagnol. Le Gouverneur représenta cette action comme une insulte, & une rupture de paix entre nous & le Portugal.

Tous ces désagrémens nous déterminèrent à presser le départ. La veille du jour que nous dûmes mettre à la voile, Mr. Anson assembla tous les Capitaines, & leur donna ses ordres : savoir, qu'en cas de séparation, le port Saint Julien seroit le premier rendez-vous ; qu'ils y séjourneroient dix jours ; que si dans cet intervalle il ne venoit pas les joindre, ils con-

A
 rinuer
 le dét
 blant
 dans
 cond
 isle M
 corro
 quelq
 puis
 de di
 les fo
 ils fe
 Pisse
 rons
 duran
 si da
 chef
 les j
 croir
 que
 ancie
 com
 duirc

tinueroient leur route à travers le détroit de le Maire, en doublant le cap Horne pour entrer dans la mer du Sud; que le second rendez-vous seroit à l'Isle Nueftra Segnora del socorro; qu'ils s'y tiendroient quelque temps en croisiere depuis cinq jusqu'à douze lieues de distance; que si la nécessité les forçoit à quitter ce poste, ils seroient route pour lors vers l'Isle Juan Fernandès, aux environs de laquelle ils croiseroient durant cinquante-six jours; que si dans cet espace de temps le chef d'escadre ne venoit pas les joindre, ils auroient lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque accident; qu'alors le plus ancien Officier prendroit le commandement, & les conduiroit en avant pour fatiguer

l'ennemi chemin faisant & de tous côtés, & remplir ainsi l'objet de la présente expédition.

Nous sortîmes enfin de la rade de Sainte Catherine le 17 Janvier 1741 après avoir salué le fort de onze coups de canon, salut qui nous fut rendu coup pour coup. Le 22 il se leva un vent orageux, avec une brume si épaisse que nous ne pouvions distinguer à vingt pas. La Perle dans ce moment fut séparée de nous, & elle ne nous rejoignit que trois semaines après. Le Lieutenant de ce vaisseau nous apprit en rejoignant l'escadre la mort de Mr. Kidd son Capitaine. Il nous dit aussi que le 10 Février il avoit apperçu cinq gros vaisseaux, qu'il jugea d'abord appartenir à notre escadre; que dans cette persuasion

A
il s'éto
près p
qu'il
mais
reur,
grand
son e
au co
course
surven
vue l'
mes p
fussent
Pizarro
sur le
nos f
chasse
contra
route
pour r
en fo
La
occaf

il s'étoit laissé approcher de très-près par un de ces bâtimens qu'il prit pour le Centurion ; mais qu'ayant reconnu son erreur, il avoit jeté à la mer sa grande berge, & une partie de son eau, afin d'être plus lesté au combat & plus léger à la course ; & que la nuit étant survenue, il avoit perdu de vue l'ennemi. Nous ne doutâmes point que ces vaisseaux ne fussent de l'escadre de l'Amiral Pizarro ; & nous aurions pris sur le champ le parti de réunir nos forces pour leur donner la chasse, si nous n'avions pas été contraints de poursuivre notre route vers le port Saint Julien pour radouber le Tryal qui étoit en fort mauvais état.

La mort du Capitaine Kidd occasionna de nouveaux change-

ments. Mr. Murray nous quitta pour commander la Perle , & Mr. Cheap vint le remplacer sur notre vaisseau le Wager. Ce que nous trouvâmes de plus remarquable au port Saint Julien, ce fut une quantité prodigieuse de petites chevrettes rouges comme des écrevisses , & qui rendoient l'eau de la mer de couleur de sang. Dès que le Tryal fut réparé , nous reçûmes ordre de démarrer. Nous partîmes le 27 Février , & le sept Mars nous traversâmes le détroit de le Maire par un temps clair & un vent frais.

Nous avançons courageusement vers les bords de cette mer du Sud , l'objet de toutes nos espérances ; déjà notre imagination nous présentait l'image séduisante de ces côtes for-

A
tunée
tôt d
ses t
comp
rapp
tant
taine
prédi
bout
étion
franc
geme
ces a
ment
C
vrit
la pl
furie
excit
temp
qui
temp
proj

tunées que nous devions bientôt découvrir, & où d'immenses trésors devoient être la récompense de nos travaux; nous rappellions avec une joie insultante les fausses terreurs de certaines gens qui avoient osé nous prédire que notre entreprise n'aboutiroit qu'à notre destruction: mais à peine eûmes-nous franchi le détroit, qu'un changement affreux fit succéder à ces agréables idées les plus lamentables horreurs.

Ce beau ciel azuré se couvrit tout-à-coup de l'obscurité la plus effrayante. Mille vents furieux déchaînés tous ensemble exciterent autour de nous la tempête la plus épouvantable qui fut jamais. En peu de temps toute notre escadre en proie à cet impétueux ouragan

se vit dans le plus effroyable désordre. Le plus grand danger fut pour notre vaisseau le Wager & la flûte Anna. Les fortes marées nous pouffant à l'est avec la dernière violence, c'est un prodige que nous n'ayions pas été brisés mille fois contre les rochers qui bordent la côte de la terre des Etats. Ce n'étoit là que le prélude de nos malheurs. Durant près de trois mois nous fûmes le jouet des vents toujours déchainés avec la même fureur, & sans nous donner le moindre relâche. La tourmente étoit si continuelle & si terrible que nos plus déterminés Matelots en pâlissoient d'effroi. Personne ne pouvoit tenir en place. Plusieurs des gens occupés à la manœuvre furent estropiés, & quelques uns tués

par les rudes secouffes que recevoient incessamment nos vaisseaux. Il est impossible de trouver des expressions qui égalent le désespoir de notre situation. Tous nos vaisseaux endommagés, des millions de vagues menaçant à chaque instant de nous engloutir, nous nous voyions toujours au moment de couler à fond. De courts intervalles qui nous donnoient des lueurs d'espérance ne servoient qu'à augmenter nos peines & nos périls. Sur la foi de ces apparences trompeuses, si nous nous hasardions de présenter les voiles au vent, aussitôt des tourbillons & des montagnes d'eau fondoient sur nous, déchiroient & mettoient en pieces nos voiles.

Le 30 Mars la grande ver-

gue du Gloucester fut fracassée ,
ce qui obligea notre chef d'esca-
dre d'y envoyer des Charpen-
tiers qu'il tira des autres vai-
sseaux & du nôtre. Le 8 Avril
il nous arriva à nous-mêmes un
accident beaucoup plus fâcheux.
Notre mâât d'artimon cassa à
deux pieds au dessus de la petite
voile le tendelet , & fut em-
porté par les vents avec toutes
les voiles. Toutes les plaques,
tous les chaîons servant à bri-
der la marée contraire , furent
fracassés & brisés. Que l'on se
figure notre cruel embarras , nous
trouvant sans Charpentier , dont
le secours nous étoit si néces-
saire , & qui ne pouvoit reve-
nir à nous à cause du gros
temps & du vent contraire. Le
lendemain la flûte Anna don-
na des signaux d'incommodité ;
ses

ses cordages d'étai & l'arbre qui tenoit sa voile de beaupré étant rompus , elle se vit en danger de perdre tous ses mâts. Le 10 le Severn & la Perle disparurent , & nous ne les avons plus revus. Nous étions alors à $56^{\circ} 29'$ lat. sud & à 85° longit. ouest.

Le 12 l'ouragan redoubla de force , avec les plus grosses vagues que nous eussions encore vues. Vers les sept heures du matin nous eûmes un coup de mer si violent , que la vague entra dans le vaisseau , enleva notre Canonnier de son poste , le transporta au delà des rouages , détruisit le canal des écoulements , & nous causa bien d'autres dommages. Notre Capitaine étoit alors très-malade dans sa loge : instruit de tout ce détail , il témoigna une

peine extrême de ce que la maladie le mettoit hors d'état d'agir par lui-même dans cette occasion ; il ne laissa pas de donner ses ordres avec beaucoup de présence d'esprit pour la prompte réparation des parties endommagées de notre bâtiment. Le Sieur Bulkelei notre Canonier se chargea de l'exécution ; il fit rétablir le canal, vuidier la chaloupe que les vagues avoient presque remplie ; il fit même rentrer la vergue de beaupré & son arbre, afin de les préserver de tout accident.

Le jour suivant le Centurion se trouvant près de nous, le chef d'escadre se présenta pour nous parler. Il nous demanda si notre Charpentier étoit revenu à bord. Nous lui dîmes que non en lui représentant

combien son absence étoit funeste à nos besoins. Notre Capitaine lui fit voir que nos agrêts & nos cordages étoient entièrement délabrés , & que nos gens de l'équipage étoient presque tous hors d'état de servir. Monsieur Anson lui témoigna combien il étoit touché de notre situation , quoique la sienne ne fût pas meilleure ; il l'afflura qu'il alloit nous renvoyer notre Charpentier , & lui recommanda sur toutes choses de ne pas s'écarter. Le lendemain notre Charpentier nous fut renvoyé en effet ; il n'eut pas de peine à nous faire comprendre que s'il n'étoit pas revenu plutôt , c'est que le temps avoit été si orageux qu'aucune barque ne pouvoit tenir en mer. Nous avions be-

soin de son bras, & non de ses excuses; nous le priâmes d'examiner le mal sans délai, & d'employer toutes les ressources que son génie pourroit lui fournir pour y apporter du remède. Il y travailla avec beaucoup de diligence & de succès. En peu de temps il eut fabriqué une calotte pour être ajustée au mât d'artimon; il dressa un nouveau mât moins élevé, ayant seulement 40 pieds de haut, & y tendit une voile pour tenir le vaisseau en équilibre.

Le 19 il fit un fort beau temps, dont nous profitâmes pour la réparation de nos agrêts & cordages. On refit à neuf la principale voile, & on la tendit: de sorte que notre vaisseau n'avoit plus l'air d'un bâtiment tout-à-fait ruiné. Sur le

soir quelques uns de nos gens qui étoient sur le tillac apperçurent dans un très-grand éloignement les lumieres de la loge de notre chef d'escadre , & assez distinctement pour pouvoir les compter ; mais passé neuf heures le Centurion disparut tout - à - fait à nos yeux. Le lendemain matin nous voyions encore le Gloucester & la flûte Anna , mais bientôt après nous les perdîmes de vue.

Séparés ainsi de toute notre escadre, nous commençâmes à en craindre les suites , & la tristesse fut générale parmi nous. Quoique nous eussions des vivres en abondance , le Munitionnaire parla très-imprudemment de diminuer la ration à l'équipage. La seule menace de ce retranchement fit éclore des

semences de mutinerie, qui n'eurent alors aucun effet par l'attention du Capitaine à prévenir les mécontentemens & à intimider les mutins. Toutes ses sollicitudes rouloient sur la conservation du bâtiment, qui ayant été fort maltraité, & pouvant désormais manquer de secours, demandoit des ménagemens extrêmes. Le 1 Mai il fut délibéré de retrancher la principale ancre d'affourche & de l'abandonner, n'étant pas possible de l'assurer sans exposer à un danger évident notre mât de misaine, les chaînons & les plaques étant rompus.

L'incertitude de notre sort sur un vaisseau si caduc, & au milieu d'une mer très-orageuse, nous tenoit dans de continuelles alarmes. Nous avions

besoin d'arriver promptement au rendez-vous ; nous fîmes même favorisés d'un vent qui nous auroit menés droit à l'isle Juan Fernandès , si nous en avions profité. Cependant nous remarquâmes que les manoeuvres ordonnées par le Capitaine nous avoient considérablement approchés de terre , & vers une côte où le vent donnoit avec violence. Cette conduite nous parut à tous une faute très-essentielle , & donna lieu à bien des murmures. Le Sr. Bulkelei notre Canonnier , & l'un des meilleurs hommes de mer que nous eussions à bord , en parla au Lieutenant , qui lui répondit que le premier rendez-vous étoit à Nuestra Señora del socorro , à 44° de latitude sud ; qu'il avoit fait

tous ses efforts pour dissuader le Capitaine de viser à ce rendez-vous , mais qu'il étoit déterminé de s'y rendre à quelque prix que ce fût. Le Sr. Bulkelei lui représenta vivement le danger du vaisseau dans le misérable état où il étoit , & sur une côte où le vent donnoit.

„ Parlez - en au Capitaine , lui
 „ repliqua le Lieutenant , &
 „ persuadez-le si vous pouvez.

Le Sr. Bulkelei se rendit un quart d'heure après chez le Capitaine , & lui fit les mêmes représentations qu'au Lieutenant. Mr. Cheap répondit à tout cela que le chef d'escadre ayant désigné pour premier rendez-vous Nuestra Señora del socorro , il étoit résolu & obligé de tout risquer pour s'y rendre. Le Canonnier eut beau

lui dire que , vu le mauvais état du vaisseau , étant si près de la côte nous n'en serions bientôt plus les maîtres ; que les courants & le vent d'ouest alloient infailliblement nous entraîner à terre malgré nous. Mr. Cheap soutint que les courants étoient trop incertains pour y faire attention ; qu'il vouloit arriver au premier rendez-vous , où il arrêteroît vingt-quatre heures ; après quoi , si le chef d'escadre ne paroïssoit point , ou quelque autre vaisseau de la flotte , il feroit route vers Juan Fernandès.

Ce plan du Capitaine marquoit une exactitude que les circonstances où nous nous trouvions auroient dû rendre moins scrupuleuse. Il ne crut pas sans doute qu'il y eût à le suivre

tous les dangers qu'on lui représentoit ; mais il auroit dû présumer un peu moins de ses connoissances , faire plus d'attention aux signes qui annoncoient la proximité de la terre , ne pas mépriser si facilement les justes appréhensions qu'on vouloit lui inspirer. C'est à cette faute inexcusable qu'on doit attribuer la perte de notre vaisseau.

Le 13 au matin le Charpentier qui travailloit au château de proue apperçut la terre , & en avertit le Lieutenant. Cet Officier se persuada trop légèrement que l'avis étoit faux , & n'en dit mot au Capitaine. Ainsi tout concouroit à rendre toujours plus notre perte inévitable. A deux heures après midi le Canonier étant à la ver-

gue d'avant vit la terre en plein, & y distingua des terrains élevés, des collines, & entre autres une montagne assez haute & figurée en pain de sucre. Il courut aussi-tôt au Capitaine, qui en parut étrangement surpris. Son affliction fut grande lorsqu'il vit qu'une marée très-forte nous pouffoit avec violence sur la côte. Dans une conjoncture si critique, Mr. Cheap se comporta avec toute l'activité & toute la prudence que l'on pouvoit attendre de l'Officier le plus brave & le plus expérimenté. Il se hâta de donner des ordres, & de les proportionner à notre besoin extrême. Malheureusement le monde nous manquoit pour la manœuvre; presque tout notre équipage malade ou estropié étoit confiné

au deffous du franc tillac. Tout ce que nous pûmes faire fut de rassembler une douzaine de gens en état de servir, en y comprenant même les Officiers.

Pour comble de désolation, le Capitaine, dans le moment qu'il agissoit avec plus de vivacité, fit une chûte & se démit l'épaule. On fut obligé de le transporter à la loge du Chirurgien, & nous demeurâmes privés de son secours. Il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier, & quoiqu'il souffrît des douleurs aiguës, il leur parla des moyens que l'on pouvoit prendre pour sauver le vaisseau, & en abandonna la conduite à leur zele & à leur prudence. Le seul expédient qui pût donner de l'espérance étoit de mettre toutes les voiles au

vent pour tâcher de nous éloigner de la côte ; mais nos voiles étoient si déchirées & si pourries , qu'il n'y avoit pas moyen de les tendre , & nous n'en avions aucune de réserve dont il nous fût possible de tirer parti. Le vent étoit redevenu d'une violence extrême , la pluie tomboit sur nous par torrents , & l'obscurité étoit si grande que nous ne voyions pas d'un bout du vaisseau à l'autre. Nous passâmes tout le jour & toute la nuit du 13 Mai dans cette perplexité effroyable.

Le 14 vers les quatre heures du matin la poupe du vaisseau heurta contre un rocher caché : nous voulûmes jeter l'ancre pour l'affermir ; mais nous trouvant environnés de

rochers de toutes parts , la chose ne nous fut pas possible. Le vaisseau heurta une seconde fois , & brisa la tête de son gouvernail. A ce second choc , bien plus effrayant que le premier , l'alarme fut universelle ; chacun couroit çà & là pour appeller du monde , & prêter la main à la manœuvre ; nous étions réduits à gouverner avec les gros cordages d'avant , les lâchant ou les resserrant à mesure que le vaisseau plongeait ou haussait de proue. Le désespoir étoit peint sur tous les visages ; notre catastrophe étoit de nature à abattre le courage le plus intrépide , & nous étions tous comme des gens à qui l'on tient le couteau sur la gorge. Enfin le vaisseau heurta une troisième fois , & heureusement

il se trouva engagé entre deux écueils qui l'empêcherent de couler à fond.

Le Soleil parut à ce moment sur l'horizon , & nous montra à découvert le rivage , qui n'étoit plus éloigné de nous que d'une portée de fusil. Jusques-là nous nous étions crus perdus sans ressource ; le voisinage de la terre ranima nos espérances. On lança à l'eau la grande barque , l'esquif & la chaloupe. Le Capitaine envoya le Contre - maître avec la grande barque pour examiner le pays , & venir au plutôt lui en rendre compte : mais ce perfide , sans se mettre en peine du danger extrême où il nous laissoit , prit terre & ne revint plus. Mr. Cheap envoya son Lieutenant avec l'esquif , & lui

ordonna de ramener la barque lui-même : cet Officier ne fut pas plus fidele à son devoir que le Contre-maître ; il prit terre , renvoya la barque , & ne revint pas. On ne l'auroit jamais soupçonné d'avoir le cœur assez bas pour donner un si mauvais exemple ; mais il semble que dans les périls extrêmes tous les autres sentimens cedent au desir de sa propre conservation.

Nous fûmes trouver le Capitaine dans son lit pour le prier de profiter de la barque qui étoit revenue : il ne voulut pas d'abord y consentir , disant qu'on n'avoit qu'à mettre à terre tous les autres , & qu'il partirait le dernier. Nous le pressâmes , & il se rendit à nos instances. Comme il étoit encore hors d'état de se remuer , nous

fûmes obligés de le porter dans la barque, qui le conduisit à terre, avec presque tous les Officiers tant du premier que du second rang. Le Patron, le Bosseman, le Canonnier & le Charpentier restèrent à bord avec l'équipage. Nous trouvâmes en débarquant deux ou trois cabanes qui avoient été construites sur ce rivage par des Indiens. Nous choisîmes la meilleure, & nous la préparâmes pour y loger notre Capitaine, qui, dans l'état de souffrance où il étoit, auroit infailliblement péri, s'il n'avoit pas trouvé de quoi se loger. Ce jour fut le dernier où l'on connut parmi nous la subordination; & on verra désormais nos gens se comporter comme si le naufrage avoit fait perdre à leurs supérieurs toute leur autorité.

La nuit le vent redoubla de force, & la marée fut si impétueuse que l'équipage resté à bord se vit en plus grand danger que jamais, le bâtiment recevant des secouffes & faisant des bonds qui faisoient craindre à tout moment qu'il ne fût enlevé. Ces insensés n'en furent pas plus sages. Malgré toutes ces menaces de mort, ils se mirent à percer tous les tonneaux de vin & de liqueurs, ils en burent jusqu'à l'ivresse; & s'armant ensuite d'épées & de pistolets, ils enfoncerent les armoires, forcèrent les coffres, pillèrent l'argent, & se revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Le lendemain on leur envoya la chaloupe pour les mener à terre. Le Canonnier & le Charpentier s'y embarquerent

A
avec
ivrog
avoien
porter
des b
nos
sur le
vinre
& leu
craint
laisser
mot
qu'ils
Il
le Pa
ques
gran
mais
mit
profi
pou
te f
Tan

avec une bonne partie de ces ivrognes : les deux premiers avoient eu la précaution d'emporter avec eux de la poudre, des balles & du pain. Lorsque nos Matelots travestis parurent sur le rivage, quelques Officiers vinrent à eux le pistolet à la main, & leur inspirèrent une si grande crainte, que ces misérables se laisserent dépouiller sans dire mot, & on leur enleva tout ce qu'ils avoient pillé.

Il n'y avoit plus à bord que le Patron, le Boffeman, & quelques autres. Le Capitaine avoit grande envie qu'on les retirât, mais le mauvais temps ne permit pas d'aller à eux si-tôt. Ils profiterent de ce retardement pour commettre en enragés toute sorte d'excès sur le vaisseau. Tandis qu'ils étoient à boire & à

s'enivrer , tellement que quelques uns se noyèrent dans l'eau qui pénéroit le vaisseau de toutes parts , le Boffeman , homme violent & brutal , s'impatientant de ce qu'on ne lui envoyoit pas la chaloupe , eut l'insolence de pointer contre la cabane du Capitaine un canon de quatre livres de balle , qu'il déchargea par deux fois , mais sans effet , le coup ayant porté trop haut. Enfin le vent ayant un peu calmé , la chaloupe partit , & nous ramena tout notre monde.

Dès que le Boffeman eut mis pied à terre , Mr. Cheap , justement indigné de son insolence , lui parla avec toute la hauteur & toute la sévérité qu'il méritoit. Non content de le maltraiter de paroles , il le frappa de

A
sa ca
pable
re, &
Un
& v
avoir
à fa
la po
d'int
farm
na l
» to
» ff
M
reté
un
éto
n'a
les
plu
ne
Po
me

sa canne si rudement que le coupable Bosseman tomba par terre, & on le crut blessé à mort. Un moment après il se releva, & voyant que son Capitaine avoit un pistolet à la main prêt à faire feu, il se présenta à lui la poitrine découverte. Cet acte d'intrépidité & de soumission désarma Mr. Cheap, qui lui tourna le dos en disant : „ Il méritoit, le coquin, que je le prisse au mot. „

Nous voilà donc tous en sûreté sur le rivage, mais par un temps si rigoureux, qu'il étoit à craindre que le froid n'achevât de détruire ceux que les flots avoient épargnés. La pluie étoit continuelle, & nous ne savions où trouver un abri. Pour tous vivres nous n'eûmes quelque temps que des co-

quillages , quelques oiseaux de proie , & beaucoup de céleri , plante qui croît en abondance sur ces côtes. Cette nourriture ne laissa pas de paroître agréable & appétissante à des gens qui jusques là n'avoient vécu que de viandes salées.

Notre vaisseau doit être regardé désormais comme un vaisseau perdu , il n'étoit plus question de songer à autre chose qu'à en retirer tous les effets & toutes les provisions qui pouvoient être à notre bienfiance. Notre Capitaine donna ses ordres pour cela ; & tant qu'il nous fut possible d'aller à la mer , nous ne cessâmes de faire des voyages au vaisseau échoué pour en enlever tantôt une chose , tantôt une autre. On dressa une tente pour en faire

un magasin, où l'on renfermoit exactement tout ce qui venoit du vaisseau. Peu à peu nous vîmes à bout de nous faire des logements assez commodes. On dressa des tentes, qui avec les trois cabanes indiennes dont j'ai parlé servirent à loger tous les Officiers du premier & du second rang ; notre Charpentier en construisit d'autres où l'équipage fut distribué en plusieurs corps : de sorte qu'au bout de quelques jours notre habitation eut l'air d'une petite ville, la plus belle sans contredit qu'on eût jamais vue dans ce barbare pays. Nous y aurions mené une vie assez heureuse, si l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi nous. Mais, soit par la faute des chefs, soit par la mutinerie des subalternes, nous

nous trouvâmes dans un état d'anarchie & de confusion qui dura jusqu'au moment de notre dispersion.

Le premier sujet de mécontentement fut l'extrême attention du Capitaine à empêcher que qui que ce fût ne détournât la moindre des choses que l'on rapportoit du vaisseau. A chaque fois que quelque barque en revenoit, il étoit toujours au bord de l'eau sous les armes avec quelques Officiers & le Munitionnaire, visitant sans pitié tous ceux qui débarquoient. Pour prévenir même toute contrebande, il ne voulut jamais permettre que les barques allassent de nuit au vaisseau, quoique les vents & les marées favorisassent le trajet plus la nuit que le jour. Cette rigueur

gueur déplut à beaucoup de nos gens ; & quoiqu'elle tendît à l'utilité commune , ils ne furent pas assez raisonnables pour en estimer l'intention. Peut-être aussi que l'état des choses auroit demandé une exactitude moins sévère.

Quoi qu'il en soit , le 3 Juin dix de nos gens désertèrent , & le même jour on donna avis au Capitaine qu'il y avoit un complot formé pour le faire sauter , lui & tous ceux qui étoient dans sa tente. Toutes les perquisitions faites pour éclaircir un fait si odieux aboutirent à la découverte d'une traînée de poudre sous le logement du Capitaine , & jamais on ne put savoir au vrai par qui elle y avoit été mise. La désertion d'une partie de nos gens join-

te aux murmures continuels de la plupart des autres, nous déterminerent à mettre toutes les nuits nos rames en lieu sûr, & à tirer à terre nos barques, de peur qu'il ne prît fantaisie aux mécontents de les emmener à la faveur des ténèbres.

Quelques jours après, le Sr. Bulkelei Canonnier, & le sieur Cummins Charpentier, allèrent trouver nos déserteurs pour les engager à revenir à leur devoir. Ils les trouverent dans un pitoyable état, réduits à ne vivre que d'algue marine & de coquillages. Leur dessein avoit été de marcher jusqu'à ce qu'ils rencontraissent quelque habitation, où ils espéroient trouver non seulement de quoi vivre, mais encore des facilités pour retourner dans leur pays. Ils fu-

rent bien étonnés lorsqu'ils virent qu'au lieu d'être dans un continent, ils étoient dans une île séparée de la terre ferme par un canal de 5 à 6 lieues de large. Le Canonnier & le Charpentier leur remontrèrent fortement l'irrégularité & les conséquences de leur entreprise. Ils trouverent des gens entêtés qui ne voulurent rien entendre, disant qu'ils trouveroient bien le moyen de traverser le canal, en construisant des débris du vaisseau une espèce de barque. Le Canonnier y retourna une seconde fois, & s'attacha particulièrement à gagner le garçon Charpentier, tant à cause que c'étoit un bon ouvrier, qui pouvoit nous rendre de grands services, que parce que les déserteurs n'ayant

que lui sur qui ils pussent compter pour la construction de leur bateau, c'étoit les réduire à l'impossible que de le leur ôter. Il lui promit de lui faire avoir son pardon du Capitaine, il le caressa, il fit tant en un mot qu'il le ramena. Tous les autres s'obstinèrent constamment à faire bande à part, quoiqu'ils fussent réduits à de grandes extrêmités par le défaut de vivres, & par le froid qui étoit excessif, la terre étant toute couverte de neige & de glace.

Presque en même temps une affaire beaucoup plus sérieuse acheva d'aigrir les esprits, qui n'étoient déjà que trop portés au mécontentement & à la révolte. Il y avoit parmi nos Officiers subalternes un nommé Cozens, homme inquiet & grand

querelleur. Il avoit déjà eu des prises très-vives avec différentes personnes, & entre autres avec le Chirurgien. Il arriva qu'en distribuant les rations, le Munitionnaire retint un jour celle d'un des gens de l'équipage. Cozens, qui vouloit toujours se mêler où il n'avoit que faire, courut au Munitionnaire, & lui en demanda la raison avec beaucoup d'emportement. Celui-ci connoissant l'humeur du personnage, avec qui il avoit déjà eu querelle, se mit à crier après lui, l'accusant de vouloir exciter une révolte, & lui déchargea brusquement un coup de pistolet, qui l'auroit infailliblement tué, si le Tonnelier qui étoit présent n'avoit pas détourné le coup.

Le Lieutenant accourut au

bruit , & voyant la dispute très-échauffée entre Cozens & le Munitionnaire , il courut en avertir le Capitaine. Mr. Cheap , qui favoit que tout étoit à craindre de la part d'un homme tel que Cozens , vint à lui le pistolet à la main & en criant : „ Où est - il ce maraut ? „ Cozens à ces paroles quitte le Munitionnaire , & vient se présenter insolemment au Capitaine. Mr. Cheap croyant qu'il en vouloit à sa personne , lui lâche son pistolet au milieu du visage , & Cozens tombe baigné dans son sang & sans parole. Comme il donnoit encore quelque signe de vie , le Capitaine le fit transporter dans la tente des malades, où il fut pansé par le garçon Chirurgien. La balle étoit restée au dessous de l'œil. Avant d'en faire l'ex-

traction, le garçon Chirurgien demanda que quelqu'un au fait de ces matieres fût présent à l'opération. Le Chirurgien major refusa de s'y trouver, parce qu'ayant eu peu de temps auparavant une querelle avec le malade, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer en aucune maniere les suites de l'opération. On s'adressa au Médecin des troupes de terre, qui promit d'abord & qui refusa ensuite, prétendant qu'il déplairoit au Capitaine. On remarqua en effet que Mr. Cheap étoit si irrité contre ce misérable, qu'on étoit sûr d'être mal reçu de lui dès que l'on paroïssoit compatir à son infortune. C'étoit là dans lui l'effet du ressentiment qu'il avoit conservé des paroles outrageantes que Cozens dans une

autre occasion avoit eu la hardiesse de lui dire en face, & pour lesquelles le Capitaine alors le fit mettre aux arrêts.

L'opération fut faite très-adroitement par le garçon Chirurgien. La plaie étoit en bon état, & le malade en voie de guérison. Il desira d'être transporté dans la tente où il logeoit précédemment avec le Canonier & le Charpentier, & où il auroit été moins incommodément que dans la tente des malades. Les Srs. Bulkelei & Cummins en demanderent pour lui la permission au Capitaine; mais Mr. Cheap, par un sentiment d'inhumanité trop réfléchi pour être excusable, répondit avec émotion : „ Point de „ grace pour ce faquin : s'il „ en réchappe, je le menerai

» prisonnier au chef d'escadre,
 » pour le faire pendre.

Ce procédé du Capitaine ne contribua pas peu à lui faire perdre l'affection des gens de l'équipage, & ils s'en plainquirent hautement. Cozens, qui avant son malheur étoit universellement détesté, devint l'objet de la compassion générale. Sa mort, qui survint quatorze jours après sa blessure, fut attribuée à l'air humide & mal-sain de l'endroit où le Capitaine avoit eu la cruauté de le retenir par pure vengeance. Les murmures devinrent plus aigres que jamais. Cozens, disoit-on, étoit à la vérité un brouillon achevé; mais falloit-il pour cela le tuer brutalement? Ce coup de pistolet déchargé à la tête d'un homme,

fans autre forme de procès, est un assassinat des plus noirs. Il ne fera pas aisé au Capitaine de se tirer d'une affaire aussi odieuse ; & il l'éprouvera à ses dépens s'il retourne jamais en Angleterre.

Au milieu de tous ces troubles qui nous agitoient, nous ne perdions pas de vue le soin de nous procurer des vivres dans une isle qui nous en fournissoit très-peu. Toute la farine & toutes les viandes salées que nous tirâmes du vaisseau, avec tout ce qu'il y avoit de vins & de liqueurs, étoient pour nous des ressources dont il falloit user avec ménagement, ignorant le temps que nous serions obligés de séjourner dans cette isle déserte. Nous étions alors réduits au nombre de cent, indépendamment des neuf désert-

teurs, dont la subsistance n'étoit plus à notre charge; tout le reste étoit mort ou dans la route ou depuis le naufrage, nous avons perdu en tout cinquante-quatre hommes. Notre nombre diminué de la sorte ne laissoit pas d'être encore fort grand, vu la difficulté d'augmenter le dépôt de nos provisions, qui se consommoient tous les jours.

Nous reçûmes à diverses fois la visite de quelques Indiens du pays, qui nous apportèrent quelques moutons, du poisson, des oies sauvages, & des moules excellents; mais tout cela n'étoit pas capable de nous garantir de la disette qui nous menaçoit. La première fois que ces Indiens parurent devant notre habitation, nous remarquâmes qu'ils faisoient de grands si-

gnes de croix, pour nous donner à entendre qu'ils étoient Chrétiens. Ils n'osoient mener leurs canots à terre. Pour les y engager, nous leur fîmes toutes les démonstrations capables de leur persuader qu'ils recevroient de nous le meilleur traitement. Ils se rendirent à nos desirs & aborderent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, il leur fit présent à chacun d'un chapeau & d'un habit de Soldat; ce qui parut leur faire un extrême plaisir. Nous les régâlâmes de notre mieux, & nous leur fîmes boire de nos liqueurs, qu'ils trouverent excellentes. Nous faisons notre possible pour nous faire entendre à ces bonnes gens, & en tirer des lumières qui nous missent au fait du pays; mais comme nous ne

nous parlions que par signes , nous en reçûmes fort peu d'éclaircissements.

L'accueil que nous leur avions fait les engagea à revenir souvent. Une fois entr'autres ils vinrent au nombre de cinquante , avec leurs femmes & leurs enfants. Leurs canots étoient remplis de veaux marins , de moutons & de coquillages , qu'ils nous apportoit en présent. Ils tirèrent leurs canots à terre , & s'y construisirent des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veau marin. Ce procédé nous fit juger qu'ils avoient dessein de demeurer avec nous ; ils demeurèrent en effet près de trois semaines. Ces Indiens sont d'un naturel fort doux ; leur taille est médiocre ; ils ont le teint basané , le nez

plat , les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent continuellement dans la fumée , étant dans l'habitude d'entretenir incessamment du feu , même dans leurs canots. Ils n'ont aucune sorte de vêtement ; & quoiqu'il fût alors un froid des plus rigoureux , ils étoient tout nus , à l'exception d'un vieux morceau de drap que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture , & qu'ils font revenir par dessus l'épaule : les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap , & sont nus comme la main. Nous avions beau les habiller ; à chaque fois qu'ils revenoient , c'étoit toujours dans leur premier équipage. Une des choses qui les étonna davantage , ce fut un miroir que nous leur

montrâmes : il seroit difficile d'exprimer l'espece de surprise dont ils furent frappés en y voyant leur image. Rien n'étoit plus réjouissant que leurs gestes & leurs contorsions devant ce miroir. Tant que nous le leur laissâmes considérer, il ne leur fut pas possible de s'occuper d'autre chose.

Parmi ces Indiens la condition des femmes est assez mauvaise ; elles sont chargées de tout le travail ; c'est elles qui vont à la pêche , tandis que leurs maris passent leur temps ou à couper du bois ou à se reposer auprès du feu. Nous fûmes témoins de l'étonnante manière de pêcher de ces femmes indiennes. Elles vont dans leurs canots à une certaine distance en mer ; elles plongent tenant

avec les dents un petit panier ; elles demeurent sous l'eau des temps incroyables , elles ramassent dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver ; & lorsque leur panier est plein , elles reviennent. Nous leur vîmes faire ce petit manège plus d'une fois : nous admirions leur dextérité à plonger , & nous ne pouvions comprendre comment elles pouvoient demeurer dans l'eau si long-temps , à moins que d'être tout-à-fait amphibies. Ces Indiens vraisemblablement ne nous auroient pas quittés si-tôt ; mais quelques uns de nos gens ayant voulu s'amuser à cajoler leurs femmes , ils en furent irrités , ils lancèrent à l'eau leurs canots , & nous ne les revîmes plus.

Leur départ nous priva des fruits de leur pêche , qui nous

aïdoient à subsister , & qui nous mettoient en état d'ufer avec économie de nos provisions. On alloit tous les jours au vaisseau , & tous les jours on en retiroit de nouveaux secours de vivres ; mais avec le temps la violence des marées acheva de briser ce bâtiment , & dès la mi-Juillet nous n'en vîmes plus que les débris flottants çà & là sur les eaux. Tous les secours que nous en tirions étant ainsi épuisés , ce fut une nécessité pour nous de ménager notre magasin plus que nous n'avions fait encore. Il devint le plus précieux de nos trésors ; & pour le garder avec plus de sûreté , le Capitaine voulut qu'il y eût jour & nuit une sentinelle ; & tous les Officiers sans exception , tant du premier que du second rang ,

furent obligés d'y passer à tour de rôle.

Cette précaution étoit sage, elle n'empêcha pourtant pas que le magasin ne fût volé à diverses reprises. On en enlevoit tantôt de la farine & du bœuf, tantôt des liqueurs & du vin. Les gens de l'équipage réduits à une ration très-modique, & n'ayant d'ailleurs pour tout supplément que quelques herbes cueillies sur les rochers, ou quelques coquillages trouvés dans le sable après le reflux, enrageoient de ces rapines, & auroient bien voulu en découvrir les auteurs. Le pillage du magasin se renouvelant de jour en jour, ils demanderent que les provisions fussent tirées du lieu où on les gardoit, & qu'on les transportât dans la tente du Ca-

nonnier, où elles seroient plus en sûreté. Ils menaçoient, les armes à la main, d'en venir à quelque violence, si on ne mettoit pas ordre à un brigandage si pernicieux. On vint à bout de les appaiser en leur promettant un renouvellement de soins & de vigilance. On découvrit presque en même temps les vrais auteurs du dernier larcin qui avoit excité tant de murmures. Mr. Cheap résolut d'en faire une justice exemplaire, & il n'hésita pas de dire que ce crime étoit de nature à mériter la mort.

Ces scélérats étoient dépendants pour la discipline de Mr. Pemberston, Capitaine des troupes de débarquement : Mr. Cheap le pria d'assembler sans délai le conseil de guerre; ce

qu'il fit, avec résolution de juger les coupables selon toute la rigueur des ordonnances. Le conseil de guerre assemblé, on fit lecture des ordonnances, & on trouva qu'il n'y avoit point peine de mort, mais seulement punition corporelle pour le crime en question. Il fut proposé de transporter les coupables dans une isle voisine, & de les y abandonner à leur mauvais sort; de publier en outre une déclaration portant que quiconque commettrait désormais la même faute, de quelque rang & de quelque qualité qu'il pût être, recevrait le même châtiment. Cet avis ne passa point, & à la grande pluralité des voix les coupables furent condamnés à recevoir chacun six cents coups de fouet, & à

être réduits à la demi-ration. Ils reçurent deux jours de suite chacun deux cents coups de fouet ; une fausse compassion engagea leurs Officiers à leur épargner les deux cents derniers coups. Pour appaiser les plaintes que cette indulgence excita parmi les gens de l'équipage, Mr. Cheap fit retrancher à ces voleurs la demi-ration qui leur avoit été conservée, & ordonna qu'ils se tireroient d'affaire comme ils pourroient.

Cette sévérité ne fit pas cesser les larcins ; le magasin fut encore volé jusqu'à trois fois, & volé sans ménagement. Ces nouvelles déprédations produisirent parmi nos gens une vraie rage. Il étoit bien triste en effet pour des malheureux qui depuis quelque temps étoient réduits

à quatre onces de farine par jour, & dont le meilleur mets consistoit le plus souvent en quelques plantes marines frites dans du suif de chandelle; il étoit triste de voir, malgré leur économie, disparoître des provisions dont l'épuisement leur ôteroit bientôt tout moyen de subsister dans l'isle, & toute ressource pour en partir. On découvrit heureusement les nouveaux voleurs, & on revint à leur égard au premier avis qui avoit été proposé d'abord, c'est - à - dire qu'on les retint en prison jusqu'à ce qu'on eut occasion de les transporter dans une isle voisine, où on les laissa sans secours.

Les mauvais temps qui continuoient sans interruption depuis notre naufrage, la rigueur du froid toujours accompagné

de pluie, de neige ou de grêle, nous faisoient souffrir de grandes incommodités dans nos premiers logements faits à la hâte. Le Sr. Cummins notre Charpentier vint à bout de nous construire une grande & belle maison de bois distribuée en quatorze appartements bien dégagés & fort commodes. Nous meublâmes ce petit palais assez proprement, nous servant pour cela des ballots de drap & de toile que nous avions trouvés sur le vaisseau. Nous en tapissâmes tous les dedans & le dehors même. Nous employâmes de très-beau camelot à faire des rideaux pour les fenêtres qui étoient sans vitres, & des portières pour les portes. Cette maison, où nous nous trouvâmes logés non seulement avec com-

modité , mais avec une sorte de magnificence , ne souffrit point du tremblement de terre que nous effuyâmes le 25 Août. Dans le même jour la terre fut ébranlée par quatre différentes secouffes , dont trois furent terribles ; cependant notre habitation n'en fut pas endommagée , rien même ne fut bouleversé à notre voisinage.

La disette des vivres devenoit toujours plus grande , nous étions comme des loups affamés courant par-tout après un peu de nourriture ; heureux lorsqu'après avoir fatigué toute la journée nous rapportions quelques méchantes herbes pour les mêler avec notre farine & un peu de suif. Il y eut des jours si froids & si rigoureux , que mourant de faim nous n'avions pas
le

le courage de sortir de nos logements pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste rivage, habitant un pays sauvage & ingrat, éloignés de notre patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'appréhension des maux à venir, notre vie étoit un désespoir continuel.

Il s'agissoit de mettre fin à nos miseres. Toute notre espérance après Dieu étoit en notre grande barque, dont nous résolûmes de profiter pour nous tirer de cette isle inhabitable. Elle étoit beaucoup trop petite pour contenir le nombre que nous étions. Nous demandâmes à notre Charpentier s'il n'imaginoit aucun moyen de l'ag-

grandir. Après y avoir bien réfléchi, cet habile ouvrier ne désespéra pas d'en venir à bout. Il assembla avec diligence tous les bois qui lui étoient nécessaires, il commença par couper ce bâtiment en deux, se proposant de l'allonger vers la quille de onze à douze pieds; il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage; son zèle & son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

Nos gens n'eurent pas plutôt vu qu'on leur préparoit cette ressource, qu'ils se mirent tous à raisonner sur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours constant dans la résolution de fuir autant qu'il le pourroit les ordres qu'il avoit reçus de notre chef d'escadre, vouloit aller par le Nord. Le Ca-

nonnier, à force de lire & de relire les voyages du Chevalier Narborough, se persuada qu'il étoit plus sûr de prendre la route du Sud. Cette opposition de sentiments produisit parmi nous un schisme dont les effets furent poussés bien loin; & comme il en résulta deux partis pleins d'une animosité mutuelle, les uns se déclarant pour le Capitaine, les autres pour le Canonier, il est nécessaire de faire connoître plus particulièrement le caractère de ces deux chefs.

Mr. Cheap, Officier exact & intrépide, étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir, sans considérer les difficultés, & sans se mettre en peine des murmures. Il sentoit l'autorité de sa place, & ne croyoit pas que ce fût à lui à prendre

conseil des autres, mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement haut, le naturel vif & colere; la résistance loin de l'arrêter le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés; il agissoit alors en homme piqué, & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractère dur & altier lui avoit déjà fait perdre, comme nous l'avons vu, l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant plus à lui, la crainte seule pouvoit lui conserver encore du respect & de l'obéissance: l'un & l'autre devoit donc lui manquer, dès qu'un parti formé contre lui persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre; & c'est ce qui arriva.

Le Sr. Bulkelei, Navigateur habile & appliqué, étoit un de

ces gens qui réfléchissent aux conséquences d'un projet, qui en condamnent la hardiesse lorsqu'elle n'est pas accompagnée de sûreté, & qui pensent que dans les conjonctures difficiles on doit passer par dessus les regles ordinaires. Il avoit assez d'insinuation dans l'esprit pour entraîner les autres dans son opinion, & assez de fermeté dans l'ame pour soutenir un sentiment qu'il croyoit juste contre toutes les oppositions de pure autorité. Il étoit estimé de tous les Officiers, & aimé de tous les gens de l'équipage. Il avoit toujours paru un des plus zélés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ses lumieres & de la droiture de ses intentions lui assuroit la confiance générale.

Aussi à peine eut-il proposé son idée , & développé les raisons qui le faisoient incliner pour la route du Sud , que presque tout le monde fut de son avis.

Ce consentement presque unanime ne fit que le confirmer dans la persuasion que son avis étoit le meilleur ; & tout de suite il proposa d'en dresser un mémoire raisonné signé de tous ceux qui étoient pour la route du Sud , & de le présenter au Capitaine , afin d'avoir son consentement. Sa proposition fut très-applaudie ; on le chargea de dresser le mémoire , & tous s'empresserent de le signer , à l'exception de cinq ou six , qui par attachement pour Mr. Cheap refuserent de se joindre aux autres.

Ce mémoire fut comme une

de déclaration de guerre entre le parti du Capitaine & le parti du Canonnier. On verra désormais ce subalterne agir en défenseur de la cause commune, porter des paroles en Négociateur, faire des dispositions en maître, & l'emporter de force sur son Commandant.

Le mémoire fut présenté par le Canonnier lui-même au Capitaine, qui demanda du temps pour faire ses réflexions. Étonné du grand nombre de signatures, il vit bien qu'il risqueroit trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant, ce premier feu pourroit se dissiper; & qu'alors, en tâchant de gagner quelques uns du parti contraire, il se mettroit en état d'être obéi. Il ne pensoit pas qu'il avoit à faire à gens dont l'obstination étoit

au dessus de ses artifices. Le Canonier sur-tout n'étoit pas homme à se laisser amuser, ni à souffrir qu'on amusât les autres. Dès le lendemain Mr. Cheap le fit appeller avec les principaux Officiers. „ J'ai fait, Messieurs, „ leur dit-il, mes réflexions sur „ le contenu de votre mémoire. „ Il m'a occupé l'esprit au point „ que je n'ai pas fermé l'œil „ de toute la nuit. Il me semble „ que vous avez pris votre „ résolution d'une maniere un „ peu précipitée. Vous voulez „ que nous prenions la route „ des détroits de Magellan; „ mais faites-vous attention „ que nous en sommes éloignés „ de plus de 160 lieues, & „ que nous avons le vent contraire? Songez-vous au long „ trajet que nous aurons à

„ faire après avoir passé les dé-
 „ troits , ayant toujours le vent
 „ en face , & par une route où
 „ il n'y a point d'eau à espé-
 „ rer ? „ Le Sr. Bulkelei répon-
 dit que selon le calcul des meil-
 leurs Navigateurs nous n'étions
 pas à plus de 90 lieues du dé-
 troit ; que l'allongement de no-
 tre barque nous mettoit en état
 de porter avec nous une pro-
 vision d'eau suffisante pour un
 mois ; que d'ailleurs en faisant
 route au Nord nous avions 100
 lieues à faire pour atteindre l'isle
 de Juan Fernandès , où il y
 avoit cent à parier contre un
 que nous ne trouverions ni Mr.
 Anson , ni aucun des vaisseaux
 de l'escadre. Le Capitaine repli-
 qua que nous pourrions sur les
 côtes du Chili nous rendre maî-
 tres de quelque vaisseau mar-

chand espagnol, sur lequel nous trouverions de l'eau & des vivres, & avec lequel nous irions passer le détroit de Magellan. Le Cannonnier lui représenta l'impossibilité de nous rendre maîtres d'un vaisseau ennemi, n'ayant pour toutes armes que nos fusils, sur-tout dans un temps où l'arrivée de notre escadre dans ces mers étoit un avertissement pour tous les vaisseaux espagnols de se bien armer & d'être sur leurs gardes : il ajouta que si malheureusement notre barque venoit à être endommagée par quelque coup de canon, nous ne pourrions jamais réparer la breche, à raison du peu d'épaisseur de ce bâtiment. Alors le Capitaine dit :
» Messieurs, je consens à tout
» ce que l'on voudra ; je suis

„ prêt à prendre la route qu'on
 „ jugera la plus convenable. Je
 „ vous prie seulement de con-
 „ sidérer que nous aurons tou-
 „ jours le vent contraire de
 „ l'autre côté de la terre fer-
 „ me, & que nous avons plus
 „ de 700 lieues à faire pour
 „ arriver à la riviere de la Pla-
 „ ta „ Le Canonnier répondit
 que c'étoit aux Navigateurs à
 décider le plus ou le moins de
 longueur de cette route ; qu'au
 moins nous aurions l'avantage
 de trouver chemin faisant de
 l'eau & des provisions. Le Capi-
 taine opposa le danger de ren-
 contrer quelque vaisseau ennemi
 dans le détroit. Le Sr. Bulkelei
 rejetta cette pensée comme une
 vaine terreur, assurant que les
 seuls bâtimens que nous pu-
 sions rencontrer dans le détroit

étoient quelques canots d'Indiens dont nous nous emparerions aisément. On parut alors convenir de part & d'autre, & on entra dans le détail des mesures à prendre pour suivre la route du détroit jusqu'au Bresil. Dans le courant de la conversation on rappella au Capitaine la faute qu'il avoit faite de s'opiniâtrer à suivre trop littéralement les ordres qu'il avoit reçus d'abord, ordres qui ne pouvoient jamais être si absolus qu'ils ne fussent sujets à interprétation dans des circonstances pareilles à celles où nous nous trouvions. „ Quoi qu'il en soit, „ Messieurs, dit encore Mr. „ Cheap, je suis déterminé à „ partager votre sort, & à suivre la route que vous proposez ; mais je voudrois que

„ vous fiffiez vos réflexions un
„ peu plus à loisir : rien ne pre-
„ ffe , il fera temps de nous
„ décider lorsque tout sera prêt
„ pour le départ. „ Le Canon-
nier infista sur la nécessité d'u-
ne décision prompte , pour cal-
mer les inquiétudes de l'équi-
page , & pour encourager le
Charpentier , dont nos incertitu-
des avoient suspendu le travail.
Le Capitaine répondit qu'il tien-
droit conseil avec ses Officiers ,
& qu'on auroit la liberté d'y
proposer tout ce qu'on vou-
droit. Le Sr. Bulkelei dit alors
qu'une des principales choses
qu'il avoit à proposer , c'est
qu'une fois que nous serions
en mer , il ne seroit point per-
mis à lui Capitaine de faire cour-
se, de mouiller l'ancre , ni de
changer de route sans le con-

sentement de ses Officiers. A ces mots le Capitaine eut peine à se contenir, mais faisant réflexion que toute vivacité de sa part ne serviroit qu'à aigrir les esprits davantage : „ Messieurs ,
„ leur dit-il d'un ton chagrin ,
„ j'ai été jusqu'ici votre Com-
„ mandant , & je ne vois pas
„ par quelle raison je cesserois
„ de l'être désormais. „ Le Sr. Bulkelei lui répondit : „ Mon-
„ sieur , nous avons toujours
„ obéi exactement à vos ordres ,
„ & tant que vous voudrez bien
„ vous laisser gouverner par la
„ raison , notre zele pour vous
„ servir fera à toute épreuve. „
Mr. Cheap protesta „ qu'il l'a-
„ voit toujours regardé , lui &
„ le Charpentier , comme des
„ gens affectionnés à leur de-
„ voir , & dignes de sa con-

„ fiance. J'espere , ajouta-t-il,
 „ qu'à l'avenir votre conduite
 „ ne démentira point l'opinion
 „ que j'ai toujours eue de vo-
 „ tre fidélité. „

Ainsi finit cette premiere con-
 férence ; on se sépara peu con-
 tents les uns des autres. Le Ca-
 pitaine avoit trop laissé apper-
 cevoir son opposition à la route
 du Sud pour ne pas inspirer
 de la défiance , & il avoit trop
 engagé sa parole pour espérer
 des ménagements au cas qu'il
 voulût la retirer. Dès le lende-
 main les Navigateurs furent
 employés à régler selon les di-
 rections du Chevalier Narbo-
 rough les hauteurs , les posi-
 tions , les distances des lieux le
 long des côtes , pour en éva-
 luer le véritable éloignement.
 Ce travail contribua encore plus

à réunir tous les vœux pour la route du Sud. Le surlendemain le Sr. Bulkelei , avec son fidele adjoint le sieur Cummins Charpentier , se rendirent dans la matinée chez le Lieutenant pour l'informer que ceux de leur parti étoient prêts à produire leurs motifs , & qu'ils demandoient pour cela qu'on tint conseil le jour même dans l'après midi. Mr. Cheap instruit de cette demande fit appeller ces Messieurs, & leur répéta fort au long toutes les raisons qu'il leur avoit dites la veille ; il entra même dans un fort grand détail des obstacles & des difficultés qu'on pouvoit rencontrer après le passage du détroit. Toutes ses objections furent réfutées , finon avec assez de lumieres pour satisfaisaire , du moins avec assez

de force pour obliger le Capitaine à n'y pas trop insister. Il se contenta de demander un délai de 24 heures. Après ce terme expiré il assembla son conseil. Tous d'une voix unanime opinèrent pour la route du Sud, comme la plus sûre ; & il fut décidé que si le vent n'étoit pas contraire lorsque le soleil auroit passé la ligne, on prendroit cette route.

Mr. Cheap vivement offensé d'une opposition si unanime à ses vues, dissimula & feignit de s'accorder au sentiment commun. Cependant il ne négligea aucune manœuvre secrète pour diviser une cabale si unie. Il fit si bien par lui & par ses émissaires qu'il vint à bout d'attirer à son parti plusieurs de ceux qui lui avoient été le plus contraires.

La division se mit dans l'équipage, les uns voulant la route du Nord, les autres tenant toujours ferme pour la route du Sud. Les sieurs Bulkelei & Cummins craignant les suites d'une discorde qu'ils jugeoient être l'ouvrage de la séduction du Capitaine, s'adresserent au Lieutenant pour savoir de lui le parti que l'on devoit prendre. Cet Officier conseilla de dresser un nouveau mémoire, énonçant la résolution prise d'aller par le détroit, dont chacun garderoit une copie pour sa décharge en Angleterre; de presser le Capitaine de signer ledit mémoire, afin de terminer par là les contestations. Il ajouta que supposé que le Capitaine refusât de signer, le plus court moyen étoit de le faire arrêter en conséquen-

ce du meurtre commis en la personne du sieur Cozens ; qu'alors lui Lieutenant prendroit le commandement , & qu'il n'y auroit plus de dispute.

Cette proposition , dont la témérité en toute autre rencontre auroit paru révoltante , ne parut alors souffrir aucune difficulté. Le Lieutenant Mr. Beans se chargea de présenter au Capitaine le mémoire à signer ; & les autres se chargerent de disposer toutes choses à un soulèvement contre le Capitaine en cas de refus. Pour cela il falloit lui donner le change , & diminuer l'extrême défiance que lui avoient inspiré les procédés factieux de ces Messieurs. C'est à quoi ils travaillèrent en faisant à Mr. Cheap des protestations de fidélité & de zele dont il

parut touché. Il falloit encore gagner les gens de l'équipage, & se les attacher de maniere à leur persuader tout ce qu'on voudroit. Pour y réussir, le sieur Bulkelei fit beaucoup valoir la menace que lui avoit fait un Officier de le tuer de sa propre main s'il continuoit à se mêler de cette affaire. On le regarda dès-lors dans son parti comme un homme précieux dont dépendoit le salut commun; & son empire devint si grand qu'on étoit prêt à prendre les armes au moindre signe qu'il en donneroit.

Au temps marqué pour présenter le mémoire, il se rendit avec quelques autres chez le Capitaine, où il trouva le Lieutenant. Il commença par exposer avec force le trouble qui régnoit

parmi l'équipage depuis qu'on s'étoit apperçu qu'il y avoit des cabales pour empêcher de prendre la route du Sud. Il accumula les raisons les plus propres à persuader la nécessité de s'en tenir à cette route. Mr. Cheap l'écouta avec tranquillité, & lui dit que les craintes dont il lui faisoit part étoient bien vaines ; qu'il avoit déjà assuré plus d'une fois que la route du Nord ou toute autre lui étoit indifférente, n'ayant d'autre dessein que de contribuer à la sûreté de tout le corps. C'étoit là le moment où Mr. Beans auroit dû présenter le mémoire ; mais ce Lieutenant, toujours fort courageux à former des projets & à donner des paroles en l'absence du Capitaine, devenoit la timidité même lorsque

le Capitaine étoit présent ; de sorte qu'il resta immobile & ne dit pas un seul mot. Le sieur Bulkelei suppléa à son lâche silence en tirant de sa poche une copie du mémoire qu'il présenta au Capitaine, en le sommant au nom de la compagnie de le signer. Mr. Cheap piqué au vif, éclata en reproches & en invectives, ne voulut rien entendre, & rompit la conférence assez brusquement.

Ces Messieurs fort mécontents résolurent de consulter Mr. Pemberston, Capitaine des troupes de terre. Ils allèrent le trouver dans sa tente ; & après lui avoir exposé ce qui venoit de se passer chez le Commandant, ils le prièrent de vouloir bien se mettre à leur tête, lui promettant la plus entière dépendance

& la plus exacte soumission. Cet
 Officier, qui sentoit la consé-
 quence d'une pareille entrepri-
 se, se défendit modestement
 d'accepter l'offre qu'on lui fai-
 soit, en disant que s'il étoit que-
 stion de déposer Mr. Cheap,
 c'étoit à Mr. Beans son Lieute-
 nant de prendre sa place. Il ajou-
 ta en même temps que quel-
 ques mesures qu'ils pussent pren-
 dre pour le bien & la conser-
 vation de tout le corps, ils pou-
 voient compter sur sa prote-
 ction, même aux dépens de sa
 vie. Ces dernières paroles pro-
 duisirent parmi les gens de l'é-
 quipage une telle extravagance
 de joie, qu'ils se mirent tous à
 crier : Partons pour l'Angleter-
 re, partons, partons.

Mr. Cheap ne faisoit que de
 se mettre au lit, il se leva au

bruit de ces clameurs pour en demander le sujet. Il fit appeler ses Officiers, qui lui déclarèrent nettement que puisqu'il refusoit de signer le mémoire, on avoit résolu de lui ôter le commandement, pour le donner à son Lieutenant. Que l'on se figure la situation d'un homme tel que Mr. Cheap entendant une déclaration si outrageante. Il eut la force de se posséder ; & se tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut & ferme : „ Quel est l'homme assez hardi pour entreprendre de m'ôter le commandement ? est-ce vous, Monsieur ? „ Cette apostrophe sévère déconcerta le pauvre Lieutenant au point qu'à peine put-il répondre en tremblant, non, Monsieur ; & que ceux qui étoient présents ne purent s'empêcher

s'empêcher de rire de son embarras.

Le Sr. Bulkelei arriva sur ces entrefaites ; mais voyant que le Capitaine avoit un pistolet à ses côtés , il se retira en disant qu'il ne jugeoit pas à propos de s'exposer aux voies de fait de Mr. Cheap. Ce n'est pas que Bulkelei ne fût muni lui-même de deux bons pistolets , & qu'il n'eût à sa suite nombre de gens armés de fusils ; mais connoissant la vivacité intrépide du Capitaine , il craignit de sa part quelque coup de désespoir qui auroit pu le forcer , pour défendre sa propre vie , d'attenter à celle de son Commandant. Mr. Cheap soupçonant le motif de la retraite du Canonnier , fit écarter son pistolet & s'avança pour parler à

cette troupe de gens. Il les conjura au nom de Dieu de cesser tous leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits. Ce ne fut qu'un cri de la part de ces mutins pour dire que l'on mît en réserve les provisions nécessaires pour le voyage, & qu'on leur abandonnât l'excédent, afin qu'ils le partageassent entre eux sur le champ. Le Capitaine fit voir en cette occasion une modération qui devoit toujours accompagner l'autorité, & qui contribue infiniment à la maintenir. Il leur représenta avec dignité les inconvénients du partage qu'ils demandoient, leur disant que c'étoit vouloir vivre aujourd'hui & s'exposer à mourir demain. Mais il eût été plus facile de calmer le courroux

d'une mer agitée, que de faire entendre raison à ces mutins. Ils persisterent dans leur demande avec une opiniâtreté qui fit craindre des désordres plus grands. Ces gens en vouloient sur-tout à l'eau-de-vie, & les excès qui devoient résulter du trop grand usage de cette boisson étoient le principal danger qu'on vouloit prévenir. On ne parvint à faire cesser leurs cris qu'en leur promettant qu'à l'avenir on distribueroit à chacun une pinte d'eau-de-vie par jour. Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit absorber la provision entière en moins de trois semaines. Il fallut en venir là pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se retirer chez eux qu'à cette condition.

Le calme parut rétabli parmi les gens de l'équipage. Mais les passions de ce peuple turbulent ne tarderent pas d'exciter de nouveaux orages. De fâcheux incidents survinrent l'un après l'autre, & amenèrent par degrés le coup d'éclat dont je vais parler.

Nous étions à la fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver des temps aussi incommodés & un froid plus rigoureux que ceux que nous avions eu constamment depuis quatre mois que nous habitons l'isle le Wager; car c'est ainsi que nous l'appellions, du nom de notre vaisseau échoué. Nous touchions à la belle saison, dont le retour nous fut alors annoncé par une suite de plusieurs jours assez beaux: notre grande barque

étoit presque finie , & nous espérons être bientôt en état de partir. Le Capitaine , pour nous convaincre que ses intentions n'étoient pas opposées à nos desirs , donna ordre au Canonier de s'embarquer sur la chaloupe avec quatre autres , & d'aller croiser durant une semaine le long de la côte méridionale , afin d'en prendre une exacte connoissance. Ils furent plusieurs jours en mer : à leur retour ils rapportèrent qu'ils avoient trouvé à peu de distance de notre baie , que nous nommions la baie de Cheap , du nom de notre Capitaine , un bon port , & qui seroit une excellente retraite pour notre barque ; qu'ils y avoient abordé pour y passer la nuit , & qu'ils avoient trouvé sur le rivage une chienne

prête à mettre bas , dont ils avoient fait un repas délicieux ; qu'ensuite ayant pouffé leur course plus loin vers le midi , ils avoient trouvé une côte extrêmement dangereuse , au bout de laquelle ils avoient découvert un endroit fort commode pour se mettre à l'abri ; qu'ils avoient reconnu à une quantité d'ossements de veau marin laissés sur le rivage , que cet endroit étoit fréquenté par les Indiens ; & qu'ayant mis pied à terre , ils avoient tué en moins de rien un bon nombre d'oies & de canards sauvages , dont ils s'étoient parfaitement régales : qu'étant partis de là , ils avoient découvert une belle baie sablonneuse , où le mouillage est excellent ; qu'ils y étoient entrés , & qu'ils avoient trouvé

A L
à terre
de gi
voulu
ils av
baie
fonde
quelle
finct
pois
Narl
moi
T
sem
gun
qu
go
no
y
O
de
ré
le
r

à terre une grande abondance de gibier : que de là ayant voulu parcourir la campagne , ils avoient abouti à une seconde baie large de 12 lieues, & profonde de 18, au delà de laquelle ils avoient apperçu distinctement cette côte garnie de pois verts , dont le Chevalier Narborough parle dans ses mémoires.

Toutes ces découvertes nous semblerent d'un fort bon augure. Il n'étoit plus question que de savoir quelle forme de gouvernement on établiroit sur notre nouveau bâtiment , pour y maintenir la subordination. On demanda au Capitaine de s'expliquer à ce sujet , il répondit qu'il y penseroit ; & le lendemain le Lieutenant vint nous donner avis que Monsieur

Cheap prétendoit ne rien lâcher de son autorité, & que son dessein étoit de nous commander comme ci-devant selon toute l'exa^{ct}itude des réglemens & des loix de la Marine. Cette nouvelle excita de grands murmures parmi nous. On disoit, & avec quelque apparence de raison, que les circonstances de notre état actuel mettoient dans la nécessité d'agir d'une maniere différente de l'ordinaire ; que c'étoit une chimere de vouloir faire usage désormais des loix de la Marine ; que sûrement on n'y auroit aucun égard ; non que par là on prétendît les mépriser, mais parce que l'état des choses demandoit une discipline toute opposée : que la sûreté commune vouloit que l'on mît

à l'autorité du Capitaine des bornes qu'elle n'avoit point avant le naufrage ; que tous nos malheurs étoient venus de ce que cet Officier avoit négligé les conseils de ses subalternes ; & que si on lui laissoit la liberté de gouverner arbitrairement comme par le passé , on tomberoit dans des inconvénients encore plus grands.

Mr. Cheap n'ignoroit aucun de ces discours , que l'on tenoit tout publiquement ; il n'en fut pas moins ardent à persuader par sa conduite qu'il étoit résolu d'agir d'autorité comme il avoit toujours fait. Le Sr. Bulkelei ayant examiné la quantité de poudre qui restoit dans notre magasin , en trouva 23 demi-barrils ; notre grande barque n'en pouvoit contenir tout

au plus que fix : il jugea donc qu'il convenoit de jeter à la mer les poudres superflues , afin de profiter des barrils vuides pour emporter une plus grande provision d'eau. On proposa la chose au Capitaine , qui charmé d'avoir cette occasion de faire sentir qu'il vouloit être le maître , défendit à qui que ce pût être de se défaire du moindre grain de poudre , & d'aucune autre chose , sans une permission expresse de sa part. Ce nouveau trait de rigueur acheva de soulever les esprits contre cet Officier ; on conçut contre lui une haine si furieuse , qu'elle détermina à passer par dessus tous les égards qu'on lui devoit.

Tandis que l'équipage étoit à exhaler sa mauvaise humeur,

Mr. Pemberston se présenta , & après avoir parlé fort au long de la mauvaise administration du Capitaine , dont nous avions tous souffert , il dit : „ En-
 „ fants , je vous demande main
 „ forte pour mettre aux arrêts
 „ le Sr. Cheap , en punition du
 „ meurtre commis par lui con-
 „ tre Cozens. La proposition
 „ que je vous fais ne procede
 „ d'aucune animosité contre ce
 „ gentilhomme , c'est simple-
 „ ment pour m'acquitter de mon
 „ devoir : & afin qu'à mon re-
 „ tour en Angleterre on ne me
 „ rende pas responsable de ce
 „ crime , vous en serez vous-
 „ mêmes réputés complices , si
 „ vous refusez de m'obéir. „ La
 proposition fut reçue avec ac-
 clamation , & on s'engagea
 d'aller dès le lendemain sur

prendre Mr. Cheap dans son lit. Il est étonnant que le Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique ; du moins il ne prit aucune mesure pour s'en défendre. Peut-être aussi qu'il en fut instruit, & que ne pouvant croire qu'on en vînt jamais à cette extrémité, il jugea que ce n'étoit qu'une menace indigne de son attention, & qui ne méritoit que son mépris.

Ce fut donc le vendredi au matin, 9 Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entre brusquement dans la tente de Mr. Cheap, qui étoit couché ; ils se jettent sur lui, se saisissent de ses armes, s'emparent de tous ses effets. „ Que faites vous là, s'é-
„ crie le Capitaine ? Où sont

A L
„ mes
entre a
tres. „
„ pita
„ vous
„ lui r
„ ton
„ flor
„ for
„ nie
„ zer
„ en
„ ta
„ m
„ C
„ ft
„ m
„ p
„ ft
„ li
ses
lui
nie

„ mes Officiers ? „ Le Canonnier
entre aussi-tôt avec quelques au-
tres. „ Messieurs , leur dit le Ca-
„ pitaine , pensez-vous à ce que
„ vous faites ? ” Oui , Monsieur ,
„ lui répondirent-ils ; nous exécu-
„ tons les ordres de Mr. Pember-
„ ston , qui nous a demandé main
„ forte pour vous arrêter prison-
„ nier à cause du meurtre de Co-
„ zens ; & en cela nous agissons
„ en vrais sujets de la grande Bre-
„ tagne. „ Qu’y a-t-il de com-
„ mun , repliqua vivement le
„ Capitaine , entre Mr. Pember-
„ ston & moi ? Est-il votre Com-
„ mandant , ou ne le suis-je
„ plus ? Tenez , voilà mes in-
„ structions & mes pouvoirs ;
„ lisez. ” Il demanda encore
ses Officiers : ils parurent , &
lui répétèrent ce que le Canon-
nier venoit de lui dire. Com-

me il se récrioit beaucoup sur ce que Mr. Pemberston n'avoit aucune autorité sur sa personne, on lui dit qu'il s'étoit attiré le malheur qui lui arrivoit par le peu d'intérêt qu'il avoit paru prendre à la conservation de son équipage. „ Qu'on appelle, dit-il, mon Lieutenant. „ Mr. Beans se présenta. „ Eh bien, Monsieur, lui dit le „ Capitaine, qu'est-ce que tout „ ceci? Ce sera vous qui en répondrez. Mais après tout que „ prétendez-vous faire de moi? „ Le Lieutenant lui dit qu'on avoit résolu de lui donner pour prison la tente du Munitionnaire. Il demanda par grace qu'on le laissât dans la sienne. Les Officiers eurent la dureté de le lui refuser, & voulurent absolument qu'il fût transporté chez

A LA
 le Muni
 tente é
 mient
 vouloit
 si il ne
 nelle p
 Mr.
 les ma
 dans sa
 arrivé,
 taleme
 se ven
 qu'il e
 Poutra
 me l'i
 lui di
 „ votr
 „ à p
 lui d
 „ Re
 „ ch
 „ tra
 „ ni

le Munitionnaire, parce que sa tente étoit attenante au logement de Mr. Hamilton, qu'on vouloit aussi arrêter, & qu'ainfi il ne faudroit qu'une sentinelle pour les garder tous deux.

Mr. Cheap fut donc conduit les mains liées & en chemise dans sa prison. A peine y fut-il arrivé, que le Bosseman vint brutalement lui faire insulte, pour se venger des coups de canne qu'il en avoit autrefois reçus. Il l'outragea de paroles, & eut même l'insolence de le frapper en lui disant : „ C'étoit autrefois „ votre tour, mais morbleu c'est „ à présent le mien.” Mr. Cheap lui dit pour toute réponse : „ Retirez-vous, vous êtes un lâche & un misérable de mal „ traiter un gentilhomme prisonnier.” Quelque temps après il

déclara à ses Officiers que son intention n'avoit jamais été de prendre la route du Sud ; qu'il avoit trop d'honneur pour tourner ainsi le dos à l'ennemi ; qu'il étoit inutile qu'on songeât à le mener prisonnier en Angleterre, qu'il se feroit plutôt tuer. „ Oui, „ ajouta-t-il, j'aimerois mieux me „ couper la gorge avec le premier de vous qui voudra se „ battre avec moi ; mais je crains „ bien qu'il n'y en ait aucun qui „ veuille me prendre au mot.”

On fut bien étonné d'entendre dire au Capitaine qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prendre la route du Sud, tandis qu'il avoit donné plusieurs fois sa parole d'honneur qu'il prendroit cette route ou telle autre qu'on voudroit. Cette contradiction mit à découvert

A L A
la man
attribu
plaud
lui avo
demain
tenant
les pri
Pemb
lui d
ses in
prison
„ fier
„ mo
„ lon
gea
la ré
mire
tena
n'été
port
pare
jà f
pita

la mauvaise volonté qu'on lui attribuoit , & fit qu'on s'applaudit encore davantage de lui avoir ôté sa liberté. Le lendemain il fit appeller le Lieutenant & le Canonnier , pour les prier d'aller trouver Mr. Pemberston de sa part , & de lui demander quelles étoient ses intentions au sujet de son prisonnier ; „ car , ajouta - t - il „ fièrement , je m'apperçois que „ mon sort dépendra de la volonté de ce héros. ” Il les chargea de lui rendre exactement sa réponse , ce qu'ils lui promirent. Au sortir de là le Lieutenant dit à Bulkelei que ce n'étoit pas la peine d'aller importuner Mr. Pemberston pour pareille chose , qu'on avoit déjà suffisamment expliqué au Capitaine les résolutions prises à

son sujet. Le Canonnier répondit qu'il ne falloit donc pas promettre , & que pour lui il vouloit absolument s'acquitter de la commission. Il alla en effet tout seul chez Mr. Pemberston , & il en eut cette réponse : „ Dites à Mr. Cheap que „ mon dessein est de l'emmener „ prisonnier en Angleterre, & que „ c'est mon devoir d'en user „ ainsi. „ Bulkelei revint tout de suite rapporter cette réponse au Capitaine ; qui le voyant seul , lui demanda où étoit donc Mr. Beans , & s'ils n'étoient pas allés ensemble chez Mr. Pemberston. Bulkelei lui dit que le Lieutenant avoit refusé de l'y accompagner. Alors le Capitaine se répandit en invectives contre la perfidie de ce gremlin , (c'est le terme dont il se ser-

vit) & parut plus aigri de son mauvais procédé que de la dure décision de Mr. Pemberston.

L'après midi du même jour Mr. Cheap fit appeller encore le Canonnier & le Lieutenant; & après avoir reproché à ce dernier son peu de droiture, il leur dit : „ Messieurs, je ne „ crois pas que vous veniez ja- „ mais à bout de me ramener „ en Angleterre, le chagrin „ que je ressens du traitement „ que vous me faites me fera „ certainement mourir en che- „ min. Je ne saurois compren- „ dre au reste ce que vous pré- „ tendez gagner en prenant la „ route du Sud, vous y trouve- „ rez d'innombrables obstacles à „ surmonter; au lieu que par „ la route du Nord vous avez „ l'Isle de Chiloe, qui n'est pas

„ à plus de 90 lieues d'ici , où
„ nous ne manquerions pas de
„ faire quelque bonne prise , &
„ où nous pourrions même avoir
„ le bonheur de rencontrer le
„ chef d'escadre. ” Cette idée
du Capitaine étoit beaucoup
plus fondée qu'on ne le pen-
soit , puisque dans ce temps-
là le chef d'escadre étoit
occupé à croiser & à faire des
prises sur la côte du Chili ; mais
les autres ne pouvoient pas de-
viner. Bulkelei lui répondit donc :
„ Monsieur , vous nous avez dit
„ que nous pourrons quelque
„ jour rendre compte de ce qui
„ est arrivé. Quant à moi , je
„ vous déclare que si j'avois com-
„ mis un crime pour lequel je
„ dusse être pendu en Angleter-
„ re , j'aimerois mieux en cou-
„ rir le risque , que de m'en aller

„ par la route du Nord , qui ne
 „ peut que faire succéder à la tri-
 „ ste vie que nous menons ici un
 „ sort plus malheureux encore ,
 „ en nous exposant à être faits
 „ prisonniers par les Espagnols. „
 On disputa quelque temps avec
 feu ; mais , comme il arrive tou-
 jours dans les disputes , chacun
 demeura plus obstiné qu'aupara-
 vant dans son opinion ; & Mr.
 Cheap finit par leur dire : „ Me-
 „ sseurs , je vous souhaite toute
 „ sorte de bonheur. „

Le lendemain il fit déclarer
 à ses subalternes devenus ses
 maîtres , qu'on le tueroit plu-
 tôt que de le faire consentir à se
 laisser mener prisonnier ; qu'ainsi
 il demandoit pour toute grace
 qu'on voulût bien le laisser dans
 l'isle , où il se tireroit d'affaire
 comme il pourroit. La chose

fut proposée à tout le corps de l'équipage, & Bulkelei ne manqua pas de faire sentir qu'il étoit de conséquence pour tous d'acquiescer à cette demande, non seulement parce que le refus auroit quelque chose de bien déraisonnable & de bien inhumain, mais encore pour s'éviter des embarras qu'il étoit essentiel de prévoir. „ Car, ajouta-t-il, si nous abandonnons „ ici le Capitaine, nous n'avons „ aucune punition à craindre; „ au lieu que si nous l'emmenons chargé de fers, on pourra nous faire un crime de cette entreprise; &, à vous parler franchement, je doute que l'autorité de Mr. Pemberston suffise pour nous obtenir la décharge d'un tel délit. „ Il n'eut pas achevé de parler,

que tous les Matelots se mirent à crier : " Partons, partons pour l'Angleterre ; laissons - le tout seul , & que le Diable l'emporte. „ Mr. Hamilton & le Chirurgien demanderent à rester avec Mr. Cheap. Leur proposition fut d'abord assez mal accueillie ; mais un des Matelots cria : „ Abandonnons ces deux benets ; s'ils veulent aller au Diable , que ça nous fait-il ? „ Il fut délibéré qu'on accorderoit à ces trois Messieurs leur part des provisions , & qu'on leur feroit offre de l'esquif , pour leur faciliter les moyens de poursuivre leur route.

Toutes choses étant ainsi convenues , on défera le commandement à Monsieur Beans , Lieutenant , & on dressa certains articles concernant la dis-

cipline , dont voici la teneur.

D'autant que le Capitaine David Cheap , notre Commandant sur le vaisseau de Sa Majesté le Wager , n'a jamais consulté aucun de ses Officiers pour la sûreté & la conservation dudit vaisseau ; & quoique depuis la perte dudit vaisseau , il ait été sollicité de la maniere la plus respectueuse de prendre la route du Sud ; après nous avoir donné sur cela sa parole d'honneur , comme nous étions sur notre départ , il a rejeté avec hauteur toutes les propositions que nous lui avons faites tendantes au bien public : ledit Capitaine Cheap étant actuellement prisonnier , & le commandement ayant été transféré à Mr. Beans , Lieutenant , nous avons dressé les articles suivans , du consentement

&

& avec l'approbation dudit Lieutenant.

1°. Comme nous n'avons pas de place suffisante, ni les commodités nécessaires pour apprêter les vivres à bord de notre grande barque, nous avons distribué à chaque homme sa provision de vivres pour 12 jours, que l'on apprêtera avant de partir; & en conséquence avons arrêté que quiconque, de quelque qualité ou condition qu'il puisse être, sera convaincu d'avoir privé par fraude son camarade de la moindre portion de ses vivres, sera mis à terre & abandonné.

2°. A l'égard de ceux qui doivent monter la berge & la chaloupe, nous avons jugé à propos de donner à chacun sa provision de vivres pour une semaine seule-

ment, afin qu'ils ne puissent se séparer de la grande barque, ce qui nous exposeroit à de fâcheux accidents. En conséquence il leur est ordonné de se tenir toujours à une portée de fusil de nous; & quiconque, Officier ou autre, entreprendra de se séparer ou de s'éloigner davantage, s'il en est convaincu, sera mis à terre & abandonné.

3°. Pour prévenir toute sorte de mutineries, querelles, ou violences, il est défendu à tous d'user de menaces ou d'insultes; & quiconque manquera à son devoir à cet égard, sera mis à terre & abandonné.

4°. Il est arrêté que tout ce qu'on trouvera de gibier, oiseaux, poissons, & autres vivres, sera également partagé à

tous ; & il est défendu à qui que ce soit d'en soustraire la moindre partie , sous la même peine que dessus.

Ces articles furent signés par le Lieutenant & quarante - sept autres , tant Officiers que Matelots.

Le 12 Octobre , à la pointe du jour , on lança à l'eau notre grande barque , & elle fut nommée le Speedwel , ou l'heureux départ. Comme on étoit occupé à charger ce bâtiment des provisions & ustensiles nécessaires , le Capitaine fit appeler Mr. Beans & le Canonnier pour les prier de lui laisser les provisions dont nous pourrions nous passer ; il leur dit en même temps que l'humanité demandoit que l'on proposât aux déserteurs qui restoient dans

l'isle s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'équipage. On lui promit l'un & l'autre ; & dès le lendemain on envoya l'aide du Patron aux déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, quelques uns d'entr'eux ayant traversé le canal sur des canots d'Indiens, & étant parvenus au continent, d'où ils ne sont plus revenus. Les déserteurs furent très-reconnoissants de l'offre qu'on leur faisoit de les recevoir à bord ; mais étant déterminés à rester, ils demanderent seulement qu'on leur fît part du reste des provisions. Sur leur réponse on envoya à Mr. Cheap toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, Mr. Hamilton, le Chirurgien, & les déserteurs, afin qu'il en fît la distribution

comme il jugeroit à propos ; savoir ; cinq demi-barrils de poudre , six grenades , un demi-muid de balles à mousquet , six fusils , deux paires de pistolets , douze pierres à fusil , six pierres à pistolet , plusieurs outils de Charpentier , deux épées , un compas vertical , un quart de cercle , une paire de balances , quatorze pieces de bœuf , quatorze pieces de porc , & cent quatre - vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile , le Canonnier se rendit auprès de Mr. Cheap pour lui dire un dernier adieu. Le Capitaine lui recommanda très-expressément , lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre , d'y faire un rapport fidele & sans passion de tous les événements

passés : il lui parla avec amitié , lui fit présent d'un de ses meilleurs habits ; & après lui avoir touché la main d'une manière affectueuse , il lui souhaita un bon & heureux voyage. Ainsi se quitterent ces deux hommes , qui se craignoient l'un l'autre , & qui avoient tant de raisons de se haïr.

Nous nous embarquâmes à 11 heures du matin au nombre de quatre-vingt-un hommes, cinquante-neuf sur la grande barque , douze dans la berge , & dix dans la chaloupe. L'après midi nous mîmes à la voile , le vent étant o. n. o. Mr. Cheap & ses deux amis étoient sur le rivage. Ils nous firent les trois acclamations usitées chez les Marins , & tout notre équipage les leur rendit. Comme nous

fortions de la baie de Cheap , la voile de notre mât de misaine se fendit ; nous eûmes bien de la peine à éviter les rochers qui bordent la côte , & nous nous y serions brisés infailliblement sans le secours de la berge & de nos rames. Ce premier péril fut léger en comparaison de beaucoup d'autres qu'il nous fallut essuyer dans la route. Nous avançâmes le long d'une côte stérile jusques à une baie sablonneuse , où l'ancrage nous parut bon , & où nous entrâmes pour y passer la nuit. Notre bâtiment étoit si étroit qu'à peine pouvoit-il nous contenir ; nous y étions si pressés , que la plus mauvaise prison auroit eu pour nous moins d'incommodité. Plusieurs de nos gens prirent le parti d'aller à terre pour y

être plus à leur aise. Le lendemain après midi le beau temps nous invita à lever l'ancre : mais nous ne fîmes que croiser çà & là pour essayer notre bâtiment, & nous revînmes passer la nuit au même endroit que la veille. Le jour d'après, à la pointe du jour, cinq coups de mousquet furent notre signal de partance. Le vent étoit fort & les vagues hautes, notre bâtiment par sa construction étoit dur à la manœuvre ; nous n'avancâmes pas beaucoup, & nous fûmes contraints de relâcher dans une petite baie, où nous nous mêmes à couvert de quelques rochers qui brisoient les flots & nous en garantissoient.

L'envie d'avoir de quoi réparer nos voiles nous engagea à dépêcher notre berge à la baie

de Cheap , pour y prendre du canevas , que nous y avions laiffé en abondance. On choisit neuf personnes de l'équipage pour exécuter cette commission : ils partirent , & ne revinrent plus. Sans doute que les incommodités de notre bâtiment & de plus sérieuses réflexions sur la périlleuse route que nous allions entreprendre les déterminèrent à nous quitter pour aller rejoindre le Capitaine Cheap. Nous attendîmes plusieurs jours vainement le retour de notre berge ; & nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer la chaloupe de côté & d'autre pêcher du poisson & des coquillages , dont elle nous rapporta une grande quantité.

Tandis que nous étions occupés à jouir des fruits de notre

pêche, MM. Byron & Campbell, deux de ceux qui étoient partis dans la berge, vinrent à nous par terre, & nous ayant assuré que la berge alloit revenir, ils nous demanderent si nous ne serions pas disposés à leur céder leur part des provisions au cas qu'ils voulussent rester avec Mr. Chéap. On leur répondit affirmativement que non, & que si dès le lendemain la berge n'étoit pas renvoyée, on armeroit la chaloupe pour l'aller reprendre de force. Ils se retirèrent fort mécontents. Le lendemain le Canonnier se mit dans la chaloupe avec huit autres, ils allèrent à l'endroit où devoit être la berge; mais ne l'ayant point trouvée, ils furent obligés de renoncer au dessein de la ramener. Cette aventure nous fut

à tous très-sensible. Nous pouvions nous consoler de la désertion de nos camarades , mais rien ne pouvoit nous dédommager de la perte de notre berge , n'ayant plus pour toute ressource , dans la nécessité où nous étions d'aller à terre souvent , que notre chaloupe , que le moindre accident pouvoit nous enlever. Ces tristes considérations ne nous empêchèrent pas de nous mettre en route. Durant plusieurs jours la mer fut si grosse que nous craignions sans cesse d'être submergés. Le peu de concert qui régnoit parmi nous rendoit notre situation encore plus fâcheuse. Les uns abattus par le découragement & le désespoir , refusoient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires ; les autres livrés à une

humeur inquiète & turbulente, à tout instant étoient prêts à se mutiner ; joint à cela que l'humidité de nos habits & la transpiration de tant de corps entassés les uns sur les autres répandoient autour de nous une infection insupportable.

Nous fûmes ainsi long-temps à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en mer, & la nécessité nous contraignant d'aller à terre pour y chercher de quoi ne pas mourir de faim. Nous eûmes beaucoup de peine à dépasser toutes les petites îles qui sont au sud de l'île le Wager : nous apperçûmes enfin le vrai continent ; mais cette nouvelle côte, plus dangereuse que toutes les précédentes, ne nous offroit qu'un amas de rochers à

fleur d'eau , contre lesquels la marée venoit se briser avec un horrible fracas. Nous avions continuellement la mort devant les yeux , n'osant nous hasarder de tenir la mer , & ne pouvant sans le plus grand risque tenter d'aller à terre. Cependant nous n'avions pour toute nourriture que quatre onces de farine par jour ; & le besoin d'y suppléer par notre industrie nous força de passer par dessus toutes les difficultés pour nous introduire successivement dans tous les havres où nous espérons trouver de l'abri & des vivres. Nous vîmes le long de cette côte diverses cabanes d'Indiens , mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre nous nous trouvâmes par nos observations

à 50 degrés de latitude sud. C'étoit avoir fait bien peu de chemin, l'isle le Wager, d'où nous étions partis trois semaines auparavant, étant à 47 degrés même latitude. Le lendemain notre chaloupe eut sa voile de traverse déchirée par les vents : nous offrîmes à nos camarades qui étoient dessus de les remorquer, mais ils ne voulurent point l'accepter. Nous mêmes bas les voiles pendant quelque temps pour les attendre, ils ne se presserent point d'avancer. Comme nous avions le vent en poupe & une forte marée, nous leur fîmes signe de diriger leur course après nous, & de s'approcher aussi près qu'ils le pourroient : mais au lieu de suivre nos directions, ils déclinerent. L'intérêt que

AA
nous
bâtim
effort
parer
du
nous
à dé
lâmes
le pe
ze ha
pe re
proch
cuiam
gros
repon
n'éto
remo
maré
nous
ge.
au la
sur l
rions

nous avions à conserver ce petit bâtiment nous fit faire de grands efforts pour ne pas nous en séparer ; mais comme il avoit perdu l'avantage du vent , & que nous aurions risqué infiniment à décliner après lui , nous n'allâmes pas plus avant , & nous le perdîmes de vue. Sur les onze heures du matin la chaloupe reparut à nos yeux & s'approcha de fort près. Nous leur criâmes de se saisir d'un des gros cables à remorquer : ils répondirent que la chaloupe n'étoit pas en état de se faire remorquer , à cause de la forte marée ; & qu'il faudroit que nous fussions plus près du rivage. On leur repliqua que l'eau au large étoit moins agitée que sur les bords , & que nous courions risque de nous engouffrer

si nous approchions de la côte. Ils n'eurent aucun égard à nos raisons. A deux heures après midi nous vîmes la chaloupe qui nous précédoit à quatre milles de distance : nous fîmes course pour la rattraper ; mais un temps sombre & embrumé nous la fit perdre entièrement de vue.

Le reste de la journée nous fîmes incessamment environnés de rochers , de bancs de sable & de brisants , avec un vent frais & violent , & une marée telle que les plus âgés de nos Matelots n'avoient jamais vu un spectacle si formidable. Enfin la Providence nous conduisit comme par la main dans un assez bon havre , où nous nous trouvâmes en sûreté. La perte de notre chaloupe nous occupoit si vivement , par la

A
diffic
défo
vivres
part
de la
diffé
plus
vatio
No
jours
lence
nos c
piece
deux
rien
tout
étant
che.
en m
temp
que
loupe
soir

difficulté que nous aurions désormais d'aller chercher des vivres à terre , que la plupart de nos gens dégoûtés de la vie , se montroient indifférents pour les choses les plus essentielles à leur conservation.

Nous fûmes retenus deux jours dans ce havre par la violence des vents. On ajouta à nos quatre onces de farine une piece de bœuf par semaine pour deux hommes. Nous n'avions rien d'ailleurs , la côte étant tout-à-fait stérile , & la mer étant impraticable pour la pêche. Le six nous nous remîmes en mer , malgré le mauvais temps. Quelle fut notre joie lorsque nous appercûmes la chaloupe qui venoit à nous ! Sur le soir nous jetâmes l'ancre , le

vent ayant un peu calmé, & la chaloupe fut attachée à la poupe de notre bâtiment. Il n'y étoit resté que deux hommes, tous les autres étant allés à terre pour chercher des vivres. Dans la nuit un de ces hommes monta dans notre barque; vers les deux heures du matin un coup de vent détacha & emporta la chaloupe. Le misérable qui étoit dedans se mit à pousser des cris effroyables, demandant du secours: il nous fut impossible de lui en donner. La chaloupe disparut, & nous ne l'avons plus revue: sans doute qu'elle alla échouer & se perdre parmi les rochers.

Cette perte affligea vivement tous ceux d'entre nous qui étoient capables de réflexion. Les autres, qui étoient sans

A
contre
ne p
tant
soient
n'en
Cette
dépla
Cano
la pri
nacer
que d
roient
ailleu
meur
goûts
Ce
aucun
ge de
des vi
conv
tame
visior
pas

contredit le très-grand nombre, ne pouvant soutenir le poids de tant de maux réunis, ne faisoient que se mutiner, & on n'en pouvoit tirer aucun service. Cette conduite donnoit tant de déplaisir au Lieutenant & au Canonnier, qui avoit après lui la principale autorité, qu'ils menacerent d'abandonner la barque & de se retirer où ils pourroient, aimant mieux mourir ailleurs de misere, que de demeurer exposés à tous les dégoûts qu'on leur faisoit souffrir.

Ces menaces ne produisirent aucun effet. Le huit l'équipage demanda qu'on lui distribuât des vivres. On leur représenta l'inconvénient qu'il y auroit d'entamer ainsi d'avance nos provisions, & que si nous n'usions pas d'économie, nous nous

mettrions en danger évident de mourir de faim. Ils se moquèrent de cette représentation, voulant à toute force qu'on leur donnât des vivres. Il y en eut même qui poussèrent la chose encore plus loin. Ces gens, au nombre de onze, demandèrent qu'on les mît à terre en leur donnant leur part des provisions. On voulut savoir ce qui les engageoit à une désertion si dangereuse dans la partie la plus déserte de l'univers. Ils répondirent qu'ils espéroient retrouver la chaloupe; que s'ils ne la trouvoient pas, ils se construeroient un canot pour retourner par la route du Nord; qu'au surplus ils risquoient peu de chose, leur situation ne pouvant jamais être plus malheureuse qu'elle l'avoit été sur no-

A L
tre bâ
mes q
rieuse,
nous le
nous p
res; &
tificat
quel il
été de
non p
Qu
loureu
sieurs
nous
des
rever
gran
mau
Leu
que
le b
diti
affi

tre bâtiment. Quand nous vîmes que leur résolution étoit sérieuse, nous les mîmes à terre; nous leur donnâmes autant que nous pûmes les choses nécessaires; & ils nous laisserent un certificat signé d'eux tous par lequel ils attestoient qu'ils avoient été débarqués de leur choix, & non par aucune force.

Quoiqu'il nous fût bien douloureux d'abandonner ainsi plusieurs de nos camarades, nous nous en consolâmes par la vue des commodités qui nous en revenoient. Pour eux ils avoient grande raison de se soustraire aux maux qui nous accabloient. Leur projet n'étoit rien moins que chimérique, & s'ils avoient le bonheur d'y réussir, leur condition devenoit beaucoup plus assurée que la nôtre. Nous n'é-

tions donc plus que soixante , & c'étoit beaucoup trop pour un si petit bâtiment. Nous continuâmes notre course à travers les rochers & les brifants dont cette côte est toute remplie , & par un temps des plus fâcheux , l'été ne différant de l'hiver dans ce climat que par la longueur des jours. Le dix , selon le compte du sieur Bulkelei , nous étions à la hauteur du cap Victoria , & peu de temps après nous nous trouvâmes à l'embouchure du détroit de Magellan. La multitude des rochers & des brifants, la marée d'une violence supérieure à tout ce que nous avions vu , tout concouroit à augmenter nos alarmes : nous fûmes toute la journée entre la vie & la mort. Sur les cinq heures du

A L
soir no
fidéra
pérâme
lever.
vironn
un ou
le ten
devin
voyio
fois la
ment.
nous
avec
gneur
dus f
à-cou
reufe
cour
à tra
fants
havi
aussi
étan

soir notre barque pencha si considérablement, que nous désespérâmes de pouvoir jamais la relever. Nous étions pour lors environnés de rochers; il survint un ouragan des plus furieux, le temps se mit à la pluie, & devint si sombre que nous ne voyions pas à la distance de deux fois la longueur de notre bâtiment. Dans cette extrémité nous nous mîmes tous à implorer avec larmes l'assistance du Seigneur. Nous nous croyions perdus sans ressource, lorsque tout-à-coup le temps s'éclaircit heureusement, & après avoir fait course pendant une bonne lieue à travers les rochers & les brisants, nous arrivâmes à un bon havre, où nous trouvâmes l'eau aussi tranquille que celle d'un étang.

Le onze nous eûmes beaucoup de pluie & peu de vent. Dans l'après midi étant assez près du rivage, nous apperçûmes deux Indiens couchés sur le ventre, & qui nous regardoient de dessus un rocher escarpé. Nous leur fîmes signe de descendre. Ils se leverent en criant : Orza, orza. Deux de nos gens allerent à terre pour les joindre. Aussi-tôt les Indiens se mirent à courir criant toujours, orza, orza, & regardant derriere eux pour voir si on les suivoit. Nos gens les suivoient en effet; mais lorsqu'ils virent les Indiens se jeter dans un bois, ils ne jugerent pas à propos de s'y engager, & revinrent à bord. Le lendemain nous apperçûmes de nouveau nos deux Indiens, qui nous faisoient

soient signe d'aller à eux. Le
Canonier avec quatre autres
prirent terre pour les suivre. Les
Indiens firent aussi-tôt le même
manege que la veille, courant
toujours & appellant nos gens,
qui les suivirent jusqu'à un en-
droit où ils trouverent quatre
autres Indiens dans un canot.
Les deux guides entrèrent vite
dans ce canot, & s'étant un
peu éloignés du rivage, ils fi-
rent entendre par signes qu'ils
avoient besoin de vêtements :
nos gens leur firent comprendre
de même qu'ils avoient besoin
de vivres. Ces Indiens n'avoient
qu'un vieux chien tout galeux,
qu'ils troquerent pour une paire
de culottes de toile. Nos gens
eurent bientôt tué le chien, &
en firent un excellent repas. Ils
trouverent ensuite quantité de

très-bons moules qu'ils nous apportèrent, & qui nous furent d'un grand secours, étant réduits depuis huit jours à nos quatre onces de farine.

Le 14 nous découvrîmes un cap à l'ouest, que le Canonier prétendit être le cap Pilar; & le lendemain un autre, qu'il assura être le cap Munday: de façon qu'à ce compte nous étions dès-lors dans le détroit. Nous souffrions toujours plus de la disette de vivres. La faim qui nous pressoit engagea plusieurs de nos gens à troquer leurs meilleures nippes contre de la farine. Ceux de Matelots qui étoient en état de s'en passer vendoient aux autres leur portion. Cette précieuse denrée fut d'abord appréciée 12 schellings la livre, & peu de temps

après la livre se vendit jusqu'à une guinée. Un jeune enfant âgé de 16 ans mourut desséché comme un squelette par défaut de nourriture. L'aventure du jeune Thomas Caple âgé de 16 ans fut encore plus déplorable. Ce pauvre enfant avoit entre les mains d'un de nos gens une vingtaine de guinées, une montre & un gobelet d'argent. Mourant de faim, nous le vîmes tout en pleurs conjurer celui qui avoit ce dépôt de lui donner de quoi acheter des vivres. Celui-ci eut la cruauté de le refuser constamment, disant qu'il gardoit cet argent pour lui avoir des habits & du linge, lorsqu'on seroit arrivé au Bresil. „ Hélas ! disoit ce malheureux enfant, je ne verrai jamais le Bresil; je me meurs „

„ & c'est la faim qui me tue.
 „ Pour l'amour de Jesus-Christ,
 „ ayez pitié de moi. Donnez-
 „ moi seulement le gobelet,
 „ pour que j'aie quelque cho-
 „ se à manger. Un peu de fa-
 „ rine me fera quelque chose
 „ de plus cher que tous les
 „ beaux habits du monde. ”

Mais ni les prieres ni les larmes
 ne purent fléchir le barbare dé-
 tenteur de ses effets, de sorte
 que l'instant d'après l'enfant ex-
 pira.

Ces traits d'inhumanité re-
 présentent au naturel les hor-
 reurs de notre situation. Cha-
 cun de nous craignant pour
 soi, gardoit précieusement tout
 ce qui pouvoit assurer sa nour-
 riture, & auroit vu mourir de
 sang froid tout l'équipage, plu-
 tôt que de faire aux autres la

A
 plus p
 pour
 farine
 avidité
 toute
 nous
 te d
 avan
 délire
 parol
 marq
 faiso
 que e
 délivr
 ment
 une
 la ve
 nous
 Ne
 dans
 parm
 très-
 tenic

plus petite libéralité. Dès qu'on pouvoit attraper un peu de farine, on se jetoit dessus avec avidité, & on la dévoroit toute crue. Tous les jours il nous mouroit quelqu'un faute d'aliments. Ces malheureux avant d'expirer entroient dans le délire; ils donnoient dans leurs paroles & dans leurs actions les marques d'une gaieté folle, qui faisoit pitié. Nous portions presque envie à leur sort, les voyant délivrés par la mort des tourments qu'une famine extrême, une puanteur insupportable, & la vermine qui nous couvroit, nous faisoient endurer.

Nous étions déjà assez avant dans le détroit, lorsqu'il s'éleva parmi nous une contestation très-vive sur la route que nous tenions; Mr. Beans prétendant

que nous n'étions point dans le détroit même , mais dans une lagune de mer qui est au nord du détroit ; le Cannonnier au contraire soutenant avec beaucoup de force que nous ne pouvions être que dans le détroit de Magellan. L'opinion de ce dernier méritoit plus de confiance ; car outre qu'il étoit le plus intelligent de la troupe , il n'y avoit gueres que lui qui fût attentif à faire les observations & les calculs nécessaires en pareil cas. Mr. Beans n'avoit pour lui que sa présomption & son entêtement. Mais parce que nous ne découvrîmes pas assez tôt les issues & les indices des terres marquées dans les Mémoires du Chevalier Narborough , l'équipage perdit patience , & d'une voix una-

A I
 rime i
 roit
 vent
 cher
 le riva
 vâmes
 mais
 nulle
 Nous
 de ce
 rant p
 été c
 nœuv
 fallut
 nous
 per
 peau
 noit
 sur l
 sèche
 nous
 mang
 N

nime il fut décidé qu'on revire-
roit de bord. La violence du
vent nous contraignit de relâ-
cher dans un enfoncement sur
le rivage au nord. Nous y trou-
vâmes un assez bon mouillage ,
mais nulle ressource pour la vie ,
nulle espece de rafraîchissement.
Nous voulûmes nous éloigner
de ces stériles bords ; mais du-
rant plusieurs jours le vent ayant
été contraire , toutes nos ma-
nœuvres furent inutiles , & il
fallut rester. Dans cet intervalle
nous fîmes contraints de cou-
per en morceaux une vieille
peau de veau marin qui traî-
noit depuis plus de quinze jours
sur le tillac , & qui étoit plus
sèche que le cuir le plus vieux ;
nous la fîmes griller & nous la
mangeâmes.

Nous employâmes quinze

jours à rebrousser chemin, & quoiqu'à tout moment nous eussions recours à nos rames, à peine durant tout ce temps-là pûmes-nous faire sept à huit lieues, notre bâtiment par sa longueur se refusant à la manœuvre, & ne pouvant gagner l'avantage du vent. Enfin le 5 Décembre nous aperçûmes pour la seconde fois le cap Pilar, ayant vis-à-vis de lui au sud-ouest le cap Deseada. Mr. Beans appelé par le Canonnier pour les reconnoître, fut enfin entièrement persuadé que nous avions la première fois enfilé la vraie route, & témoigna un regret extrême de son erreur, qui avoit inutilement multiplié nos embarras & nos peines.

Quand à cette occasion il auroit éprouvé quelques effets

A L.
de la
quipag
naturel
nous
ment
enfin
xoit t
nous f
elle n
stant t
& no
avec
Le le
vis-à-
nous
sur le
tôt a
d'une
diens
tes le
Ces
gne
nos

de la mauvaise humeur de l'équipage , la chose eût été toute naturelle ; mais un autre objet nous occupoit tous plus vivement , la joie de nous savoir enfin arrivés au détroit qui fixoit tous nos desirs. Cette joie nous fut à tous si sensible , qu'elle nous fit oublier en un instant tous nos malheurs passés , & nous reprîmes notre route avec un courage extraordinaire. Le lendemain nous trouvant vis-à-vis le promontoire Quad , nous apperçûmes de la fumée sur le rivage opposé , & aussitôt après nous vîmes à l'entrée d'une petite baie quelques Indiens qui nous crièrent de toutes leurs forces : *bona , bona*. Ces cris nous parurent un signe d'amitié : quelques uns de nos gens allèrent à terre , dont

les Indiens furent très-satisfait. Nous eûmes d'eux en échange de quelques marchandises de peu de valeur, deux chiens, trois ou quatre oies sauvages, & quelques pieces de veau marin desséché.

Dans la disette où nous étions de tout aliment, nous regardâmes ce service comme le plus essentiel qu'il fût possible de nous rendre. Nous mangeâmes de tous ces mets avec délices; les chiens sur-tout nous parurent d'un aussi bon goût que les meilleurs moutons que nous eussions mangés en Angleterre. Ces Indiens sont de taille médiocre, leur teint est olivâtre, ils ont les cheveux d'un beau noir, & ils les portent fort courts. Leur visage est rond, ils ont le nez & les yeux pe-

tits ; mais les plus belles dents du monde , unies , polies , serrées , & d'une blancheur incomparable. Ils portent sur la tête un tour de plumes blanches qui leur sied parfaitement bien. Leurs vêtements sont faits de peau de veau marin , & d'un autre animal qu'on nomme *guianacoës* , dont je parlerai bientôt. Ceux que nous vîmes avoient leurs femmes avec eux ; mais dès que nous fûmes à portée , elles se sauverent à toutes jambes dans les bois , de sorte qu'il ne nous fut pas possible de reconnoître si leur figure avoit quelque agrément.

L'envie d'abrèger notre route ne nous permit pas de nous arrêter beaucoup avec ces Indiens ; nous les quittâmes pour sortir au plutôt du détroit. Le

souvenir du passé nous rendoit très-attentifs à prévenir toute méprise nouvelle. Le vent nous étoit devenu favorable, & nous parcourions sans péril des côtes où nous trouvâmes de très-bonne eau, d'excellents coquillages, quantité de mouettes & autres oiseaux de mer. Nous prîmes de leurs œufs, nous les mêlâmes avec de la farine, & nous en fîmes un magnifique poudding à l'angloise.

Le neuf nous étions déjà par delà l'île de Sainte Elisabeth: nous découvrîmes bientôt un magnifique pays, où quantité de guianacoës païssoient par troupes de dix & de douze. Cet animal est de la taille de nos plus grands cerfs, il a le cou fort long, les jambes menues & le pied fourchu. Sa tête

A L
 ressemb
 monton
 ce. Sa
 roux tr
 garni d
 blanche
 ventre.
 ment a
 te, & f
 procher
 d'aller à
 quelqu'
 le perm
 nous tr
 allez e
 mes un
 tre bât
 fois, I
 qu'en
 nous tr
 ment n
 endomr
 le flux

resemble tout-à-fait à celle du mouton, & il la porte avec grace. Sa queue est touffue & d'un roux très-éclatant. Son corps est garni de laine rouge sur le dos, blanche sur les côtés & sous le ventre. Cet animal est extrêmement agile, il a la vue perçante, & fuit dès qu'on veut l'approcher. Notre intention étoit d'aller à terre pour en attraper quelqu'un, mais le vent ne nous le permit pas. Deux jours après, nous trouvant dans une baie assez commode, nous courûmes un très-grand risque. Notre bâtiment heurta par deux fois, le reflux étant si fort qu'en un quart d'heure nous nous trouvâmes à sec. Heureusement notre barque ne fut point endommagée: il fallut attendre le flux pour la tirer à l'eau; &

dès que nous fûmes à flot, nous profitâmes d'un vent frais qui se leva, & qui nous mena en peu de temps à la hauteur du cap de la Vierge Marie.

Nous voilà enfin parvenus au débouquement de ce formidable détroit qui nous avoit retenus un mois entier, & où il nous avoit fallu diriger habilement notre course à travers une multitude de pointes & de tournants, dans une étendue de cent seize lieues. Nous avons reconnu par notre expérience l'exactitude des directions données par le Chevalier Narborough dans la description qu'il a faite de ce détroit : description à laquelle il est impossible de trouver la moindre chose à corriger ou à ajouter. Je crois qu'en cette matière nous pouvons pa-

A I
 fier p
 nous m
 vés, m
 tages.
 Aprè
 ffé le c
 nous a
 des ho
 rurent
 avec le
 avoient
 nous a
 mes qu
 pagnés
 gens à
 eux qu
 les juge
 habille
 nance.
 un mill
 force de
 pas la
 Comme

fler pour bons juges , puisque nous nous en sommes bien trouvés , malgré tous nos désavantages.

Après que nous eûmes dépassé le cap de la Vierge Marie , nous apperçûmes sur le rivage des hommes à cheval qui coururent vers nous , faisant signe avec leurs chapeaux comme s'ils avoient voulu nous parler. Nous nous approchâmes , & nous vîmes que ceux-ci étoient accompagnés de beaucoup d'autres gens à pied qui menoient avec eux quantité de bétail. Nous les jugeâmes européens à leur habillement & à leur contenance. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage , mais la force de la marée ne nous laissa pas la liberté d'aller à terre. Comme toute cette côte est

fort unie , ces gens alloient & venoient faisant voltiger en l'air des mouchoirs blancs , & nous donnant à entendre par leurs signes qu'il y avoit à une lieue de là vers le nord une baie où nous pourrions aborder. Nous voulûmes obéir à leurs signes , mais la violence du vent contraire nous fit dériver au sud ; nous alarguâmes en mer , ensuite nous tînmes ferme contre le vent , qui ayant tout-à-coup tourné avec force à l'ouest , nous obligea de partir de là , sans que nous ayions pu savoir si ces gens-là n'avoient pas été jetés sur cette côte par un naufrage , ou s'ils étoient des naturels du pays , habitans le long de la riviere de Gallegos.

Le quatorze , selon nos observations , nous étions à $49^{\circ} 10'$

A I
de lat
longit
nous a
gouins
du riv
te couv
de per
geurs
qui est
rentes
ferai d'
Nous
à cette
au por
propos
trée de
quable
pieds d
du sud
dans les
à une
d'homme
en arriv

de latitude sud, & à $74^{\circ} 5'$ de longitude ouest. Le lendemain nous arrivâmes à l'isle des pengouïns, qui n'est qu'à un mille du rivage. Cette isle étoit toute couverte de veaux marins & de pengouïns. Tant de voyageurs ont parlé de cet oiseau, qui est assez commun sur différentes côtes, que je me dispenserai d'en faire ici la description. Nous arrêtâmes peu de temps à cette isle, pour arriver plutôt au port désiré, où nous nous proposons de séjourner. L'entrée de ce port est très-remarquable par un roc de quarante pieds de haut qui est du côté du sud, à un mille en avant dans les terres, & qui ressemble à une borne faite de main d'homme. Notre premier soin en arrivant au port désiré fut

d'aller faire un tour à l'isle des veaux marins , qui est à une lieue de là. En moins d'une demi-heure nous tuâmes une si grande quantité de ces animaux , qu'après en avoir pris autant que nous pouvions en emporter , nous fûmes obligés d'en abandonner la plus grande partie. Soit que cette nourriture ait par elle-même quelque qualité nuisible , soit que la trop grande abondance ne pût trouver une facile digestion dans des estomacs affoiblis , ceux de nos gens qui en mangerent avec trop d'avidité furent saisis de fievres violentes accompagnées de maux de tête. Nous trouvâmes sur cette côte un bon nombre de briques gravées de différents caracteres. Sur une de ces briques étoient écrits très-lifi-

A L
blemen
ron 16
lon to
gnoient
Nous d
Peckett
tier Nar
est si p
que cen
jour. C
plein ,
tiré de
neaux v
L'espr
fémé pa
diffensio
endroit ,
bles qui
agités ,
d'intérêt
défendre
de la di
Il ne no

blement ces mots : *Capt^e. Strai-*
ton 16 canons 1687. qui, se-
 lon toute apparence , dési-
 gnoient un ancien naufrage.
 Nous découvrîmes aussi le puits
 Peckett , dont parle le Cheva-
 lier Narborough , dont la source
 est si petite qu'elle ne donne
 que cent vingt pintes d'eau par
 jour. Comme le puits étoit
 plein , nous en eûmes bientôt
 tiré de quoi remplir nos ton-
 neaux vuides.

L'esprit d'indocilité qui avoit
 semé parmi nous de si funestes
 dissensions se ranima dans cet
 endroit , & renouvela les trou-
 bles qui nous avoient déjà tant
 agités , & dont nous avions plus
 d'intérêt que jamais de nous
 défendre. Il s'agissoit toujours
 de la distribution de la farine.
 Il ne nous en restoit qu'une

seule tonne , provision bien légère pour la longue course que nous avions à faire jusqu'au Brésil. Les veaux marins & les oiseaux sauvages que nous avions alors en abondance pouvoient nous suffire ; il étoit donc bien naturel de réserver notre farine pour les temps où tous les autres secours pouvoient nous manquer. Des raisons si intéressantes ne firent aucune impression sur notre équipage mutin ; il vouloit de la farine , il fallut lui en donner. La ration fut fixée à une demi-livre par tête. Alors les gens occupés à la manœuvre prétendirent qu'ils devoient avoir double ration , & qu'il n'étoit pas juste de les traiter à l'égalité de ceux qui ne manœuvroient point. Le débat fut très-long & très-vif. On ne

voulut ja
inégalité
ressés se
les sacrifi
de leurs c
ne passa
semble ic
notre situ
peu plus
uns deve
luxe auffi
plus riche
vement a
Nous
port défin
nous dou
dont nous
de à 71°
nous eûm
à tous éga
tin de no
qu'à l'or
éclaterent

voulut jamais consentir à cette inégalité de partage, les intéressés se plaignant que c'étoit les sacrifier au luxe immodéré de leurs camarades : & la chose ne passa point. Le mot de luxe semble ici bien déplacé ; mais notre situation étoit telle qu'un peu plus de farine accordée aux uns devenoit pour les autres un luxe aussi odieux que celui des plus riches financiers l'est relativement au simple peuple.

Nous partîmes le vingt-six du port désiré, & le jour même nous doublâmes le cap Blanco, dont nous vérifiâmes la longitude à 71° ouest. Le jour suivant nous eûmes un temps favorable à tous égards ; mais l'esprit mutin de nos gens se fit sentir plus qu'à l'ordinaire. Les murmures éclaterent avec tant de force ;

qu'il fallut de nécessité en venir à la répartition du reste de notre farine , sur le pied de trois livres & demie par tête. La consommation en fut faite en bien peu de temps. Il ne nous resta donc pour toute subsistance que le veau marin que nous avions emporté du port désiré, & qui commençoit à se gâter faute de sel. Il falloit des gens aussi affamés que nous l'étions pour s'accommoder de ce poisson à demi pourri. Quelque infecte qu'en fût l'odeur , nous le mangions , ou plutôt nous le dévorions. La saleté & la puanteur nous étoient devenues familières. L'excessive mal-propreté de nos habits , & la vermine qui nous couvroit, nous avoient accoutumés aux ordures les plus dégoûtantes.

A L
No
vier ré
cet hon
tionnair
étant c
lette. Je
mier M
du Roi
la faim
sonnes
re sur
avoit p
courage
ffon tou
tant n
Nous r
fournis
que 32
presque
l'agonie
pour êt
étoient
voient

Nous fûmes jusqu'au dix Janvier réduits à ne manger que de cet horrible mets. Notre Munitionnaire en mourut, son corps étant devenu pire qu'un squelette. Je crois que c'est le premier Munitionnaire des vaisseaux du Roi qui ait jamais péri par la faim. De quarante-trois personnes que nous étions encore sur le bâtiment, il n'y en avoit pas vingt qui eussent le courage de manger de ce poisson tout pourri, qui étoit pourtant notre unique nourriture. Nous n'étions gueres mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que 320 pintes. Nous étions presque tous comme des gens à l'agonie, & ceux qui passaient pour être le plus en santé, étoient si exténués, qu'ils n'avoient pas la force de tenir dix

minutes de suite sur leurs jambes. Enfin la terre, que nous n'avions pas vue depuis quatorze jours, se montra à nos yeux, & son aspect nous ranima un peu en nous donnant de l'espérance. Ce ne fut que le douze que nous pûmes approcher du rivage d'assez près pour nous donner la facilité d'aller à terre. Nous avions devant nous un beau & grand pays plein de chevaux sauvages & de gros chiens, qui couroient par troupes dans la campagne. Ces beautés ravissantes ne servoient qu'à exciter nos desirs sans les satisfaire. Nous n'avions plus rien à manger; notre provision d'eau étoit réduite à un seul tonneau. Cependant nous ne pouvions aborder à la côte; il régnoit le long de cette plage
des

A L
des la
gues li
étoit e
falloit p
re, ou
proposé
nos ge
cette
Pour n
Ewers
pes de
Officie
sement
ple d'i
cœur a
des pl
s'élanc
Ces br
le bon
tous,
forces
noya.
Nor

des lames de mer & des vagues si grosses , que l'abordage étoit extrêmement périlleux. Il falloit pourtant , ou aller à terre , ou mourir de faim. Nous proposâmes à quelques uns de nos gens de se mettre à la nage : cette proposition les fit frémir. Pour nous tirer d'embarras , Mr. Ewers , Lieutenant des troupes de terre , & deux autres Officiers , plongèrent courageusement dans la mer. Cet exemple d'intrépidité fit reprendre cœur aux plus timides ; onze des plus robustes de l'équipage s'élançerent après eux dans l'eau. Ces braves aventuriers eurent le bonheur d'arriver à terre tous , à la réserve d'un à qui les forces manquèrent , & qui se noya.

Nous tirâmes aussi-tôt quatre

H

de nos tonneaux vuides ; nous y attachâmes quelques moufquets avec une quantité fuffifante de poudre & de plomb ; nous les jetâmes par deffus le bord ; & ils arriverent à flot à leur deftination. Nos chaffeurs ne perdirent point de tèmps , & fe mirent à attaquer une multitude de veaux marins , qui étoient couchés fur le rivage : ils en affommerent bon nombre , les mirent en pieces ; & pour les apprêter ils allumerent du feu avec le fumier des chiens & des chevaux , n'y ayant pas un morceau de bois dans tout le voifinage , pas même un buiffon. Quelques uns coururent après les chevaux & les chiens , qui font ici plus nombreux que les moutons des plaines de Dorfet & de Wiltshire. Nous voyions

A
de
apprê
teurs
que
des p
& de
compt
nos mi
cruel
toute
terre ,
venir à
plus m
core ét
vue de
mes
vaille
avoit c
te , &
nous n
Le ler
d'un n
approch

de dessus notre bord tous ces apprêts de bonne chere. Spectateurs avides des mouvements que se donnoient nos camarades pour accumuler les vivres, & de leurs festins joyeux, nous comptions toucher à la fin de nos miseres : mais hélas ! un vent cruel & opiniâtre nous ôtant toute liberté, à nous d'aller à terre, & à nos camarades de venir à nous, notre état devint plus misérable qu'il n'avoit encore été. Mourants de faim à la vue de l'abondance, nous fûmes obligés d'arracher une vieille peau de veau marin qu'on avoit clouée pour servir de tente, & faute d'autre nourriture nous nous mîmes à la mâcher. Le lendemain nous profitâmes d'un moment de calme pour approcher du rivage de très-

près, & ayant amarré nos rames dans l'écoutille, nous nous en servîmes pour tirer à nous. ce que nos amis nous avoient préparé. Nous reçûmes d'abord un cheval & un chien; nous nous jetâmes dessus avec fureur, & nous ne pouvions nous en rassasier. Quelque temps après les trois Officiers revinrent à bord, avec trois autres de nos gens, traînant après eux une bonne provision de cheval & de veau marin.

Bien nous en prit qu'ils eussent saisi le bon moment, car à peine se furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de mer qui souffla avec tant de violence que nous fûmes obligés de partir, laissant à terre huit de nos gens & toute notre eau fraîche. Sur le

A
soir l
dina
gouv
bâtin
deux
largu
ffibili
gens
à flo
nous
mes à
les,
provi
inform
ger o
mette
cessite
No
pagn
ce po
pouff
cer,
lettre

soir la tourmente fut si extraordinaire que la tête de notre gouvernail fut brisée, & notre bâtiment faillit à être séparé en deux. Nous voyant forcés d'allarguer en mer, & dans l'impossibilité de reprendre à bord nos gens restés à terre, nous mêmes à flot un de nos poinçons, que nous remplîmes d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres provisions, avec une lettre pour informer ces malheureux du danger où nous étions, & qui nous mettoit malgré nous dans la nécessité de les abandonner.

Nous vîmes de loin nos compagnons infortunés se saisir de ce poinçon que la marée avoit poussé sur le rivage, le défoncer, & après la lecture de notre lettre se jeter à genoux poussant

des cris qui sembloient tenir du désespoir. Nous avions tous le cœur ferré ; nous tâchions pourtant de nous adoucir la douleur de cet abandon, en disant que nos gens étoient dans un pays bien pourvu de vivres, qu'ils y trouveroient infailliblement des habitants, & que peut-être ils feroient beaucoup moins à plaindre que nous. Les quatre jours suivans nous avançâmes fort peu. Le dix-huit ayant examiné notre provision d'eau, nous vîmes qu'il ne nous en restoit que quatre-vingt pintes pour trente-trois hommes que nous étions. Nous nous réduisîmes à une pinte par jour, & cette économie ne pouvoit pas nous mener bien loin. Notre bonheur nous conduisit à terre le lendemain, précisément lorsque l'eau

venoit de nous manquer. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que plusieurs de nos gens se mirent à la nage pour aller chercher de l'eau. Ils en trouverent d'excellente; ils en remplirent deux tonnes qu'ils nous envoyèrent sur le champ.

Comme nous mourions de soif, nous ne pûmes jamais nous contenir; nous bûmes de cette eau avec si peu de modération que nous en fûmes malades la plupart. Nos gens qui étoient à terre faillirent en crever; il y en eut un qui en fut si incommodé, que voulant revenir à bord, les forces lui manquèrent & il se noya. Le vingt les sieurs Bulkelei & Cummins allerent à terre, & ils y firent rencontre de quelques habitants du pays montés sur de bons

chevaux. Comme nous étions alors au nord de la riviere de la Plata , ils crurent que ces gens étoient portugais ; & Bulkelei , qui parloit leur langue assez passablement , lia conversation avec eux. Ils lui apprirent que la guerre duroit toujours entre les Anglois & les Espagnols ; que ces derniers avoient actuellement deux vaisseaux de guerre , l'un de cinquante , l'autre de soixante canons , qui croisoient à la hauteur du cap Sainte Marie ; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un autre de leurs vaisseaux , de soixante-onze canons , avoit été brisé contre la côte , & que tous ceux qui le montoient avoient été perdus. Ils ajouterent que pour eux ils étoient castillans , que leur métier étoit la pêche ;

qu'ils faisoient le poisson, le faisoient sécher, & l'alloient vendre à Buenos-airès. Bulkelei leur demanda comment ils avoient fait pour venir demeurer sur les terres du Roi de Portugal. Ils répondirent qu'ils n'étoient pas les seuls, & qu'il y avoit actuellement dans ces cantons bien des habitations appartenantes aux Espagnols.

Ces Pêcheurs inviterent nos gens de venir à leur habitation : ils les firent monter en croupe ; & lorsqu'ils furent arrivés, ils leur firent manger d'excellent bœuf & de bon pain blanc. Nos deux Messieurs songerent à nous dans leur abondance. Ils voulurent nous acheter de ce bon pain, qu'on leur fit extrêmement cher, puisqu'on leur demanda quatre guinées

pour vingt-six pains de la grosseur de ceux qui se vendent deux sols en Angleterre. L'envie de nous régaler les déterminâ à en donner tout ce qu'on leur demandoit. Ces Espagnols firent encore beaucoup valoir la chose, en disant que si l'on venoit à savoir qu'ils eussent donné à des Anglois un seul morceau de pain, ils seroient tous pendus. Un des principaux de la troupe s'offrit à nous tuer autant d'oies & de canards sauvages que nous en voudrions, pourvu qu'on lui donnât de la poudre & un fusil. Cummins envoya chercher le sien, & le lui remit. Mais comme ce chasseur ne revint pas au temps dont on étoit convenu, cette infidélité fit craindre à nos gens quelque trahison de la part de

ces Espagnols ; ils revinrent précipitamment , s'embarquerent , & firent mettre à la voile pour Rio Grande.

Nous naviguâmes sept jours de suite sans pouvoir prendre terre. Dès le vingt-six nous n'avions plus ni veau marin ni autre chose à manger ; nous perdîmes trois hommes , qui moururent de faim. Le vingt-sept au soir nos observations nous donnerent $32^{\circ} 40'$ de latitude sud : nous nous crûmes fort près de Rio Grande ; & en effet le 28 Janvier , sur les six heures du matin , nous découvrîmes l'embouchure de cette grande riviere. Cette vue nous causa les plus grands excès de joie que puissent éprouver des hommes qui s'étant vus long-temps à deux doigts de la mort , se sentent rendus à la vie. H vj

Il y a dans cette embouchure une barre de sable très-dangereuse , & plusieurs bas fonds difficiles à passer. Le Sr. Bulkelei nous servit de Pilote , & nous conduisit très-habilement jusqu'à l'entrée de la ville , où nous jetâmes l'ancre. Aussi-tôt on dépêcha vers nous un bateau avec un Sergent & un Soldat , qui étoient chargés d'amener quelqu'un de notre compagnie pour rendre compte au Gouverneur , & lui apprendre qui nous étions , d'où nous venions , & quel étoit notre dessein en abordant à Rio Grande. Le Sergent & le Soldat monterent sur notre bâtiment , & parurent très-effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens horriblement décharnés , & d'une mal-propreté tout-à-fait hideuse. Ils je-

terent sur nous des regards qui exprimoient l'horreur & la compassion que notre état leur inspiroit.

Messieurs Beans, Pemberston, Bulkelei & Cummins allerent à terre pour se présenter au Gouverneur. Ils furent reçus de la maniere la plus gracieuse par le Commandant, les Officiers & tous les habitants; on les logea dans une des plus jolies maisons de la ville, où on les traita avec beaucoup d'hospitalité. On nous envoya à nous qui étions restés à bord quatre quartiers de bœuf & deux sacs de pain: il y avoit long-temps que nous n'avions fait si bonne chere. L'après midi le Gouverneur revint de la campagne: il accueillit très-favorablement nos députés; il les questionna long-temps sur les

diverses particularités de notre voyage. Il demanda au Sr. Bulkelei, qu'on lui avoit présenté comme notre Pilote, si nous avions à bord quelque bonne carte du pays; & ayant appris que non, il témoigna une extrême surprise de ce que sans le secours d'aucune carte nous nous étions hazardés à franchir la barre du fleuve. Bulkelei lui répondit que notre bâtiment navigeoit dans une eau peu profonde, qu'il avoit toujours été la sonde en main, & que la nécessité lui avoit donné cette force & cette industrie qui triomphent de tous les obstacles. Le Gouverneur voulut qu'il lui rapportât jour par jour la route que nous avions tenue depuis le débouquement du détroit. Satisfait de ses réponses, il

A
emb
se ré
livre
tant
faire
chiff
du p
que
fion
dans
fon
enfo
aux
de l
nos
la P
tre
men
vais
rés
tem
cap
fait

embrassa nos quatre députés , se réjouissant de nous voir délivrés comme par miracle de tant de dangers ; il promit de faire fournir pour notre rafraîchissement les meilleurs vivres du pays ; il voulut absolument que Mr. Beans & Mr. Pemberston acceptassent un logement dans son palais , & il chargea son Commandant de faire en sorte que rien ne manquât aux autres Officiers & aux gens de l'équipage. Il dit ensuite à nos Messieurs que le Severn & la Perle , deux vaisseaux de notre escadre , étoient actuellement à Rio Janeiro en très-mauvais état ; qu'ils s'étoient séparés du reste de l'escadre dès le temps que nous arrivâmes au cap Noir , qu'ensuite ils avoient fait courir vers le Brésil ; &

qu'ils avoient envoyé demander des hommes pour remonter leur équipage, ne pouvant en recevoir d'Angleterre qu'à l'arrivée de la flotte, qui n'étoit attendue qu'à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Le Gouverneur finit par assurer nos députés qu'il nous feroit partir par le premier vaisseau qui arriveroit dans ce port, & leur renouvela toutes les assurances de son affection.

La curiosité attira un peuple innombrable pour voir de près notre bâtiment le Speedwel, & considérer des malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfants, chacun s'empressoit de venir à bord; & nous nous faisons un plaisir de nous prêter aux avides regards de

A L
cette f
main le
mandan
guerres
leur vi
ment f
notre b
compre
personn
place. L
menta l
que nou
plus de
incomm
défaut
diminué
remarqu
la poupp
tillac n'a
tre pou
nous de
lui qui p
pouvoit

cette foule bruyante. Le lendemain le Gouverneur, le Commandant, & le Commissaire des guerres, nous honorerent de leur visite. Ils furent étrangement surpris de la petitesse de notre bâtiment, & ne pouvoient comprendre comment trente personnes avoient pu y trouver place. Leur étonnement augmenta lorsque nous leur dîmes que nous y avions été d'abord plus de soixante, mais que les incommodités du voyage & le défaut de vivres nous avoient diminués de plus de moitié. Ils remarquerent que du côté de la poupe l'avancement hors du tillac n'avoit guere plus de quatre pouces de largeur, & ils nous demanderent comment celui qui présidoit au gouvernail pouvoit y tenir sans tomber

dans l'eau. Nous leur montrâmes ce que la nécessité nous avoit inspiré à ce sujet. Ils se convinrent par là que les besoins extrêmes donnent une industrie qui supplée à tout.

Le Gouverneur après avoir tout examiné , nous dit obligamment que nos infortunes nous rendoient beaucoup plus chers à son cœur que si nous étions arrivés chargés de trésors. Il nous promit ses soins pour que rien ne nous manquât durant notre séjour , & pour nous faire conduire à Rio Janeiro par le premier vaisseau qui arriveroit : il ajouta que si nous venions à avoir besoin de quelque chose , nous n'avions qu'à nous adresser au Commandant , qui étoit chargé de nous fournir tout ce qui se-

A L
roit néc
mes pé
connoiss
voulu
proport
tout ce
giner pe
cité de
faire la
timent
compag
acclama
Les
en abo
rendu l
le calm
de tem
les mê
nafrag
rivé neu
n'avion
tre aise
tuation

roit nécessaire. Nous demeurâmes pénétrés de respect & de reconnaissance. Nous aurions bien voulu lui témoigner un retour proportionné à ses bontés, mais tout ce que nous pûmes imaginer pour lui exprimer la vivacité de nos sentiments, fut de faire la manœuvre de notre bâtiment en sa présence, & d'accompagner son départ de trois acclamations.

Les vivres que nous avions en abondance eurent bientôt rendu la force à nos corps & le calme à nos esprits; en peu de temps nous ne fûmes plus les mêmes hommes. Depuis le naufrage de notre vaisseau, arrivé neuf mois auparavant, nous n'avions pas encore été si à notre aise. Le bonheur de notre situation présente nous invitoit à

rappeller nos cruelles aventures ; nous aimions à nous en entretenir ; nous osions même en plaisanter : tant l'éloignement du péril change les idées.

Il y avoit trois jours que nous étions à Rio Grande , sans nous être encore apperçus des troubles dont cette place étoit agitée. Nous apprîmes que presque tous ceux que nous avions pris pour des Officiers étoient des gens de la soldatesque élevés à ce grade par violence dans une révolte de la garnison. L'occasion de cette révolte avoit été le mauvais traitement que l'on faisoit aux Soldats, qui depuis long-temps n'avoient reçu leur paie , qui manquoient de vivres , & étoient presque sans habits. Ils avoient eu beau se plaindre , on ne les avoit pas

A L
écouté
tenté t
sentatio
inspira
des voi
comme
maux.
lement
qu'ils
directe
préten
primer
ceux q
avoit e
Le
cette
voulut
été tro
à la fo
à la m
moins
étoit p
soin ,

écoutés. Après avoir inutilement tenté toutes les voies de représentation , le désespoir leur inspira la pensée d'en venir à des voies de fait , les regardant comme l'unique remède à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur ; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher ; mais ils prétendoient qu'au lieu de réprimer comme il l'auroit dû ceux qui les opprimoient , il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale en craignit & en voulut prévenir les suites. Il eût été trop dangereux d'en venir à la force ouverte ; il eut recours à la ruse , pour détourner au moins sur d'autres l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Il eut soin , dans toutes les occasions

où il pouvoit être observé & entendu par les Soldats , d'affecter dans ses discours beaucoup de chagrin de leur situation , & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre par des émissaires affidés , qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accusoit de n'avoir point à cœur les intérêts de sa garnison , & de lui refuser le nécessaire pour en tirer avantage ; tandis qu'il étoit plus clair que le jour que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuses impressions ne le faisoient que pour jeter un voile sur leurs rapines ; qu'il craignoit que ces accusations injustes n'eussent aliéné de lui nombre d'honnêtes gens ; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs miseres , & qu'il

A
 n'aur
 les v
 de la
 teme
 devoi
 coup
 Ce
 souve
 niere
 dats
 leur
 qu'ils
 plus
 avoie
 me h
 la m
 me ,
 possé
 le ch
 fianc
 La
 voit
 éclat

n'auroit point de repos qu'il ne les vît satisfaits. En leur parlant de la sorte, on désignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient passer pour les vrais coupables.

Ces discours furent répétés si souvent, & appuyés d'une manière si naturelle, que les Soldats commencerent à rougir de leur erreur, & à se persuader qu'ils avoient les obligations les plus essentielles à celui qu'ils avoient regardé jusques-là comme leur ennemi; & parce que la multitude est toujours extrême, la rage dont ils étoient possédés contre leur Gouverneur se changea tout-à-coup en confiance, en zele & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Offi-

ciers dont on leur avoit donné de la défiance. Non contents de les accabler de reproches injurieux , ils les déposèrent tous , & choisirent parmi leurs camarades des sujets pour mettre à leur place. Ces Soldats devenus Officiers prirent si promptement les airs & les manieres de leur nouvel état , que lorsque nous arrivâmes , nous n'eûmes aucun lieu d'en faire la différence.

Cette révolution , quand nous l'apprîmes , nous parut très-indifférente à nos intérêts : & elle l'auroit été sans doute si la place avoit été fournie de vivres ; mais il n'y en avoit dans le magasin qu'une quantité suffisante tout au plus pour six semaines. Les Soldats voyoient donc très-impatiemment que nous fussions venus partager le peu de
pain

A
pain
mure
neur
chagr
cher
nous
pain
nour
nous
fûme
nous
nous
que
quer
dant
mes
la ga
rivée
doit
que
cont
& n
blem

pain qui leur restoit. Leurs murmures engagerent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à nous faire retrancher les provisions, de sorte que nous fûmes plusieurs jours sans pain, & avec si peu d'autre nourriture, qu'à peine pouvions-nous vivre. Lorsque nous voulûmes nous en plaindre, on nous montra le magasin; & nous le trouvâmes si dépourvu, que nous n'eûmes rien à repliquer. On nous promit cependant de nous distribuer les mêmes rations qu'aux Soldats de la garnison, jusqu'à ce que l'arrivée du vaisseau qu'on attendoit permît d'y ajouter quelque chose. Il fallut bien nous contenter de cet arrangement; & nous n'aurions pu raisonnablement en exiger davantage.

Le fâcheux état où nous nous trouvions , & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long séjour , nous déterminèrent à solliciter notre départ. Notre Lieutenant , qui étoit logé chez le Gouverneur , avoit paru nous oublier depuis notre premier débarquement. Il n'étoit pas descendu une seule fois au port pour s'informer de nos nouvelles ; cependant nous ne pouvions rien résoudre sans lui. Le Canonier , toujours plein de zele pour le service de la compagnie , alla le trouver au Gouvernement , & lui représenta la nécessité où nous étions de sortir d'une place affamée , & de nous rendre incessamment à Rio Janeiro , pour y offrir notre assistance à nos camarades du Severn & de la Perle. Mr.

A
Beans
neur
disoit
tir q
vaisse
expos
sur un
le nô
les ris
encor
arivo
fleau
étions
Mr. I
prome
Gouve
Nor
sa rép
Bulke
tudes
conde
quelqu
tranpo

Beans répondit que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir nous faire partir qu'à l'arrivée de quelque vaisseau, ne voulant pas nous exposer au risque de faire route sur un bâtiment aussi chétif que le nôtre. Bulkelei repliqua que les risques de notre séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au vaisseau que l'on attendoit, nous étions réduits à mourir de faim. Mr. Beans le renvoya en lui promettant d'en informer le Gouverneur.

Nous attendîmes deux jours sa réponse, qui ne vint point. Bulkelei, qui voyoit nos inquiétudes, résolut de faire une seconde tentative pour obtenir à quelque prix que ce fût notre transport à Rio Janeiro. Il se

rendit donc une seconde fois chez le Lieutenant, & lui proposa de demander un passeport & des chevaux pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller par terre jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément jusqu'à Rio Janeiro.

„ De cette façon, ajouta-t-il,
„ nous serons en état d'aller offrir
„ notre secours aux vaisseaux de
„ Sa Majesté, & nous trouverons
„ plus aisément les moyens de tirer d'ici nos infortunés camarades. Au reste, Monsieur, vous ne sauriez sans manquer à votre devoir, refuser d'employer tout ce que vous avez d'accès auprès du Gouverneur pour nous obtenir cette grace. J'ose même vous dire que si vous aviez bien réfléchi aux engagements de votre charge, vous n'au-

„ riez pas attendu d'y être exci-
 „ té ; & aussi-tôt après notre ar-
 „ rivée vous auriez dépêché un
 „ exprès par terre à Rio Janeiro ,
 „ pour informer nos amis de no-
 „ tre situation , & les prier de
 „ nous envoyer un bâtiment. „
 Mr. Beansrépondit que si la chose
 avoit été possible , il y auroit
 été lui-même , quand même il
 lui en auroit dû coûter 50 livres
 sterlings ; mais qu'on l'avoit
 assuré que la route par terre
 étoit impraticable. Bulkelei lui
 représenta que cette route étoit
 pratiquée assez souvent par les
 Portugais ; qu'à la vérité le
 voyage étoit pénible & fati-
 guant , mais que sa difficulté ne
 pouvoit jamais égaler celles que
 nous avions vaincues ; que nous
 étions à Rio Grande aux frais
 du Roi , dans l'inaction & sans

faire aucun service ; qu'en différant nous risquions de manquer les deux vaisseaux qui étoient à Janeiro , & peut-être même de perdre l'occasion de la flotte qui y étoit attendue. Il conclut par le prier instamment d'engager le Gouverneur à nous faire donner des guides & des chevaux. Mr. Beans promit qu'il en parleroit pendant le dîner , & qu'on auroit sa réponse sans faute dans l'après-midi.

Cette réponse ne vint point ; & dès le lendemain Bulkeley écrivit au Lieutenant une lettre fort vive , où après lui avoir reproché son manque de parole , il lui exposoit la situation de son équipage qui depuis quelques jours étoit sans pain , lui faisant entendre qu'on l'accu-

soit d'en être la cause, & qu'il répondroit quelque jour de sa négligence à procurer notre départ pour le service de Sa Majesté. Cette lettre fit son effet. Le Lieutenant monta à cheval, & vint pour la première fois à notre quartier. Nous le reçûmes froidement, & de manière à lui faire sentir que sa longue absence étoit aussi déplacée que choquante. Il nous mena chez le Commandant, qui promit de nous faire donner bonne provision de bœuf & de poisson, ajoutant que pour du pain il lui étoit impossible de nous en fournir.

Nous étions déjà au six de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois semaines, aucun vaisseau ne paroissoit, & la provision de

vivres touchoit à sa fin. Dans l'impatience où nous étions tous de sortir d'un endroit si dépourvu, Bulkelei & deux autres allèrent se présenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permission de partir. L'un & l'autre leur fut accordé de bonne grace. Mr. Pemberston, qui étoit présent, déclara qu'il étoit résolu de se joindre à eux pour faire le voyage par terre. Le Gouverneur fit ce qu'il put pour l'en détourner, en lui exagérant la difficulté des chemins. Mais ce généreux Officier persista dans sa résolution, disant que son devoir l'obligeoit à aller rejoindre sa compagnie qui étoit sur le vaisseau le Severn. Le Gouverneur consentit à tout, en les assurant que, malgré l'épuise-

ment de son magasin , il avoit tant d'égard pour la nation angloise , qu'il partageroit avec nous jusques à son dernier sou.

Il fut donc arrêté que nos braves aventuriers partiroient incessamment ; & Bulkelei se mit à parcourir le voisinage pour trouver cinq ou six hommes qui voulussent en payant l'accompagner jusqu'à Sainte Catherine. Durant son absence on reçut nouvelle que quatre vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine , & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projeté ; & ce fut un grand bonheur que nos gens n'eussent pas encore trouvé les facilités de partir.

Les vaisseaux annoncés arrivèrent le dix-neuf , & nous ap-

prirent que le Severn & la Ferr
 le étoient partis pour les Bar-
 bades. Ces vaisseaux chargés de
 provisions & de quelque argent
 avoient pris en passant le Gou-
 verneur de Sainte Catherine,
 & lui avoient remis les ordres de
 la Cour, qui le nommoient pour
 venir en personne à Rio Gran-
 de publier l'amnistie accordée par
 le Roi de Portugal à tous les
 complices de la dernière révol-
 te qui voudroient rentrer dans
 leur devoir. La chose s'exécuta
 avec solemnité & appareil. Le
 lendemain sur les dix heures du
 matin on fit mettre toute la
 garnison sous les armes. Le Gou-
 verneur de Sainte Catherine pa-
 rut. Il débuta par faire l'éloge
 des grandes qualités, & parti-
 culièrement de la bonté & clé-
 mence de son souverain maître

le Roi de Portugal ; ensuite il lut à haute voix l'amnistie. Cette lecture fut suivie des acclamations de tous les Soldats. Alors le Gouverneur annonça qu'il apportoit le tiers du paiement de leurs arrérages ; que le reste de la somme étoit en chemin ; que l'argent dont il étoit porteur leur seroit compté sur le champ s'ils vouloient le recevoir. A ces paroles ils se mirent tous à crier : Tout ou rien. Le tumulte fut grand parmi eux ; les uns menaçoient de passer au service d'Espagne ; les autres disoient hautement qu'ils n'obéiroient qu'autant qu'ils seroient payés. Le Commandant, pour qui la garnison avoit beaucoup de déférence parce qu'il étoit un des intrus, tâcha d'apaiser cette émotion en leur par-

lant comme il convenoit. Ils se
calmerent en effet , & lui ré-
pondirent : „ Vous êtes notre
„ Commandant ; c'est à vous
„ de décider ce que nous de-
„ vons faire. Quelque parti
„ que vous preniez , nous l'ap-
„ puiers au péril de nos
„ vies. „

Le Commandant , qui con-
noissoit la valeur de ces sortes
de protestations , & qui n'avoit
point envie de se perdre pour
complaire à ces fanfarons , dont
le zele ne pouvoit être ni bien
constant ni de grande ressource ,
déclara que son avis étoit
d'accepter avec reconnoissance
le pardon que le Roi leur offroit ;
& tout de suite renonçant au
commandement , il prit un
mousquet & se mit en rang.
Cet exemple fut suivi de tous

les Officiers postiches , & en un instant la subordination fut rétablie. Il semble qu'on auroit dû punir ceux dont les malversations avoient occasioné la révolte ; mais une sage politique empêche toujours de donner cette satisfaction aux rebelles , de peur que dans de nouveaux mécontentemens ils ne regardent la rébellion comme une ressource à laquelle il est avantageux de recourir.

Nous sûmes qu'un des vaisseaux arrivés devoit repartir le vingt-sept ; nous courûmes aussitôt chez Mr. Beans pour qu'il nous permît de profiter d'une occasion si favorable. Il nous répondit qu'il comptoit partir lui-même sur ce vaisseau : qu'il y auroit bien assez de place pour le transport des Officiers

mais que pour les gens de l'équipage, il falloit qu'ils attendissent une autre occasion. Bulkelei, qui étoit à notre tête, lui dit avec beaucoup de hardiesse : „ Monsieur, le devoir „ des Officiers, & sur-tout de „ ceux qui commandent, est „ de n'abandonner jamais leur „ équipage. Puisque vous pen- „ sez autrement, je m'offre à „ rester en arriere pour avoir „ soin de nos gens; à une con- „ dition, c'est que vous m'a- „ ssurerez par un billet signé „ de votre main ma paie de- „ puis le naufrage de notre vai- „ sseau. Sinon, je n'ai d'autre „ affaire ici que de me procu- „ rer un prompt transport en „ Angleterre; & je saurai bien „ prévenir tous les obstacles que „ vous pourriez mettre à mon

» embarquement sur le premier
» vaisseau. »

De là nous nous rendîmes
chez le Gouverneur, qui nous
dit que ses ordres étoient don-
nés pour qu'une moitié de nos
gens partissent par le premier
vaisseau ; mais que comme ce
bâtiment n'appartenoit point au
Roi, nous serions obligés d'y
porter nos vivres, & de payer
notre transport. Bulkelei répondit
que nous n'avions pas assez d'ar-
gent pour cela. » Cependant,
» ajouta-t-il, il nous reste un
» moyen. Le Roi notre maître
» accorde à tous ceux de ses
» sujets qui ont fait naufrage
» deux schellings & demi par
» jour jusqu'à ce qu'ils soient
» parvenus aux terres de son
» obéissance. La grace que nous
» demandons à V. E. c'est de

„ vouloir bien nous avancer
„ quelque argent à reprendre
„ sur nos appointemens, & nous
„ sommes prêts à vous donner
„ à ce sujet toutes les sûretés
„ possibles. „ Le Gouverneur
fit appeller le Commissaire des
guerres & le Major, à qui il
parla en particulier; après quoi
étant revenu à nous, il nous
dit „ que ce n'étoit pas la peine
„ de charger le Roi d'Angle-
„ terre d'une créance si légère;
„ qu'ainsi nous n'avions qu'à
„ chercher d'autres moyens de
„ fournir aux frais de notre pa-
„ s sage; que pour tout ce que
„ nous avons reçu de lui jus-
„ qu'à ce jour, il nous le re-
„ mettoit en pur don. „

Sur cette réponse du Gou-
verneur nous conférâmes avec
Mr. Beans pour examiner ce que

l'on pourroit faire en faveur de nos pauvres Matelots, qui n'avoient pas le sou. Nous proposâmes de vendre notre bâtiment le Speedwel, & le Lieutenant y consentit; mais nous étant adressés au Patron du vaisseau, afin de savoir de lui ce qu'il nous demanderoit pour le passage de nos gens, nous nous trouvâmes loin de notre compte. Il vouloit quarante schellings par tête, & jamais la vente de notre bâtiment ne pouvoit nous produire pareille somme. Enfin on eut pitié de nous, & Mr. Beans nous avertit qu'on avoit arrangé les choses d'une autre maniere; que le Canonnier, le Charpentier, le Boffeman, le Chirurgien des troupes, moi & huit Matelots dont il nous donna la liste, par-

tirions par le premier vaisseau ; qu'on nous fourniroit les vivres nécessaires , & qu'on payeroit notre passage ; & que lui avec le reste des Officiers & de l'équipage partiroit par le second vaisseau.

L'embarquement que nous avions tant désiré eut enfin lieu le 28 Mars 1742. Le bâtiment destiné à nous transporter étoit un brigantin nommé la Sainte Catherine. On nous donna pour nos provisions deux tonnes de bœuf salé & dix grosses mesures de farine. Le 31 nous passâmes la barre du fleuve , & nous trouvâmes au delà un havre très - commode , où nous nous arrêtâmes pour prendre le vent. Le pays tout autour est une vaste plaine arrosée de plusieurs petites rivieres qui donnent

beaucoup de poisson ; on y trouve d'excellents melons ; il y a de grands pâturages où l'on élève quantité de bétail ; & je ne me souviens pas d'avoir jamais mangé nulle part de si bon lait. Le 8 Avril nous mouillâmes dans le port de Saint Sebastien. L'anchorage y est admirable pour les plus grands vaisseaux , qui y sont fort en sûreté. Le terroir de cette petite ville est le plus agréable que nous ayions vu dans l'Amérique. Les oranges , les limons , & toute sorte de bons fruits , y sont extrêmement communs , & il y a abondance de poisson & de gibier.

Nous arrivâmes le douze à Rio Janeiro. Le lendemain le Gouverneur nous envoya tous chercher. Nous lui fîmes le ré-

cit de nos malheureuses aventures. Il l'écouta avec de grands témoignages de compassion ; & nous promit que nous recevriens de sa part toute l'assistance que nous pouvions désirer. Il y avoit dans cette ville un Chirurgien hollandois qui parloit parfaitement bien l'anglois. Le Gouverneur le fit appeller & lui commit le soin de nos affaires avec le titre & l'autorité de Consul. Il lui donna ses ordres pour nous chercher un logement , & régla qu'outre la chandelle & le bois on nous donneroit à chacun huit vingtaines par jour pour notre entretien.

Notre Consul exécuta soigneusement les ordres du Gouverneur. Il nous logea dans une belle & grande maison, il

A LA MER DU SUD. 213

nous envoya tous les ustensiles nécessaires ; & pour nous donner le temps de nous mettre en ménage , la ville fit le premier jour les frais de notre dîner & de notre souper , où l'on nous régala splendidement. Notre situation ne pouvoit être plus agréable ; il ne tenoit qu'à nous d'en jouir : mais ce calme heureux fut bientôt troublé par les nouvelles divisions qui nous agiterent. Le Gouverneur nous avoit recommandé sur toutes choses de vivre en paix , & d'éviter tous les démêlés capables de donner de l'inquiétude à un peuple qui nous recevoit avec tant d'hospitalité. Nous ne tardâmes pas à justifier la nécessité de cet avis.

Nous avions avec nous le Bosseman ; cet homme dont

nous ne connoissions que trop l'insupportable caractère. Depuis notre départ de l'isle le Wager il avoit toujours été à la table des Matelots. A Rio Janeiro nous fimes la faute de permettre qu'il fût de chambre avec nous. Dès ce moment il trancha de l'Officier plus que tous les autres, & peu s'en falloit qu'il ne se donnât avec nous-mêmes les airs d'un vrai Commandant. Son humeur fâcheuse & arrogante mit le désordre parmi nous. Deux jours après notre arrivée le Consul se rendit avec quelques uns de nos gens à la Trésorerie, pour y recevoir notre argent. Le Payeur requit qu'un des principaux donnât une reconnoissance par écrit de ce paiement. Le Consul s'adressa au Chirurgien, qui étoit

présent, & le pria de signer la quittance. Notre fier Bosseman, piqué de ce qu'on ne paroïssoit pas le regarder comme le plus distingué de la troupe, se fâcha tout de bon, & commença à se signaler par toute sorte de propos insolents. Le Consul qui ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, remit l'argent au Chirurgien pour en faire la répartition ; celui-ci s'en excusa en disant que le Bosseman ne le trouvoit pas bon, & qu'il étoit homme à faire tapage pour cette bagatelle : de sorte que le Consul se chargea d'en être lui-même le payeur.

Lorsqu'il fut question de venir au fait, le Consul nous déclara que quoique le Gouverneur nous eût réglés à huit ving-tains par tête, son intention

étoit que l'on distinguât les Officiers des simples Matelots, parce que ces derniers pouvoient se procurer des secours par leur travail, au lieu que les autres n'avoient pas cette ressource; qu'ainsi on donneroit six vingtaines aux Matelots, & dix aux Officiers. Cette distinction excita la mauvaise humeur du Bosselman, & il soutint avec colere que le traitement devoit être égal. Comme nous vîmes qu'il s'échauffoit; pour éviter un éclat, nous demandâmes qu'on ne nous distinguât pas des autres. Le Consul répondit d'un ton assuré que l'argent seroit distribué selon les intentions du Gouverneur; & que ceux qui ne seroient pas contents de l'argent qu'on leur offroit n'avoient qu'à le laisser.

A peine le Consul nous eut-il quittés, que le Bossleman se mit à nous insulter de la manière la plus outrageante. Il nous traita de voleurs & de pirates, & nous prodigua tous les surnoms injurieux dont il put s'aviser. Il n'y avoit pas moyen de vivre avec ce furieux; nous le chassâmes de la chambre que nous occupions, & il fut obligé d'aller loger avec les Matelots. Sa colere n'en devint que plus grande; pour l'affouvir il profita d'un moment que nous étions sortis; il força les serrures de notre chambre, & mit en pieces quelques uns de nos effets. A notre retour nous vîmes ce désordre; & tandis que nous étions à nous en entretenir, arrivent deux amis du Bossleman pour nous chercher

querelle ; ils se jettent sur Bulkelei & moi , & nous voilà aux mains. Le Charpentier appelle la garde ; on vient ; un de nos agresseurs se sauve , & le second nommé East est arrêté. Bulkelei demanda que ce misérable fût incontinent mené en prison. L'Officier de garde répondit que selon les loix du pays , l'accusé ne pouvoit être emprisonné que le plaignant ne le fût aussi. Bulkelei accepta volontiers la condition ; ils furent donc traduits tous deux dans les prisons du Gouvernement. Un moment après le Gouverneur instruit de la querelle ordonna que Bulkelei fût mis en liberté , & qu'East demeurât prisonnier jusqu'à nouvel ordre.

Bulkelei de retour au logis me trouva aux prises avec le

Bosseman & deux autres coquins. Dès qu'il parut, ces scélérats se jeterent sur lui avec furie : la bataille menaçoit de devenir sanglante, lorsqu'on vint au secours, & les querelleurs se sauverent. Nous jugeâmes qu'il n'étoit pas de notre sûreté de demeurer exposés plus long-temps à de pareilles insultes. Nous nous adressâmes à notre Consul, pour le prier d'interposer son autorité. Il vint à notre quartier, & nous ayant tous fait assembler, il nous représenta avec la plus grande force combien il étoit scandaleux qu'un petit nombre de gens de même pays, camarades depuis si long-temps, ne pussent pas avoir la paix entre eux. Il nous fit sentir que cette conduite ne pouvoit que nous

attirer la haine & le mépris des Bresiliens, que nous avions tant d'intérêt de ménager. Le Bosselman, que ce reproche regardoit plus particulièrement que tout autre, loin de profiter de la correction, s'emporta de nouveau avec la dernière fureur ; de sorte que ne pouvant avoir de lui aucune raison, nous demandâmes qu'il nous fût permis de prendre un logement ailleurs.

Le Consul nous conduisit, sept que nous étions, dans un village à demi-lieue de la ville, où nous louâmes une maison à nos dépens à raison de dix schellings par mois. Nous nous flattions d'être tranquilles désormais. Le lendemain deux émissaires du Bosselman vinrent nous rendre visite dans notre

retraite, nous demandant avec beaucoup d'insolence les motifs que nous avions de nous séparer des autres. Ces misérables méritoient qu'on les fît repentir sur le champ de leur témérité. Nous prîmes le parti de nous modérer; Bulkelei leur parla avec douceur & sagesse, & ils se retirèrent. Quoique nous ne fussions pas gens à souffrir impunément des affronts, nous étions forcés de dissimuler beaucoup de choses, étant dans un pays où il y a quantité de coupe-jarrets, qui se louent à très-bas prix, & Rio Janeiro étant la ville du monde où l'on assassine les gens à meilleur marché.

La nuit vers les dix heures trois hommes vinrent à notre porte faisant grand bruit, &

demandant qu'on leur ouvrît. Nous nous en excusâmes sur ce que l'heure étoit indue, ajoutant que si l'on avoit à faire à nous, on pouvoit revenir de jour. Ces gens-là se mirent à jurer & à menacer qu'avant qu'il fût jour ils nous auroient chassés de notre retraite. Nous crûmes qu'ils alloient chercher main forte pour nous assiéger dans notre maison. N'ayant pas de quoi nous défendre, nous prîmes le parti de gagner la campagne, & d'y passer en sûreté le reste de la nuit. Dès qu'il fut jour nous nous rendîmes chez le Consul, à qui nous racontâmes l'alarme que nous venions d'avoir. Il nous choisit une autre maison au milieu du village; il instruisit les voisins des mauvaises intentions de no-

tre Boffeman , & leur recom-
 manda de nous défendre con-
 tre tous ceux qui voudroient
 nous faire insulte. Par ce nou-
 vel arrangement nous fûmes en
 repos & en sûreté.

Quelques jours après le Con-
 sul nous fit appeller , pour nous
 dire qu'il favoit de bonne part
 que la vie de trois d'entre
 nous étoit en danger , & qu'il
 n'étoit point de perfidie dont
 notre Boffeman ne fût capable ;
 qu'ainsi il tâcheroit de les faire
 partir par un vaisseau qui étoit
 actuellement au port chargé
 pour Bahia & Lisbonne. Les
 trois qu'il nous nomma étoient
 Bulkelei , Cummins & moi. No-
 tre généreux Consul parla au
 Capitaine du vaisseau , qui con-
 sentit à nous prendre , à condi-
 tion que nous aurions un passe-

port du Gouverneur , & que pour le paiement de notre passage nous ferions la manœuvre sur le bâtiment. Nous nous y engageâmes de grand cœur , pour nous épargner des frais qui nous auroient été fort à charge. Le Gouverneur nous accorda le passe-port le plus favorable ; & le jour du départ fut fixé au 20 de Mai.

Le vaisseau qui devoit nous transporter étoit un bâtiment bresilien de vingt-huit canons , nommé le saint Tubes. Le jour de l'embarquement , lorsque nous nous présentâmes pour monter à bord , un Seigneur espagnol , qui étoit sur le vaisseau simple passager , dit en nous voyant qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Anglois fût embarqué avec lui , & qu'il ne

consentiroit jamais à voyager en si mauvaise compagnie. Le Capitaine , qui étoit un très-galant homme , lui répondit :

„ Monsieur , je respecte beau-
 „ coup vos qualités , mais je
 „ suis bien aise de vous dire
 „ que personne n'a droit de
 „ commander ici que moi. Je
 „ suis sur mon bord , & j'y
 „ recevrai qui bon me semble-
 „ ra , sans que qui que ce soit
 „ puisse y trouver à redire. „

L'Espagnol ne repliqua pas , & nous entrâmes. Durant le voyage nous eûmes occasion de lier conversation avec ce fier ennemi de la nation angloise. Nous lui racontâmes nos tristes aventures ; il en fut si touché qu'il devint notre meilleur ami. Il nous dit que ce n'étoit pas notre faute si les Rois d'Espagne

& d'Angleterre étoient en guerre ensemble ; que nous étions actuellement sur un vaisseau neutre , qu'ainsi loin de nous traiter en ennemis , il nous rendroit tous les services dont il étoit capable. Il en vint même jusqu'à louer la bravoure des Anglois , les nommant les Soldats de la mer. Tout le reste du temps il nous fit mille caresses , nous envoyant presque tous les jours des mets & des vins de sa table. Nous reconnûmes à ce procédé le vrai caractère des Espagnols , qui s'annoncent d'abord pour les plus fiers de tous les hommes ; & qui une fois qu'ils ont tant fait que de s'humaniser , surpassent toutes les autres nations en noblesse & en générosité de sentiments.

Le 7 Juin nous mouillâmes au port de Bahia, autrement dit la baie de tous les Saints, ville capitale de tout le Bresil. Nous trouvâmes ici un Viceroi tout françois d'inclination, qui nous traita aussi mal que les Gouverneurs de Rio Grande & de Rio Janeiro nous avoient bien traités. Lorsque nous comparâmes devant lui, il nous reçut froidement & séchement. Il lut notre passe-port, & nous dit qu'il n'y avoit pas d'autre vaisseau prêt à partir pour l'Europe que celui sur lequel nous étions venus; & qu'il nous laissoit les maîtres d'en profiter. Nous prîmes la liberté de lui exposer nos besoins & nos miseres, en le conjurant de vouloir bien nous accorder pour notre entretien les mêmes secours que

nous avions eus à Rio Grande & à Rio Janeiro. Il nous refusa très-durement. Désespérés de ce refus, nous lui dîmes en gémissant qu'il auroit donc mieux valu pour nous d'être prisonniers du Roi d'Espagne, qui nous auroit au moins donné du pain, que de nous voir ainsi exposés à mourir de faim dans un pays ami. Tout ce que nous pûmes dire fut sans effet.

Le Capitaine du saint Tubes instruit de cette dureté du Viceroy, se joignit à nous pour lui faire de nouvelles remontrances. Il lui répéta tout ce que nous lui avions déjà dit pour l'émouvoir à compassion; il en vint même jusqu'à s'engager à nous fournir l'argent qui nous étoit nécessaire, si le Viceroy vouloit signer un billet

pour le faire rembourser par le Consul général de Lisbonne. Le Viceroi répondit qu'il n'avoit reçu aucun ordre concernant les Anglois; que les lettres du Roi de Portugal le chargeoient uniquement de secourir les François; & que s'il nous donnoit quelque argent, il faudroit qu'il le tirât de sa poche. Le Capitaine lui repliqua que nous étions des Officiers malheureux que le naufrage avoit laissés sans ressource; que nous ne demandions pas grand'chose, seulement le nécessaire pour subsister: il le pria de nous accorder au moins quatre vingtaines par jour, qui n'étoient que la moitié de ce que nous avions eu à Janeiro. Toutes ses instances ne purent ébranler la barbare résolution du Viceroi, qui

persista à dire qu'il n'avoit rien à nous donner.

Jamais en pays ennemi nous n'aurions été traités d'une manière si inhumaine. La connoissance de nos malheurs avoit de quoi attendrir les cœurs les plus sauvages. Il est étrange qu'on puisse pousser l'antipathie contre une nation, jusqu'à renoncer à son égard aux sentimens naturels les plus inviolables. Nous fûmes réduits à chercher notre subsistance dans le travail de nos mains. Nous gagnions si peu que nous ne pouvions faire qu'un repas par jour ; encore ne consistoit-il qu'en un peu de pois & de farine. Il restoit à Buikelei une montre d'argent qu'il voulut vendre pour nous tirer de cette grande misere. Notre Capitaine

du saint Tubes , qui savoit notre état , en eut pitié ; il consentit à nous avancer tout l'argent dont nous pouvions avoir besoin , sur un billet signé de nous tous payable par le Consul général de la nation angloise à Lisbonne.

Peu de temps après notre arrivée à Bahia nous apprîmes qu'un vaisseau de guerre anglois avoit abordé à Rio Janeiro avec trois autres bâtimens fournis d'hommes & de vivres , pour remonter & ravitailler le Severn & la Perle , qui étoient partis cinq mois auparavant pour les Barbades , & que tous nos gens , qui étoient alors réunis à Rio Janeiro , s'étoient embarqués sur ces bâtimens faisant route vers nos colonies de l'Amérique. Nous

fûmes très-fâchés de ne nous être pas trouvés à portée de profiter d'une occasion si favorable ; & nous vîmes avec beaucoup de regret que la trop grande envie de prendre les devants n'avoit servi qu'à retarder notre retour en Angleterre.

Bahia est située dans le fond d'une baie spacieuse & riante ; entrecoupée de plusieurs belles îles qui produisent quantité de coton. En entrant on apperçoit du côté de l'est la pointe de Gloria , où il y a une grande fortification avec une tour au milieu. Au fond de la baie on trouve un vaste port où l'ancre est excellent pour les plus grands vaisseaux. La ville est bien fortifiée du côté de terre & du côté de mer. Elle est grande , riche , bien peuplée , & magnifiquement bâ-

tie. Elle a l'incommodité d'être placée sur le penchant d'une montagne dont la pente est fort roide ; de sorte que les rues sont de vrais précipices , & qu'on est obligé de se servir de machines pour transporter les marchandises au port. Les maisons , au nombre de trois mille , sont toutes de brique ou de pierre. Les églises sont superbes. La Cathédrale est un grand vaisseau extraordinairement enrichi de sculpture & de dorure , & la sacristie est pleine d'ornements d'un grand prix. Au devant de la porte principale de cette église il y a une très-belle place , d'où l'on découvre tout le port : ce qui forme un point de vue admirable. A côté de la Cathédrale est un hôpital richement fondé. L'é-

glise des Jésuites est toute bâtie de marbre d'Europe, & elle a des ornements d'un prix inestimable. Il y a des Religieux de presque tous les Ordres qui ont tous de grandes & belles maisons. Les édifices publics se font remarquer par leur vaste étendue, & la magnificence de leur construction ; entre autres le palais du Viceroi, qui est d'une rare beauté.

Les habitants sont extrêmement vains & fiers, aimant le faste dans les parures, & dépensant beaucoup pour tout ce qui est de représentation. Il leur est défendu de porter des galons d'or & d'argent sur leurs habits ; ils y suppléent par une quantité prodigieuse de colifichets, chaînes, médailles, chapelets, colliers, boucles d'o-

reille, croix d'or & d'argent, dont ils sont tous couverts. Dans l'intérieur de leurs maisons ils brillent par la richesse & la somptuosité des meubles. La situation de leur ville ne leur permettant pas l'usage des carrosses & des chaises, ils se font porter par leurs Negres dans des hamaes de coton, où ils sont mollement couchés sur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de damas, qu'ils ouvrent & qu'ils ferment à leur gré. On voit dans toutes les rues un contraste habituel de pompe qui éblouit, & de misere qui révolte. Si l'on est frappé du luxe des maîtres, on l'est encore davantage du fort cruel d'une multitude d'esclaves que l'on excède de fatigues, que l'on

assomme de coups, que l'on trouve toujours nuds & baignés de sueur, & dont la vie n'est jamais à l'épreuve du caprice & de la mauvaise humeur de leurs tyrans.

Tous les vivres sont ici extrêmement chers, & principalement le poisson. Le voisinage de la mer n'en empêche point la rareté, à cause d'une quantité de baleines qui infestent cette baie, & qui en écartent tout autre poisson. Ces baleines sont beaucoup plus petites que celles du Groenland. On en prend un très-grand nombre, on les coupe par morceaux, & on en vend la chair au marché à raison d'un vingtain la livre. Cette chair ressemble fort à celle du bœuf, mais le goût n'en est pas si bon. La culture des

terres est ici fort négligée, le menu peuple ne s'occupant presque que du trafic du tabac. Le peu de terrain qui est cultivé est habituellement en proie à des essaims de fourmis, qui dévorent tout, & dont ces gens-là ont la stupidité de ne pas savoir se garantir. Les liqueurs & les vins qu'on y apporte d'Europe sont presque toujours gâtés avant d'arriver; de sorte que le peu qui échappe à la corruption est d'un prix exorbitant.

Après avoir séjourné quatre mois à Bahia sans aucun secours de la part des habitants, qui sembloient s'accorder avec leur Viceroi pour nous faire mourir de faim, nous nous embarquâmes sur le vaisseau le saint Tubes, & nous mîmes à la voile

pour Lisbonne le onze Septembre, en compagnie d'un vaisseau de guerre portugais, & de deux bâtimens venus des Indes orientales. Comme le saint Tubes n'étoit pas aussi bon voilier que les autres, nous les perdîmes de vue le second jour. Nous essuyâmes de fort gros temps dans la traversée; & quoique notre bâtiment fût vieux & très-mal en ordre, il ne nous arriva aucun mauvais accident. Le 23 Novembre nous nous trouvâmes en latitude 39° $17'$ au nord, & en longitude 6° ouest. Ce jour-là même nous découvrîmes la roche de Lisbonne à seize lieues de distance. Sur les six heures du soir il s'éleva un vent orageux qui mit en pieces notre voile d'avant, & qui nous pouffoit à terre avec

grande v
seau pe
en défor
neuvre p
crant,
tous les
n'y en
longeât
pes, ta
de tour
ment.

Cett
extrém
aux M
le dan
de me
sauver
qu'on
prier
dange
cette
page
jurer

grande violence. On crut le vaisseau perdu; & tout l'équipage en désordre abandonna la manœuvre pour se jeter à genoux, criant, pleurant, invoquant tous les Saints du Paradis. Il n'y en avoit pas un seul qui songeât même à courir aux pompes, tandis que l'eau entroit de toutes parts dans le bâtiment.

Cette façon d'agir dans une extrémité pareille est inconnue aux Matelots anglois. Quand le danger presse, tout le monde met la main à l'œuvre pour sauver le vaisseau; & s'il arrive qu'on se mette à genoux pour prier, ce n'est que quand le danger est passé. Témoins de cette folle inaction de l'équipage, nous nous mêmes à conjurer ces insensés de laisser là

leur dévotion , de courir aux pompes ; leur disant que notre salut consistoit à tenir le vaisseau au dessus de l'eau ; & que si on ne se dépêchoit , il alloit couler à fond. Le Capitaine , qui nous entendit , fit cesser les prieres ; Matelots , Officiers , passagers , tout le monde se mit aux pompes , & en peu de temps notre vaisseau fut rétabli. Le vent changea ; & ce fut un grand bonheur , car en moins d'une heure de temps nous étions jetés sur la côte sans pouvoir nous en défendre. Notre heureuse délivrance fut attribuée à l'intercession de notre Dame de la bonne mort , & on résolut qu'aussi-tôt après notre arrivée à Lisbonne on porteroit en procession à son église notre voile d'avant , accompagnée d'une

d'une offrande considérable qui fut levée à l'heure même sur tout l'équipage.

Le 28 Novembre nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Le jour suivant tous ceux qui étoient sur le vaisseau allèrent processionnellement & pieds nus à l'église de notre Dame de la bonne mort, quoiqu'il fit très-grand froid, & qu'il y eût un bon mille de chemin à faire. Pour nous, qui en qualité d'Hérétiques, n'étions pas dignes de participer à une si bonne œuvre, nous nous rendîmes tout de suite au comptoir des Anglois. Bulkelei, qui étoit connu des Messieurs du bureau, dit en les abordant, que nous étions trois de ces malheureux Anglois qui avoient fait naufrage sur le vaisseau

le Wager ; que nous étions arrivés sur un bâtiment du Brésil ; & que nous cherchions une occasion de retourner en Angleterre. Ces Messieurs répondirent que notre Lieutenant nous avoit devancés, qu'il étoit parti par le paquebot, & qu'il avoit parlé de nous d'une manière qui ne nous étoit point avantageuse. Bulkelei protesta de fausseté contre toutes les accusations dont cet Officier auroit pu nous noircir ; ajoutant que s'il y avoit des reproches à faire à quelqu'un, Mr. Beans en méritoit plus que tout autre. En même temps il présenta son journal, où toutes choses étoient exposées avec exactitude & dans un grand détail. Ces Messieurs le lurent avec attention, & il ne leur en fallut

pas davantage pour nous rendre leur estime. Nous ne pouvons que nous louer du traitement qu'ils nous ont fait tout le temps que nous avons été à Lisbonne.

Le 20 Décembre nous partîmes pour l'Angleterre sur le vaisseau de Roi le Stirling-Castle, & nous arrivâmes à Spithead le 1 Janvier 1743. Le Capitaine ne voulut pas nous permettre d'aller à terre avant d'avoir eu pour cela l'agrément de Nosseigneurs de l'Amirauté. Au bout de quinze jours vint ordre de leur part de nous mettre en liberté. Nous en profitâmes pour nous rendre tout de suite dans le sein de nos familles, où l'on nous reçut avec les transports de joie qu'excite la présence inespérée de gens

que l'on aime & que l'on croyoit perdus. De là nous nous réunîmes à Londres , pour rendre compte de notre conduite aux Seigneurs de l'Amirauté. Nous les trouvâmes prévenus contre nous par les rapports infideles de Mr. Beans. Nous leur présentâmes notre journal , qu'ils eurent la bonté d'examiner ; & la décision fut qu'aucun de nous ne toucheroit ses appointements , & ne seroit employé désormais au service de Sa Majesté. Cet arrêt rigoureux après tant de maux soufferts fut l'effet de l'opinion où l'on est dans tout Gouvernement que les fautes contre la subordination ne doivent jamais être pardonnées , & que quelque abus que l'on fasse de l'autorité , il n'est point de raison qui autorise à en secouer le joug.

On doit se souvenir qu'il est dit dans la relation précédente qu'on fut contraint par la violence des vents d'abandonner sur un rivage inconnu sept ou huit de ceux qui avoient eu l'intrépidité de se mettre à la nage pour aller chercher de l'eau & des vivres, dont on avoit le besoin le plus pressant. Un de ces malheureux abandonnés a donné le détail suivant de leurs tristes aventures.



SECONDE PARTIE.

JAMAIS consternation ne fut égale à la nôtre , lorsqu'après avoir espéré en vain que notre bâtiment s'approcheroit pour nous prendre , nous le vîmes tout-à-coup mettre à la voile , & peu de temps après disparoître. Nous venions de recevoir un tonneau rempli de petits ustensiles , d'armes à feu & de munitions , avec une lettre où l'on nous disoit que le bâtiment ne pouvoit rester plus long-temps près du rivage sans courir les plus grands risques , & que leur propre sûreté obligeoit nos gens d'alarguer en mer. Nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'en attendant un

temps plus favorable. Nous fûmes quelques jours à supposer tous les accidents capables de leur servir d'excuse, & de nous faire illusion. Mais enfin le temps s'étant remis au beau, sans que nous vissions rien paroître sur cette grande étendue de mer vers laquelle nous portions incessamment d'avidés regards, nous comprîmes que toute espérance étoit perdue. Accablés d'un abandon si barbare, le premier mouvement de notre chagrin nous porta à éclater en reproches amers contre nos compagnons cruels, qui dans la vue de s'épargner l'incommodité du nombre, nous laissoient exposés au plus affreux de tous les sorts. Du moins nous n'imaginions aucun autre motif qui eût pu les engager à nous faire

une trahison pareille, après que nous avions eu le courage de nous sacrifier pour leur conservation. Nous nous trouvions seuls dans un pays désert & sauvage, sur une côte où les vaisseaux n'abordent jamais. Le lieu le plus voisin d'où il pût nous venir du secours étoit Buenos-aires, ville ennemie & éloignée de plus de cent lieues. Nos corps épuisés de fatigues & de souffrances, nous rendoient impossibles les efforts nécessaires pour nous tirer d'une situation si désespérée.

Après bien des réflexions sur notre malheureux état, nous prîmes le parti de nous cantonner sur le rivage en attendant que nous eussions rétabli nos forces par la nourriture & le repos. Nous étions huit en tout,

Gni Broadwater , Samuel Cooper , Benjamin Smith , John Duck , Jos. Clinch , John Andrews , John Aller , & moi. Nous choisîmes pour notre retraite un terrain creux qui étoit fort près de la mer , où nous demeurâmes environ un mois n'ayant pour tout couvert que le Ciel. Une source que nous découvrîmes au voisinage nous fournit l'eau nécessaire ; les veaux marins qui abondent sur cette plage furent notre unique aliment ; quelques taillis peu éloignés faciliterent nos provisions de bois. Nous vécûmes dans une aisance qui en soulageant les maux du passé , ne diminuoit point nos inquiétudes pour l'avenir. L'unique objet de nos desirs étoit de pouvoir nous rendre à Buenos-

aires; & quoique nous n'eussions à espérer de la part des Espagnols que le sort ordinaire de leurs prisonniers, nous nous estimions heureux de pouvoir acheter à ce prix notre délivrance.

Au bout d'un mois nous nous sentîmes assez refaits & assez forts pour entreprendre le voyage. Nous commençâmes par nous assurer une bonne provision de veau marin desséché. De la peau de ces animaux nous nous fîmes chacun un havresac pour porter nos vivres. Leurs vessies nous servirent de bouteilles pour y mettre notre eau. Nous prîmes nos fusils & nos munitions, & nous partîmes. Comme il n'y avoit aucune route tracée, dans la crainte de nous égarer, nous nous

déterminâmes à suivre toujours les bords de la mer, nous persuadant que de la sorte nous ne pouvions manquer d'aboutir enfin à l'embouchure de la riviere de la Plata.

C'étoit environ la mi-Février, c'est-à-dire le temps de l'année le plus chaud dans ces climats. La séchereffe étoit extrême & le soleil brûlant. Nous fîmes vingt lieues les deux premiers jours sans rencontrer une goutte d'eau. A mesure que nous avançons, notre provision d'eau se consommoit; & nous la trouvâmes enfin si diminuée, que toute réflexion faite, nous prîmes le parti de revenir sur nos pas, & d'attendre dans notre première retraite que les pluies survenues pussent nous faire espérer de

trouver de l'eau en chemin.
 Revenus à notre premier gîte après sept ou huit jours de marche pénible & inutile, nous songeâmes à nous y établir un peu plus commodément, à cause du long séjour que nous pré-vîmes que nous serions obligés d'y faire. Nous travaillâmes à nous arranger une cabane qui pût nous mettre à l'abri des injures de l'air. Nous l'appuyâmes contre un rocher près de la mer, & nous en fîmes un logement assez passable pour gens qui depuis long-temps n'avoient pas été à couvert. Nous fîmes ainsi l'espace de trois mois à nous nourrir de veau marin & d'un autre animal qu'on nomme armadille. La seule diversité de nos mets consistoit en algue marine, que

nous mangions en guise de pain.
Les veaux marins de ces cantons different en grandeur & en figure de ceux que j'ai vus ailleurs. Les mâles sont de la grosseur ordinaire d'un bon veau; ils ont le cou fort velu, & leur tête a beaucoup de ressemblance avec celle du lion. Les femelles ressemblent aussi à des lionnes quand on les voit en face, & elles ont le poil ras par tout le corps. Les uns & les autres sont marqués de différentes couleurs. Ils ont quatre pieds, dont les extrémités se terminent en nageoires. Leur corps va en diminuant depuis les épaules jusqu'à la queue, comme c'est l'ordinaire des poissons. Le grand plaisir de ces amphibies est de venir se coucher & s'endormir sur le

rivage. Notre maniere de les prendre étoit bien simple. Nous nous mettions entre eux & la mer pour leur couper la retraite, & nous les affommions ensuite à coups de pierre. Nous en avons tué qui avoient jusqu'à quatorze pieds de long ; mais communément ils n'en ont pas plus de huit. La chair des jeunes veaux est aussi blanche que celle de l'agneau, & le goût en est fort bon. L'armadille est un animal gros comme un cochon de lait. Il a le corps renfermé dans une écaille épaisse qui lui couvre le dos, les côtés & le ventre. Il n'y a d'ouverture à cette cuirasse que pour la tête & les quatre jambes ; qu'il alonge en dehors lorsqu'il veut marcher, & qu'il retire bien vite au dedans dès qu'il

sent le moindre danger. Demeurant alors immobile comme la tortue, on a beau le rouler & le frapper, il ne donne aucun signe de mouvement. Sa tête est petite, & il a le nez comme celui d'un hérisson. Ses pieds sont armés de griffes assez fortes pour creuser la terre, où il se tapit à la maniere des lapins. Sa chair est un excellent manger, & approche fort pour le goût de celle de la tortue.

Il ne nous arriva rien de particulier durant ces trois mois. Nous passions notre temps sans incommodité, & aussi gaiement qu'il étoit possible de le faire dans une situation comme la nôtre. Nous eûmes beau chercher quelques traces d'habitants; nous n'en pûmes découvrir aucune à plusieurs milles à

la ronde. Il n'y avoit pas moyen de fixer notre demeure dans un lieu si séparé du commerce des hommes. Nous n'osions nous risquer à pénétrer dans l'intérieur du pays, où le moindre de nos dangers eût été de ne pouvoir retrouver le chemin de notre cabane. Nous nous enhardîmes donc à tenter une seconde fois le voyage de Buenos-aires. Nous fîmes bonne provision de veau marin, d'armadille & d'eau douce ; & nous nous mîmes en route vers la fin de Mai. Le troisieme jour qui suivit notre départ, nous fûmes assaillis d'un orage violent accompagné de grands coups de tonnerre, qui dura toute la nuit. Il nous fallut essuyer en rase campagne la pluie qui tomboit sur nous par torrents. Nous n'avions

pour tout vêtement qu'une méchante jaquette de peau de veau marin; de sorte que trempés jusqu'aux os, nous étions transis & demi-morts de froid. Nos provisions étoient déjà bien avancées, & nous n'avions encore rien rencontré qui pût nous donner espérance de les renouveler au besoin. Dans cet embarras, nous délibérâmes si nous irions plus avant. Il s'en fallut peu que cette délibération ne troublât l'intelligence parfaite qui avoit régné jusques-là parmi nous. Nos sentiments furent divisés. Les uns vouloient à toute force aller en avant, quoi qu'il en pût arriver. Les autres oppoioient que le grand éloignement où nous étions encore de l'embouchure du fleuve, joint au dé-

faut de vivres, nous ôtoit toute espérance de réussir. La contestation devint si vive que nous fûmes sur le point de nous séparer. A la fin, l'intérêt que nous avons tous à demeurer unis l'emporta. Les plus téméraires se rendirent à l'opinion des plus prudents; & nous revînmes à notre ancien quartier.

Dès que nous y eûmes pris un peu de repos, nous nous accordâmes à faire entre nous un règlement capable d'obvier à toute sorte de disputes. Notre principal objet devoit être d'assurer notre subsistance. Nous nous partageâmes pour aller tour-à-tour à la recherche des vivres. Il fut décidé que quatre y iroient un jour, & les quatre autres le lendemain;

& nous nous promîmes avec ferment de ne nous jamais quitter, à moins que nous n'y fussions contraints par une force majeure.

Nous avions tué une si grande quantité de veaux marins qu'ils commençoient à devenir plus rares ; & nous nous en étions nourris si long - temps que nous commencions nous mêmes à nous en dégoûter. Le desir de varier nos mets nous engagea à chasser de côté & d'autre dans la campagne. Nous rencontrâmes diverses troupes de chiens sauvages ; mais il ne nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour en tuer aucun. Nous attrapâmes seulement quelques uns de leurs petits que nous mangeâmes avec délices. Nous vîmes aussi quel-

ques cerfs ; mais ils avoient le pied trop léger pour que nous pussions les atteindre. Un jour en rodant çà & là nous aperçûmes une ventrée de jeunes chiens , qui dès qu'ils nous virent allèrent se cacher dans des trous comme font les lapins. Nous les poursuivîmes , & à force de fouiller dans le sable , nous les trouvâmes. Cette découverte nous déterminâ à nous réunir tous pour aller fureter dans tous les terriers que nous avions remarqués aux environs. Nous vînmes à bout de faire capture de treize jeunes chiens , que nous emportâmes dans notre cabane , à dessein de les apprivoiser s'il étoit possible. Nous les nourrissions avec du bouillon de veau marin , y mêlant quelquefois de la viande ha-

chée de cet animal. Avec le temps ils devinrent aussi dociles que des épagneuls anglois, & nous rendirent de très-grands services. Chacun de nous avoit sa petite meute. Ces chiens chassoient à merveille; ils nous tuoient souvent des armadilles; & même une fois ils nous forcèrent un cerf.

Dans une de nos chasses nous fîmes rencontre d'un troupeau de cochons sauvages. Nos chiens se mirent à leurs trouffes, & saisirent deux jeunes pourceaux. Nous courûmes à eux afin de les avoir en vie: heureusement ils étoient mâle & femelle, ce qui nous détermina à les garder pour les élever & avoir de leur race. Nous tuâmes aussi un des vieux cochons, ce qui nous procura plusieurs excellents re-

pas. Nos petits cochons réussirent fort bien , & furent apprivoisés en peu de temps. Ils nous accompagnoient à la chasse avec nos chiens ; & la nuit chiens & cochons , tout se retiroit sous le même toit dans notre cabane.

Toutes ces commodités rendoient notre situation actuelle assez supportable. Les approches de l'hiver , dont la rigueur commençoit à se faire sentir , nous firent songer à rendre notre cabane plus propre qu'elle n'étoit à nous mettre à l'abri des mauvais temps. Nous l'avions construite d'abord de légers branchages , qui n'étoient rien moins qu'impénétrables au grand froid. Nous cherchâmes les bois les plus forts pour nous remparer d'une manière plus

avantageuse ; & six de nos gens furent choisis pour assembler & mettre en œuvre ces matériaux, tandis que les deux autres alloient à la quête des vivres. Nous aurions eu besoin aussi de nous précautionner par d'abondantes provisions, contre la difficulté de trouver des subsistances durant la mauvaise saison ; mais faute de sel il nous étoit impossible de conserver nos viandes. Si du moins nous avions eu assez de soleil pour les dessécher ; mais les pluies étoient devenues si fréquentes que nous ne voyions briller cet astre que rarement & par intervalles fort courts.

Lorsque notre cabane fut en état, nous en célébrâmes l'achèvement par un bon souper qui nous mena fort tard. Nous

nous couchâmes qu'il étoit minuit. Deux heures après il s'éleva un orage si furieux, qu'une partie du rocher contre lequel notre cabane étoit appuyée se détacha & fondit sur nous. Réveillés en sursaut par l'effroyable fracas de sa chute, nous crûmes que nous allions tous être écrasés. Heureusement aucun de nous ne se trouva blessé, & notre cabane seule en fut abymée. Nous nous tirâmes comme nous pûmes de ses ruines pour passer le reste de la nuit dans les horreurs, appréhendant sans cesse un second accident plus funeste que le premier. Lorsque le jour parut, nous vîmes que le mal étoit moindre que notre imagination ne nous l'avoit représenté dans l'effroi des ténèbres. Nous profitâmes

fitâmes du retour du beau temps pour aller chercher le bois nécessaire à la réparation de notre cabane.

Nous n'avions à nous tous qu'une seule hache. Tandis qu'un s'en servoit pour couper, les autres assembloient les pieces & faisoient les charges. Comme nous étions occupés à ce travail, nous appercûmes Jos. Clinch qui sortoit du bois hors d'haleine criant de toutes ses forces : „ Seigneur, ayez pitié „ de nous, il y a ici un tigre „ monstrueux. „ Cette parole nous causa une grande frayeur. Nous n'avions point apporté nos armes, n'ayant aucun lieu de nous attendre à une si fâcheuse rencontre. Nous nous mîmes donc tous à fuir de concert. Lorsque nous fûmes à une cer-

taine distance , nous nous retournâmes , & nous vîmes le tigre qui venoit droit à nous. Nous nous avisâmes de frapper des mains & de faire grand bruit pour l'épouvanter. Ce stratagème nous réussit : le tigre s'arrêta nous regardant fixement & d'un air étonné. Nous ne savions s'il falloit fuir ou rester : la crainte prévalut , & nous nous en vîmes à toutes jambes à notre cabane. Alors nous étant armés de nos fusils , nous allâmes à la rencontre du tigre ; mais il avoit pris la fuite , & toutes nos diligences ne purent nous le faire découvrir. Nous nous contentâmes donc de charger notre bois , & de venir réparer notre cabane.

Environ trois semaines après étant à la chasse nous aperçû-

mes un lion couché auprès d'un terrier de chats sauvages, où il nous parut guetter sa proie. Nous nous ferrâmes de fort près les uns les autres ayant nos fusils en état de faire feu. Quand nous fûmes à portée, Clinch tira & manqua son coup. Le lion en fut si peu épouvanté qu'il ne changea pas même de situation. Mais un second coup de fusil qui suivit de près le premier adressa si juste, que la balle blessa le lion à l'épaule & le fit tomber à la renverse. Nous courûmes aussi-tôt pour l'achever ; & nous l'assommâmes avec les os d'un cheval mort que nous trouvâmes auprès. Nous l'emportâmes dans notre cabane. Nous voulûmes apprêter son cœur & une partie de ses côtes ; mais cette

viande nous parut fade & infipide.

Depuis quelque temps il ne se passoit point de jour que nous ne fissions rencontre de quelqu'un de ces dangereux animaux. Jour & nuit nous étions en danger d'en être dévorés. Les fréquentes alarmes qu'ils nous donnoient nous rendirent ce séjour si insupportable , que nous reprîmes notre premier dessein de gagner Buenos-airès à quelque prix que ce fût. Nous commençâmes par nous faire des souliers & des capotes de peau de veau marin ; ensuite nous songeâmes à faire des provisions qui pussent nous suffire pour le voyage , quand même il devroit durer un mois. Pour cela nous nous séparâmes en deux bandes ; quatre furent

chargés de faire une grande chasse dans la circonférence de notre habitation , quatre autres d'aller sur le rivage attaquer les veaux marins. Je fus du nombre des derniers avec Cooper , Andrews & Duck. Nous ne portâmes point nos armes , parce que , comme je l'ai déjà dit , les veaux marins ne nous dépensoient point de poudre , & nous ne faisons que les assommer à coups de pierre. Il nous fallut toute la journée pour en tuer trois.

Comme nous revenions sur la brune , étant à une portée de fusil de notre cabane , nous vîmes nos chiens fort occupés autour de je ne sais quoi. J'avancai sans y faire beaucoup d'attention , imaginant que ces chiens étoient après quelque

charogne. Arrivé dans notre cabane, quel fut mon saisissement de voir qu'on avoit tout pillé & emporté ! Je revins en grande hâte à mes camarades, qui s'étoient arrêtés auprès de nos chiens. Quand ils me virent courir : „ qu'y a-t-il donc ? „ me crièrent-ils. Je leur répondis que notre cabane étoit renversée, & qu'on avoit tout enlevé. „ Hélas ! me dirent-ils, voici quelque chose de bien plus „ cruel, deux de nos camarades égorvés, le pauvre Broadwater & le pauvre Smith. „ Ce spectacle me parut affreux : l'un d'eux avoit la gorge coupée, & l'autre un coup de poignard dans le sein. Ils étoient encore tout chauds, ce qui nous fit juger que leurs meurtriers n'étoient pas loin. Crai-

gnant pour nous-mêmes un pareil sort, nous fîmes un tour vers notre cabane pour examiner les choses de plus près ; nous ne trouvâmes ni poudre, ni balles, ni mousquets ; tout jusqu'à nos moindres ustensiles avoit été emporté ; & il ne nous restoit pas même de quoi faire du feu. Il est aisé de comprendre notre douleur & notre embarras. C'étoit pour nous un égal péril de rester dans un lieu si fatal, ou de nous hasarder d'aller plus loin. Nous voulûmes d'abord aller passer la nuit ailleurs ; mais la difficulté de trouver du couvert nous obligea de rester dans notre infortunée cabane, au risque de tout ce qui en pourroit arriver.

Nous passâmes cette cruelle

nuit dans la terreur & les alarmes. Dès qu'il fut jour notre premier soin fut de chercher nos deux autres camarades Jos. Clinch & John Aller; mais nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Nous doutâmes quelque temps si cet horrible désastre n'auroit point été l'effet d'une querelle survenue entre eux; mais en considérant les blessures des morts, dont l'un avoit le cou coupé, & l'autre un coup de poignard, il nous fut aisé de nous convaincre que ce meurtre avoit été commis par des étrangers, puisqu'aucun de nous n'avoit ni poignard ni sabre, & que nous n'avions pas même de couteau. Nous conjecturâmes que des Indiens étoient venus à notre habitation, qu'ils avoient massacré

ceux qui avoient voulu faire résistance, & emmené les autres prisonniers. Nous fûmes surpris seulement de ne trouver aucun Indien tué ni blessé; car il n'étoit pas à présumer que nos gens ayant des armes, n'eussent pas vendu chèrement leur vie. Nous creusâmes avec nos mains une fosse de deux pieds de profondeur, & nous y enterrâmes ces pauvres corps, après les avoir tendrement arrosés de nos larmes.

Il ne nous étoit rien arrivé de si affreux depuis que nous habitons ce malheureux pays. Il me seroit impossible d'exprimer toute l'horreur dont nous fûmes saisis, ayant perdu quatre de nos camarades sans savoir comment, nous voyant nous-mêmes sans armes, sans

ustensiles , sans feu ; en danger de tomber chaque jour entre les mains des meurtriers , ou de mourir bientôt de faim & de misere. Un changement si déplorable dans notre situation fut pour nous un nouveau motif de quitter au plutôt cette funeste contrée. A l'instant nous nous mîmes à déchirer par morceaux la chair toute crue de nos veaux marins , nous en remplîmes nos havresacs , & avec nos vessies pleines d'eau nous partîmes , menant avec nous nos deux cochons & tous nos chiens.

Notre dessein étoit de côtoyer toujours la mer , pour ne pas manquer l'embouchure de la riviere de la Plata ; & une fois que nous y serions parvenus , nous nous proposions de suivre les bords du fleuve , jusqu'à ce

que nous eussions rencontré quelque habitation. Ce plan très-beau en apparence trouva dans l'exécution des difficultés insurmontables. Tout le long de cette côte regnent des dunes de sable fort élevées qui rendent le chemin très-pénible. Nous marchâmes dix jours avant de trouver la fin de ces sables incommodes. Nous fîmes pourtant diverses rencontres qui ne nous furent pas indifférentes. Outre les coquillages dont ces bords sont assez bien fournis, & l'eau douce qui étoit restée en divers endroits après les pluies, nous trouvions souvent du poisson mort sur la côte; de manière que les viandes crues ne nous manquèrent pas, & que nous en eûmes de quoi régaler nos cochons & nos chiens.

Après dix jours de marche , nous aboutîmes enfin à l'embouchure d'une riviere que nous crûmes être celle qui faisoit l'objet de toutes nos espérances. Mais quand nous voulûmes remonter le long de ces bords , nous rencontrâmes une multitude de ruisseaux bourbeux qui nous barroient le passage. Nous en traversâmes quelques uns à la nage ; ils étoient tous bordés de haies épaisses qu'il nous falloit franchir , & qui étoient un repaire de coufins qui fondoient sur nous par milliers , & dont nous faillîmes à être dévorés. Nous fîmes des efforts incroyables pour passer outre. Nous fatigâmes extrêmement une journée entiere sans avancer ; nous étions sur un terrain marécageux où nous en-

fonctions quelquefois jusqu'aux épaules; & nous eûmes toutes les peines du monde de nous en tirer. Les obstacles se multiplierent à un point, que quoi qu'il nous fût infiniment douloureux de reculer, lorsque nous nous croyions au terme de toutes nos peines, notre plus court parti fut de rebrousser chemin, & de nous rendre à notre ancien quartier.

Tant de tentatives infructueuses nous firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos-aïrès par terre. Revenus à notre cabane nous n'osions plus nous écarter comme auparavant, n'ayant point d'armes pour nous défendre. Nos deux cochons nous nourrirent durant quinze jours. Nous fûmes obligés ensuite de tuer quel-

ques uns de nos fideles chiens. Nous trouvâmes aux environs de notre cabane un cheval mort, dont nous mangions de temps en temps quelque morceau pour varier nos mets. Nous fûmes ainsi trois mois à ne vivre que de viande crue : notre santé en fut beaucoup altérée ; mais cela valoit encore mieux que de mourir de faim.

De temps en temps nous nous hazardions à nous écarter un peu pour chercher des vivres moins mauvais ; & nous étions quelquefois assez heureux pour rapporter quelques armadilles, qui étoient pour nous un grand régal. Un jour que nous parcourions le pays, nous apperçûmes le tronc d'un gros arbre renversé. Il nous vint en pensée qu'avec quelques peaux de

veau marin & de cheval sauvage, il ne nous seroit pas impossible d'en faire un canot qui pourroit nous conduire par mer jusqu'à Buenos-airès. Il nous falloit des outils, & nous n'en avions aucun. John Duck se ressouvint que onze mois auparavant à notre premier voyage il avoit laissé son fusil par les chemins attendu qu'il étoit en trop mauvais état pour en faire usage. Nous jugeâmes que si nous pouvions retrouver ce fusil, nous viendrions bien à bout d'en faire une espece de hache qui nous aideroit à construire notre canot. Sur quoi nous partîmes sans différer, & nous eûmes le bonheur de trouver le fusil à vingt lieues de là. A notre retour nous prîmes le canon de ce fusil que nous applanîmes à

force de frapper dessus avec des pierres. Nous le coupâmes ensuite par moitié dans sa longueur. Nous réussîmes à donner un tranchant à l'une des moitiés à force de la frotter contre un rocher. La culasse nous servit à faire un manche tant bien que mal ; & nous agençâmes le tout de manière à pouvoir nous en servir.

La Providence ne nous laissa pas le temps de tirer parti d'un outil si méchant. Un soir que j'étois resté seul au logis, mes trois camarades étant allés à la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine eus-je fait quelques pas que j'aperçus une douzaine de chevaux qui venoient à moi au grand

galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus à la couleur & à l'habillement des cavaliers qui les montoient que c'étoient des Indiens. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je me crus mort. Je repris mes sens un instant pour me disposer à attendre ma destinée avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me présentai aux Indiens, & me jetant à genoux je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria : „ Ne craignez „ rien, Isaac, nous sommes „ tous ici. „ C'étoient mes trois camarades, que les Indiens mennoient en croupe. Je laisse à imaginer la douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que puisque

les autres n'avoient point eu de mal, je n'avois pas beaucoup à craindre.

Les Indiens mirent pied à terre. Une partie alla visiter notre cabane, les autres restèrent auprès de nous le sabre haut en disposition de nous ôter la vie, à la moindre mine que nous aurions fait de leur résister. Lorsqu'ils eurent tout examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en croupe, & nous emmenèrent à quelques milles de là sur les bords de la mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cents chevaux dont ils avoient fait capture à la chasse. Nous fûmes traités fort humainement par tous ces Patagons. Ils tuèrent un cheval, allumerent du feu,

& en firent rôtir une partie dont ils nous régalerent. Ce mets parut délicieux à gens comme nous réduits depuis plus de trois mois à ne vivre que de viande crue. Ils nous firent aussi présent de quelques vieux morceaux d'étoffe pour nous couvrir; car nous étions tout nus. J'appris alors de mes camarades le risque que j'avois couru d'être laissé tout seul. Ils me dirent que lorsqu'ils avoient été rencontrés par les Indiens, ceux-ci vouloient les emmener tout de suite à leur rendez-vous; & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre par signes que j'étois resté dans une cabane peu éloignée; ce qui déterminâ les Indiens à venir m'enlever avec les trois autres. Je me félicitai beaucoup

du bonheur qui m'avoit fait prendre prisonnier avec eux , ne pouvant rien m'arriver de pis que d'échapper à cet esclavage.

Le lendemain nous décampâmes pour nous enfoncer dans l'intérieur des terres , chassant devant nous cette grande troupe de chevaux. Nous marchâmes dix-neuf jours tirant vers le sud-ouest avant d'arriver au second rendez-vous , qui , à vue de pays , étoit éloigné du premier aux environs de quatre-vingt lieues. Nous nous arrêtâmes dans une vallée entre deux hautes montagnes , où il y avoit d'excellents pâturages pour les chevaux , & diverses petites rivières ; mais presque point de bois , excepté quelques taillis clairs & peu étendus. Il y avoit

dans cette vallée une douzaine de cabanes occupées par un autre parti d'Indiens, qui y avoient leurs femmes & leurs enfants. Ces bonnes gens parurent dans une admiration singulière de voir des hommes blancs. Nous étions les premiers qu'ils eussent vus de leur vie; encore après tant de disgrâces n'avions-nous pas le teint bien frais. Nous séjournâmes un mois dans ce hameau; & nous y fûmes vendus & achetés je ne fais combien de fois. Une paire d'éperons, un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & autres bagatelles semblables, voilà à quel prix on nous mettoit. Quelquefois on nous jouoit, ou bien on nous tiroit au sort, de manière que nous changions de maître plusieurs fois en un même jour.

Pendant ce temps-là différents partis d'Indiens vinrent nous joindre, de retour des courses diverses pour lesquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit les chevaux dont il avoit fait capture. Le chef ou Cacique les examinoit & les marquoit. Le nombre des chevaux pris monta à plus de quinze cents; & la plupart n'étoient pas inférieurs aux chevaux d'Europe de la meilleure race. Tout étant arrangé pour le départ, nos Indiens employèrent un jour entier à se régaler; après quoi nous nous mîmes en chemin tous ensemble avec nos 1500 chevaux, pour nous rendre à la ville principale où leur Roi fait sa résidence. Nous employâmes quatre mois à faire ce voyage. Ces In-

diens ont une maniere de voyager fort avantageuse. Ils portent avec eux leurs cabanes , & tous les ustensiles du ménage. Ces cabanes sont faciles à porter , ne consistant qu'en quelques piquets , dont une partie se met debout , & le reste en travers de l'un à l'autre , & le tout est couvert de peaux de cheval : de sorte que ces cabanes sont tout aussi commodes que nos tentes pour le transport , & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid.

Nous marchions le jour & nous campions la nuit. La chair de cheval étoit notre unique nourriture. Les uns la mangeoient toute crue , les autres la faisoient griller ou rôtir. L'eau ne nous manqua jamais , nos

Indiens étant parfaitement au fait de tous les petits ruisseaux qui sont sur la route, & qu'un étranger auroit beaucoup de peine à trouver. Je jugeai par la longueur du chemin que la ville principale n'étoit pas à moins de quatre cents lieues de notre ancien quartier. Quand nous fûmes sur le point d'y arriver, les maîtres à qui nous étions échus par le dernier achat se détournèrent pour nous emmener tout de suite chez eux, dans une bourgade qui étoit à quatre-vingt lieues par delà. Cette résolution de leur part nous causa un extrême chagrin, nous voyant condamnés à errer avec ces barbares dans un pays perdu, d'où il ne nous seroit plus possible d'avoir aucune communication avec l'Europe.

rope. Heureusement pour nous les autres Indiens qui entrèrent dans la ville , donnerent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi , qui en fut instruit , dépêcha aussi-tôt un parti de gens à cheval avec ordre de courir après nous à toute bride , & de nous revendiquer comme lui appartenants.

Nous fûmes donc conduits dans cette capitale qu'on nous avoit tant vantée. Nous trouvâmes qu'elle consistoit en une trentaine de cabanes semblables à toutes les autres , c'est-à-dire petites , basses , & de forme irrégulière ; éloignées entre elles de trois pieds au plus , & n'ayant pour toute séparation qu'une petite palissade à hauteur d'appui , dont chacune

étoit environnée. Le moment vint de comparoître devant Sa Majesté patagone. Nous fûmes introduits dans sa cabane, qui ne valoit pas mieux que les autres. Nous trouvâmes ce Monarque assis négligemment sur la simple terre, ayant d'un côté un javelot, de l'autre un arc & des fleches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche qui lui servoit de diadème. Cet extérieur convenoit très-bien à la puissance d'un Prince qui domine sur de si vastes Etats, & qui commande à si peu de sujets; car dans cette grande étendue de pays il faut faire cent lieues avant de rencontrer une habitation de dix ou douze Patagons, & les ha-

bitants de la capitale ne vont pas au delà de quatre-vingt. Cela ne nous empêcha pas de rendre nos hommages à leur Roi fort respectueusement. Il les reçut avec assez de dignité tenant à la bouche une longue pipe faite de roseau. Il nous entretint en mauvais espagnol. Les Indiens de ce canton parlent tous un peu cette langue, parce que quoiqu'ils soient grands ennemis des Espagnols, lorsqu'ils sont en paix avec eux, ils vont trafiquer à Buenos-aires. Nous savions nous-mêmes suffisamment d'espagnol pour nous faire entendre : il nous fut donc facile de répondre aux diverses questions que nous fit le Roi des Patagons.

Il nous demanda de quel pays nous étions, & par quel

hasard nous étions venus dans ces contrées. Nous lui dîmes que nous étions Anglois ; que nous avions fait naufrage dans la mer du Sud sur un vaisseau destiné à combattre les Espagnols nos ennemis ; que nous avions été abandonnés au nombre de huit dans un lieu désert du continent ; qu'un soir revenant de la chasse nous avions trouvé deux de nos camarades égorvés, deux autres enlevés, notre cabane abattue & pillée ; & que nous soupçonnions que le mal avoit été fait par quelqu'un de ses sujets. Le Prince avant de nous répondre fit appeller trois ou quatre de ses gens, avec lesquels il s'entretint fort sérieusement dans sa langue naturelle ; après quoi il nous assura avec bonté qu'il feroit fai-

re une exacte recherche parmi tous les partis d'Indiens qui avoient été en course de ce côté-là, afin de découvrir ceux qui nous avoient causé le dommage dont nous nous plaignions, & de les obliger à réparer le tort qu'ils nous avoient fait.

Il nous demanda ensuite si dans notre pays les hommes étoient de grande taille; nous l'assurâmes fort qu'oui. Il nous témoigna qu'il apprenoit avec une extrême joie que nous étions ennemis des Espagnols. Il parla avec une grande vivacité de ressentiment contre les entreprises de cette nation, disant qu'elle leur avoit enlevé leur pays contre toute sorte de droit. Pour rendre sa réception plus honnête, il commanda que

l'on tuât un cheval, & qu'on en apprêtât la chair pour nous régaler. Il eut même la complaisance de nous loger la première nuit dans sa propre cabane, en attendant qu'on nous en eût construit une, ce qui fut exécuté le lendemain.

Nous demeurâmes huit mois dans cette prétendue ville. Nous y essuyâmes un hiver fort rude, ayant eu souvent jusqu'à six pieds de neige. Notre service se bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit. Quoique nous fussions sur le pied d'esclaves, on nous traitoit avec beaucoup de douceur; & jamais il ne fut permis à personne de nous faire insulte.

Le pays qu'habitent ces In-

diens, & tout le continent des Patagons, abondent en pâturages & en chevaux. Le mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espece; mais un goût de préférence pour la chair de cheval leur fait négliger tout le reste. Le cheval est presque l'unique viande dont ils usent dans leurs repas. Le climat est extrêmement sain; & si la terre étoit cultivée, il y a toute apparence qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. Il y a beaucoup de bois; cependant peu ou presque point de bois de charpente; tout se réduit à des taillis qui viennent naturellement sur les hauteurs & en divers endroits des vallées. Près de la mer on ne voit qu'une côte sablonneuse & un pays fort nu.

Les Patagons , au moins ceux que nous avons vus , sont grands & bien faits ; ils ont communément de cinq à six pieds de haut ; leur teint est de couleur olivâtre ; ils ont le nez & les yeux petits. Leur naturel est fort doux ; & ils vivent entre eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient ce qu'ils nomment un Roi , ce Roi n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou Cacique ordinaire. Rien à l'extérieur qui le distingue , si ce n'est le tablier qu'il porte à la ceinture , & que les autres n'ont pas. Ses sujets sont avec lui comme avec leur égal ; & il vit avec eux sans faste & sans cérémonie. Il est vrai qu'on lui rend une obéissance prompte lorsqu'il commande , & qu'il est exempt de

route espece de travail. Nous n'avons jamais remarqué qu'il ait fait punir personne, sans doute parce qu'il n'en avoit pas l'occasion; ne s'étant élevé aucune dispute de conséquence durant tout le temps que nous avons demeuré parmi eux.

Dans leurs festins ils sont un peu sujets à prendre querelle ensemble. Pour en prévenir les suites, leurs femmes ont grand soin dans ces occasions de cacher leurs coutelas & toutes leurs armes. Dans ces festins le Roi est confondu avec ses sujets; & quand l'ivresse est de la partie, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre. Ils font leur boisson d'une espece de fruit qui croît sur des ronces, & qui ressemble assez à nos framboises pour la

couleur & pour le goût. Ils en cueillent une certaine quantité ; ensuite ils font un creux en terre de quatre pieds en quarré ; ils garnissent le fond & les côtés de peaux de cheval ; ils jettent leur fruit dans ce creux , & versent de l'eau par dessus ; ils remuent fortement cette matiere avec de gros bâtons , & la laissent fermenter deux fois vingt-quatre heures. La liqueur étant ainsi préparée , ils viennent la pipe à la bouche se ranger pêle-mêle hommes & femmes à l'entour de ce creux. Ils boivent tant que la liqueur dure en chantant à leur façon , c'est-à-dire , en criaillant & hurlant ; car il est difficile de rien imaginer d'aussi rude & d'aussi désagréable que leur chant. Si l'ivresse

les gagne , pour l'ordinaire on se bat ; mais il n'y a jamais de sang répandu ; & tout est oublié dès que l'ivresse est passée.

Ces Indiens n'ont proprement aucune demeure fixe. Lorsque leurs chevaux ont consommé les pâturages d'un canton , ils transportent leurs cabanes & leurs effets dans un autre. Cette transmigration s'exécute fort lestement , & se fait plusieurs fois dans l'année. Leurs habitations sont dispersées dans une grande étendue de pays. Chaque bourgade est composée d'un très-petit nombre de cabanes ; la ville où réside leur Roi est toujours la plus nombreuse , quoiqu'elle soit bien inférieure à nos plus médiocres villages. Ils ont quelque foible notion de la Divinité. Ils rendent une

façon de culte à la lune & au soleil. Le jour de la nouvelle lune est chez eux un jour de solennité. Ce jour-là ils s'assemblent en corps, & font une espèce de procession autour de leurs cabanes. Celui qui marche à la tête porte un cerceau garni de sonnettes de cuivre & de plumes d'autruche. Il fait pirouetter de temps en temps ce cerceau; & à ce signal toute la troupe pousse de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait usage du même cerceau auprès des mourants, & voici ce qui se pratique en pareil cas. On fait tendre un cerceau d'étoffe blanche vis-à-vis le malade; ensuite un de ses plus proches parents prend le cerceau & vient lui faire sa vi-

site. Après quelques minutes de conversation, il sort, & fait plusieurs fois le tour de la cabane, en agitant le cerceau, & en prononçant diverses paroles sur différents tons. Lorsque le malade est mort, on l'ensevelit bien vite dans une peau de cheval avec tous les effets qui lui appartenoient, arcs, fleches, &c. on le porte tout de suite à quelque distance de l'habitation; & on le jette dans une fosse toute ronde qu'on a creusée exprès, & que l'on comble aussi-tôt. S'ils mettent peu d'appareil à leurs obseques, ils ont un deuil des plus sévères & des plus gênants. Tous les parents, tous les amis du mort sont obligés de le garder durant trois mois. Pendant tout ce temps-là ils doivent rester

seuls, & ne parler absolument à qui que ce soit. On a soin de leur envoyer leur nourriture, afin qu'aucun besoin ne les mette dans le cas d'interrompre leur retraite. Tous ces peuples ont la superstition de craindre les spectres & les revenants, & dès-lors ils sont sujets à en voir beaucoup. Pas un d'eux n'oseroit sortir de nuit sans être accompagné. Souvent la peur leur fait faire des extravagances qui sont fort incommodes pour leurs voisins. Une nuit entre autres nous entendîmes tout-à-coup un grand tapage comme de plusieurs tambours à la fois. Nous crûmes nous autres Anglois que c'étoit quelque ennemi qui venoit nous attaquer; point du tout, c'étoient deux ou trois de nos bons Indiens

qui occupés de l'idée du revenant frapportoient à grands coups sur les peaux de cheval dont leur cabane étoit entourée , pour chasser loin d'eux cet esprit importun qui les fatiguoit.

La polygamie est inconnue chez les Patagons : ils n'ont qu'une femme, & vivent avec elle en grande amitié. Lorsqu'une femme est en couche, l'entrée de sa cabane est interdite à tout le monde ; & personne n'oseroit en approcher , jusqu'à ce que la femme sorte elle-même portant son enfant dans ses bras. Aussi-tôt on enveloppe l'enfant avec une peau de mouton ; on le couche sur une espece de civiere dont le fond est garni de la même peau ; on lui lie les bras & les jambes avec des courroies contre le

bois de la civiere , afin qu'il ne puisse pas tomber ; on suspend cette machine par les quatre coins , & on lui donne un balancement qui facilite le sommeil de l'enfant. Il faut que cette maniere d'embailloter ait des avantages ; car il est inouï qu'on trouve parmi eux un homme contrefait. Le seul défaut qu'on leur remarque , c'est d'avoir tous le derriere de la tête fort plat ; & il ne peut venir que de cet usage de tenir les enfants couchés sur le dos sans autre oreiller que le bois de la civiere.

Les femmes à la suite de leurs couches ne prennent que deux ou trois heures de repos ; après quoi elles vont à l'ouvrage comme à l'ordinaire. Tous les matins elles menent leurs enfants

à la riviere , & les y plongent tout nus , quelque temps qu'il fasse. Cette pratique leur endurecit la peau , & les rend si insensibles au froid , que dans le plus fort de l'hiver ils courent tout nus sur la neige & la glace. Tous ces Indiens , hommes & femmes , portent des colliers & des bracelets de grain garnis de grelots. Ils ont un ornement semblable au bas de la jambe , immédiatement au dessus du coudepiéd. Les femmes outre cela entrelaissent dans leurs cheveux , qu'elles ont fort longs , des colifichets de même espece , qui leur donnent assez bonne grace. Ils achètent ces bagatelles des Espagnols lorsqu'ils sont en paix avec eux , & ils leur donnent en échange leurs pelleteries.

Les Patagons vont en course tous les printemps , & emploient tout l'été à chasser & à prendre des chevaux sauvages. Lorsque cet heureux temps fut venu , nous fîmes les plus vives instances pour obtenir qu'il nous fût permis de suivre les chasseurs. On eut d'abord quelque peine à nous accorder notre demande , sous prétexte que nous devions être envoyés plus loin dans l'intérieur des terres. Nous nous adressâmes au Roi , & nous lui dîmes que les Anglois ne manquoient pas d'amis à Buenos - aïrès ; & que si l'on vouloit nous y conduire, il y auroit gens qui se feroient un plaisir de nous racheter à quelque prix qu'on voulût nous mettre. Ce discours ne lui déplut pas , & il nous répondit que

nous serions contents. Il fut donc décidé que nous partirions avec un parti d'Indiens qui devoient aller vers la côte orientale à cent milles au sud de Buenos-aïrès. Le seul John Duck , qui pour son malheur avoit le teint trop indien, n'eut pas la liberté de nous suivre ; ayant été vendu à un maître qui l'emmena bien avant dans le pays , où vraisemblablement il finira ses jours.

Notre voyage fut long. Les dix ou douze premiers jours nous ne vécûmes que des chevaux que nous avions menés de surplus pour notre subsistance , n'ayant rencontré aucun cheval sauvage sur notre route ; mais bientôt après ces animaux se montrèrent à nous par troupes , & la chasse commença.

L'adresse des Indiens pour attraper ces chevaux est tout-à-fait surprenante. Ils s'y prennent de deux manières différentes, que nous avons vu employées l'une après l'autre avec beaucoup de succès. Ils excellent tous à bien manier un cheval. Quand ils veulent donc se rendre maîtres des chevaux sauvages, voici leur premier stratagème. Ils courent après eux portant une longue courroie dont ils tiennent un bout de la main gauche ; ils font un nœud coulant à l'autre bout qu'ils tiennent de la main droite. Lorsque le cavalier est parvenu à une juste portée de l'animal qu'il veut saisir, il lui jette le nœud coulant par dessus la tête, & il est rare qu'il manque son coup. Leur secon-

de maniere est celle-ci. Ils ont une longue courroie aux deux bouts de laquelle ils attachent fortement une balle de fer du poids de deux livres ; ils tiennent l'une des balles dans la main , & font tourner l'autre très-rapidement comme on feroit avec une fronde. Ils s'approchent ainsi de la bête qu'ils veulent prendre , & lui lancent leur courroie aux jambes. Le poids de la balle fait que la courroie s'entortille fortement. En même temps le cavalier part d'un autre côté tenant avec force l'autre bout de la courroie dans la main. La bête qui a les jambes embarrassées culbute : aussi-tôt un autre Indien aposté tout exprès , vient fondre sur le cheval abattu ; il lui passe le licou & il l'arrête.

Ces chevaux sauvages deviennent familiers en très-peu de temps. Les Indiens sont aussi fort adroits à tuer des oiseaux au vol, en lançant contre eux des balles de fer à une prodigieuse hauteur. On les forme à tous ces exercices dès leur plus bas âge : ceux qui s'y distinguent sont les plus estimés ; & ceux qui n'y réussissent pas sont méprisés comme des mal-adroits.

Lorsque nous fûmes à cent milles de Buenos-aïrès, nous suppliâmes notre Cacique de faire partir un de ses gens pour avertir le Gouverneur qu'ils avoient avec eux trois prisonniers anglois, & pour lui proposer de les racheter. L'express fut dépêché, & à son retour il rapporta une veste galonnée d'or que le Gouverneur lui avoit

donnée pour garant de la fidélité avec laquelle il avoit promis de traiter de notre rançon. Nous eûmes ordre de nous tenir prêts à partir pour le lendemain, & le Cacique nous signifia qu'il nous conduiroit lui-même. Notre joie fut grande. Enfin nous allions revoir des hommes de même espece que nous; & nous sentions naître dans le fond de nos cœurs une vraie espérance de parvenir quelque jour dans le sein de notre chere patrie. Dès que nous fûmes arrivés à Buenos - airès, on nous mena chez le Gouverneur, qui satisfit sur le champ le Cacique indien en lui payant la rançon convenue, & en y ajoutant quelques bagatelles à l'usage de ces bonnes gens. Le Cacique nous dit un adieu rem-

pli d'amitié ; & nous lui fîmes nos sinceres remerciements de la maniere douce , charitable , générale , dont il en avoit usé envers nous : car on ne pouvoit rien ajouter au bon traitement que nous en avions reçu ; & il s'en fallut bien que les Espagnols dont nous devînmes les prisonniers nous donnassent les mêmes sujets de nous louer d'eux.

Le Gouverneur après nous avoir fait rendre un compte exact de nos aventures , nous laissa libres sur notre parole. Nous apprîmes que nous étions redevables de notre délivrance à Mr. Grey , Président du bureau anglois de l'Assiento , qui avoit vivement sollicité pour qu'on nous tirât des mains des Indiens ; jusques-là qu'il s'offrit

à

à nous racheter à ses dépens. Ce service est trop considérable pour que nous ne lui en fassions pas tout l'honneur qu'il mérite. Le Gouverneur nous manda diverses fois pour nous presser de nous faire Catholiques, & d'entrer au service du Roi d'Espagne. Il nous fit à ce sujet les offres les plus séduisantes ; mais notre réponse fut toujours que nous étions Protestants & Anglois, & que nous espérons mourir de même. Quand il vit que nous étions inébranlables, il nous envoya prisonniers de guerre à bord du vaisseau l'Asie, qui étoit alors à Monte Vedio, ville bâtie sur le bord du fleuve, à trente lieues de là. Ce vaisseau étoit celui de l'Amiral Pizarro, qui après avoir fait tous ses efforts

pour doubler le cap Horne dans l'intention de nous prévenir avec son escadre dans la mer du Sud, avoit été repoussé en arriere par la tempête, & contraint de venir se réfugier à Rio-de-la-Plata, où il étoit arrivé en très-mauvais état, ayant perdu plus de la moitié de son équipage.

La ville de Buenos-aires, que nous fumes obligés de quitter, est assez grande, & elle est remplie de Marchands. Il est difficile de comprendre comment ils peuvent s'y soutenir; le commerce de cette ville étant borné aux colonies portugaises qui sont dans le voisinage; encore ce commerce est-il réputé de contrebande, & on ne peut le faire que de nuit. C'est ici que coule la fameuse riviere de la



A
Plata
de P
aires
argeu
est
rages
ort fre
quefoi
ge. T
égéné
ans, &
nmais
Nou
tio tre
glois a
ave
plus d
raiffeau
temps-
ne de
natis
illac d
faire e

Plata, l'une des plus grandes de l'univers; elle a à Buenos-aires quinze bonnes lieues de largeur. Le climat de cette ville est fort sain; les vents, les orages & les tonnerres y sont fort fréquents, & y causent quelquefois beaucoup de dommage. Tous les grains d'Europe dégènerent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en grosseur.

Nous trouvâmes à Monte Vedio treize autres prisonniers anglois auxquels on nous joignit, & avec lesquels nous passâmes plus d'un an entier à bord du vaisseau l'Asie. Pendant tout ce temps-là nous fûmes traités comme de vrais esclaves. Tous les matins il nous falloit balayer le tillac de proue en poupe, & faire ensuite toute la besogne

qui n'est propre que des valets & des goujats. Lorsque notre ouvrage étoit fait , on nous confinoit entre les ponts avec une sentinelle pour nous garder. Excédés de travail , on nous mesuroit la nourriture avec une épargne qui augmentoit l'épuisement de nos forces. Nous souffrîmes long-temps nos maux avec patience ; mais enfin nous n'y pûmes plus tenir , & nous fîmes entre nous le complot de nous sauver, dût-il nous en coûter la vie. Nous choisîmes le temps d'une nuit fort sombre , afin de pouvoir tromper plus aisément la vigilance de notre sentinelle. Notre projet étoit de nous jeter à l'eau l'un après l'autre , dans l'espérance que lorsque nous aurions pris terre, nous pourrions parvenir à quel-

que habitation portugaise au nord de la riviere.

Je fus le premier à me jeter à l'eau, & j'arrivai à terre moi deuxieme. Les autres furent découverts & arrêtés au moment qu'ils alloient nous suivre ; & aussi-tôt on tira un coup de canon pour avertir de nous courre sus. Nous marchâmes jusqu'à deux heures après minuit. J'étois tout nu, & mon camarade n'avoit que sa chemise ; cependant il faisoit une gelée très-forte, & nous failîmes à mourir de froid. Les forces nous manquant pour aller plus loin, nous nous cachâmes dans des joncs pour être un peu plus à l'abri. A la pointe du jour nous vîmes arriver des gens à cheval qui nous cherchoient : il ne leur fut pas

difficile de nous arrêter ; car nous avions le corps si engourdi , qu'il nous eût été impossible de mettre un pied l'un devant l'autre. Ils nous firent mettre en croupe , & nous ramenèrent à Monte Vedio , où l'on nous condamna à avoir les fers aux pieds & au cou quatre heures par jour durant trois semaines.

Quelque temps après nous eûmes la satisfaction de voir arriver Mr. Campbell , Officier de Marine du second rang , qui avoit fait naufrage avec nous , & qui étoit resté auprès du Capitaine Cheap. Lorsque nous nous fûmes livrés suffisamment à la surprise & à la joie de cette agréable rencontre après une si longue séparation , nous nous entretînmes de nos aventures ré-

ciproques. Je lui détaillai toute la suite de nos malheurs ; je le priai de nous exposer avec le même détail tout ce qui lui étoit arrivé depuis que nous l'avions perdu de vue ; & il nous satisfit en ces termes.

Vous savez qu'à votre départ de l'Isle le Wager je m'embarquai sur la berge, feignant de vouloir faire route avec vous vers le détroit de Magellan. Cependant mon intention avoit toujours été de demeurer indissolublement uni au Capitaine Cheap, autant par zèle pour sa personne que par attachement à mon devoir. Je ne me mis dans la berge que dans l'espérance de vous débaucher quelques uns de nos gens, & de lui ramener la berge elle-même ; voyant bien

qu'avec le seul esquif que vous lui aviez laissé, il ne pourroit jamais entreprendre la route du Nord, comme il y étoit résolu. J'eus le bonheur de faire entrer dans mes vues neuf de nos gens; on nous confia la berge en nous chargeant d'aller reprendre de la toile dont on avoit besoin pour réparer les voiles de la grande barque. Nous menâmes la berge à l'isle le Wager, bien déterminés à ne plus vous aller rejoindre. Le Capitaine nous reçut avec toute la joie possible; & nous régala du peu de provisions que vous lui aviez laissé. Nous avions tous nos effets à bord du Speedwel; & nous aurions bien voulu les retirer, avec notre part des vivres; mais vous devez vous souvenir que nous fimes

A
notre
& qu
nous
céder
effets
ni de
vions
à qui
de ce
» Me
» poin
» ger
» pro
» m'c
tage
pour
deux
N
dans
sans
huma
point
falloi

notre possible pour les ravoir ,
 & que vous eûtes la dureté de
 nous renvoyer sans vouloir nous
 céder la moindre chose ni des
 effets qui nous appartenoient ,
 ni des vivres que nous pou-
 vions prétendre. Le Capitaine ,
 à qui nous rendîmes compte
 de cette inhumanité, nous dit :

„ Messieurs , puisqu'il n'y a
 „ point de remede , je parta-
 „ gerai avec vous le peu de
 „ provisions & d'effets qu'ils
 „ m'ont laissé. „ Il fit ce par-
 tage sur le champ , & j'en eus
 pour ma part trois chemises &
 deux vestes.

Nous trouvant abandonnés
 dans notre isle malheureuse ,
 sans espérance d'aucun secours
 humain, nous ne désespérâmes
 point de notre délivrance. Il
 falloit d'abord nous assurer des

vivres ; & toute notre occupation les premiers jours fut de ramasser des coquillages pour épargner les petites provisions que nous avions en réserve. Nous étions douze en tout ; peu de temps après notre nombre s'augmenta jusqu'à vingt , parce que nous voulûmes bien prendre pitié de sept ou huit de nos gens qui avoient été abandonnés sur une côte voisine pour leur conduite criminelle. Le Capitaine consentit à les recevoir , espérant d'en tirer service ; car quoique dans notre situation le nombre des bouches pût nous être à charge , la multitude des bras nous étoit encore plus nécessaire.

Nos deux petits bâtimens , la berge & l'esquif , avoient grand besoin de réparation.

Nous les tirâmes sur le rivage , & nous devînmes tous Artisans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même , qui depuis le naufrage n'avoit presque pas bougé de sa tente , se montra un des plus actifs. Il alloit chercher l'eau & le bois , & tandis que nos travailleurs étoient à l'ouvrage , il allumoit le feu & faisoit la cuisine de son mieux. Pendant tout le mois de Novembre le temps fut si mauvais que nous ne pouvions plus avoir ni poisson , ni coquillages. Les provisions du Capitaine furent bientôt consommées ; & nous n'eûmes alors pour toute nourriture que de l'algue marine frite dans du suif de chandelle que nous ramassions le long du rivage , & qui y étoit venu à flot du vaisseau échoué.

Cette affreuse difette , qui dura très-long-temps , nous affoiblit au point que nous n'avions plus la force de marcher. Un canot d'Indiens parut sur ces entrefaites ; mais il ne nous apporta pas de grands secours ; nous n'eûmes d'eux que quelques chiens sauvages dont nous fîmes un bon repas. Si le temps l'avoit permis , ces Indiens nous auroient pêché des moules & tué des veaux marins ; mais la mer étoit dans une agitation qui leur ôtoit les moyens de nous rendre d'aussi bons services. Ils ne demeurèrent qu'un jour avec nous , & nous fûmes un mois entier sans les revoir.

Durant tout ce temps-là nous nous vîmes dans la plus effroyable misère. Notre unique ressource étoit d'aller à la chasse

des oiseaux de mer : il nous arrivoit quelquefois d'en tuer ; mais c'étoit bien peu de chose pour soulager la faim qui nous dévorait. Le Capitaine avoit mis en réserve une petite quantité de farine ; ressource qu'il nous ménageoit sagement pour le voyage que nous méditions de faire , & durant lequel il étoit naturel de supposer que nous serions exposés plus d'une fois à manquer de tout. Trois de nos gens mourant de faim découvrirent cette réserve de farine , & ils ne purent résister à la tentation d'en enlever une partie. Ce vol fut connu à quelques traces blanches que l'on apperçut dans la tente de ces misérables. La fureur contre eux fut générale : le Capitaine les fit mettre aux arrêts sur le champ ;

& comme ils ne firent pas difficulté d'avouer leur crime, on les condamna à six cents coups de fouet, & à être transportés dans une isle voisine, où on les abandonneroit. Un des coupables se sauva, & la sentence fut exécutée à l'égard des deux autres avec la dernière rigueur.

La difficulté d'avoir des vivres devenant plus grande de jour en jour, nous essayâmes de faire un tour au vaisseau échoué, pour voir si nous n'y trouverions pas quelque reste de provision. Cette pensée nous réussit; car nous eûmes le bonheur d'en tirer trois tonnes de bœuf salé, qui nous aidèrent à vivre jusqu'à notre départ. Nous faisons frire de l'algue marine dans la grai-

ffe du bœuf, & ce composé nous tenoit lieu de pain. Il croît dans cette isle une espèce de pourpier sauvage que nous faisons bouillir avec notre viande; & cela nous faisoit un potage qui n'étoit pas désagréable. Malheureusement ce pourpier est purgatif, & il fit sur nous des effets si fâcheux que nous fûmes obligés d'en abandonner l'usage.

Toute sorte de motifs nous pressoient de sortir promptement de l'isle le Wager pour tâcher de nous approcher de quelque terre habitée. Aussi-tôt que nos deux petits bâtimens furent en état, nous les lançâmes à l'eau. MM. Cheap, Byron & le Chirurgien se mirent dans la berge avec huit rameurs; nous nous embarquâmes Mr. Hamil-

ton & moi avec quatre rameurs sur l'esquif. A peine eûmes-nous fait quelques lieues en mer, que le vent commença à souffler avec violence; en peu de temps la mer devint si grosse, & les flots furent si exaltés, que la crainte de couler à fond nous obligea de jeter le peu de meubles & de provisions que nous avions à bord. Nous n'en vînmes à cette extrêmité qu'avec la plus amere douleur; mais l'idée d'une mort inévitable nous fit passer par dessus toutes les raisons que nous avions de sauver au moins quelques vivres. Il ne nous restoit donc plus de ressource que dans notre confiance en Dieu. Nous voguions au hasard sur une mer furieuse, abandonnés à la merci des vents, prêts à être

surpris par la nuit, sans savoir où nous étions. Pour détourner les vagues qui entroient continuellement dans notre esquif, nous fûmes contraints Mr. Hamilton & moi de nous poster le dos tourné contre la poupe, nous efforçant de repousser l'eau qui nous submergeoit. Le vent continuoit à nous pousser vers la côte, sans qu'il nous fût possible de nous soutenir contre son impétuosité. Nous n'attendions que le moment de nous briser contre quelque rocher; & chacun de nous se préparoit à la mort de son mieux, lorsque nous apperçûmes un passage entre les rochers: nous l'enfilâmes avec courage, quoiqu'il fût si étroit que nous avions peine à y faire agir nos rames; & dès que nous

eûmes passé ce défilé, nous trouvâmes un bassin d'une eau très-calme. La berge, que nous avions perdu de vue, entra dans le même défilé peu de temps après nous; & cette rencontre nous causa une joie qui ne peut être comprise que par ceux qui ont éprouvé des situations approchantes de la nôtre.

Nous cherchâmes un endroit propre à débarquer: nous eûmes bien de la peine à trouver un coin de terre accessible, cet enfoncement étant environné de toutes parts de rochers hauts & perpendiculaires. Après bien des recherches nous découvrîmes un petit espace de terrain plus uni que le reste, où nous passâmes la nuit couchés sur la pierre dure, & n'ayant pour tout couvert que le ciel. Nous

regrettions alors beaucoup cette malheureuse isle le Wager que nous avions quittée avec tant d'empressement, quoiqu'elle n'eût jamais eu pour nous des incommodités pareilles à celles que nous éprouvions sur ces rochers arides. Il y eut la nuit un gelée si forte qu'à notre réveil nous étions presque morts de froid. Cela ne nous empêcha pas de nous remettre en mer dès le grand matin. La mer agitée & le vent contraire nous obligerent de ramer fort & ferme toute la journée. Vers le soir nous enfilâmes entre plusieurs isles pour aller à terre, & nous y mettre à couvert. Nous n'avions rien mangé depuis la veille; nous ne trouvâmes pour toute nourriture que quelques plantes marines, que

nous dévorâmes sans apprêt. Nous étions sur un terrain humide & marécageux ; la pluie tomboit sur nous avec une abondance extraordinaire : nous tirâmes à terre la grande voile de la berge pour nous garantir. La pluie ne discontinua pas de toute la nuit ; nous eûmes beau allumer des feux , il ne nous fut jamais possible de nous sécher. Le lendemain , malgré la pluie , nous nous dispersâmes tous pour aller chercher du bois , de l'eau & des vivres. Nous fûmes assez heureux pour tuer quelques oies sauvages , qui nous nourrirent durant les trois jours que nous fûmes obligés de rester dans ces marais , le mauvais temps nous ôtant la liberté de nous remettre en mer.

Lorsque nous partîmes de cette baie marécageuse, nous eûmes le vent assez favorable. Nous employâmes toute une journée à côtoyer des isles & à doubler des caps; la nuit nous relâchâmes dans un enfoncement, où nous fîmes très-à l'abri; mais nous n'y trouvâmes quoi que ce soit à manger. La seule chose qui intéressa notre attention fut un certain bois rouge qui quoique verd brûle aussi-bien que le bois le plus sec. Nous en fîmes de grands & bons feux, pour nous dédommager par là, quoique foiblement, du jeûne forcé que nous étions obligés de faire.

Le lendemain nous fîmes favorisés d'un vent frais qui nous conduisit en peu de temps vers une isle fort élevée, & qui

n'est séparée du continent que par un passage assez étroit. Nous prîmes terre à cette isle, où heureusement nous trouvâmes différentes sortes de gibier qui nous procurerent un très-bon souper, dont nous avions le plus grand besoin. Nos lits ne furent pas commodes, nous nous étendîmes sur le rivage qui est extrêmement pierreux, & nous dormîmes comme nous pûmes. A notre réveil nous vîmes le temps fort serein, nous aperçûmes vers le nord dans un grand éloignement une isle dont le terrain est fort plat. Nous nous persuadâmes que ce devoit être l'isle de Nuestra Señora del socorro, à 45° de latitude sud; parce que, selon notre estime, nous nous jugeons à 40 lieues au nord de

l'isle le Wager : de sorte que nous ne doutâmes point que le plus pénible de notre voyage ne fût déjà passé.

Sur cette persuasion nous avançâmes avec courage vers cette isle fortunée. Mais nous reconnûmes bientôt notre erreur ; car après avoir fait course quelque temps entre le continent & la pointe de terre que nous prenions pour une isle, nous nous trouvâmes au fond d'une large baie ; & nous fûmes obligés de revenir sur nos pas pour doubler la pointe de terre. La nuit nous surprit avant que nous eussions pu la dépasser. Nous nous arrêtâmes dans un enfoncement où l'eau étoit assez tranquille. Mr. Hamilton prit terre, & tua une oie sauvage que nous mangeâmes en

semble dans notre esquif. Ceux de la berge furent très-piqués de ce que nous ne leur faisons point offre de partager avec eux cette oie. Ils en marquerent leur ressentiment le jour d'après, en partant sans nous dire mot. Comme nous les vîmes en mer, nous fîmes force de rames pour les suivre. Toute cette journée fut très-laborieuse pour les uns & les autres, le vent étant violent & accompagné de pluie. Nous fîmes obligés de passer la nuit reposés sur nos rames dans une baie sablonneuse, où nous trouvâmes quelques coquillages & de l'algue marine.

Le jour suivant étoit à notre compte le jour de Noël 1742. Nous levâmes l'ancre dès le matin, & le temps étant assez calme,

calme, nous fîmes route à la rame vers une pointe de terre qui étoit à 8 ou 9 lieues. Lorsque nous en fîmes assez près, le Capitaine me donna ordre d'aller reconnoître quelque endroit propre au mouillage. Je m'approchai pour cela du rivage, & je découvris bientôt une belle baie sablonneuse, que je crus très-propre au débarquement. Mais comme nous voulions y entrer, un brisant d'eau jeta notre esquif à terre, & nous fîmes très-long-temps avant de pouvoir le relancer à l'eau. Ceux de la berge qui avoient sur le cœur l'oie que nous avions mangée, loin de venir à notre secours, allèrent plus au nord relâcher dans une autre baie. Cette dureté de leur part nous fit appréhender toutes les suites

d'une séparation qui auroit mis le comble à tous nos maux. Nous nous hâtâmes de remettre à flot notre esquif. Nous en vînmes à bout en nous mettant dans l'eau pour le soulever à force de bras. Nous eûmes beaucoup de peine à le vuidier, car le reflux l'avoit presque entièrement rempli. Enfin nous étant remis en mer, nous allâmes rejoindre la berge. Nous n'avions pas même d'eau pour boire, ni aucun linge pour nous sécher. Nous demandâmes qu'on nous donnât un peu d'eau; on eut la cruauté de nous en refuser: & comme le vent étoit trop violent pour nous permettre d'en aller chercher ailleurs, nous fûmes condamnés à passer la nuit auprès de la berge tremblants de froid, & mourants de faim & de soif.

Le lendemain nous levâmes l'ancre de concert par un temps très-mauvais. Nous ne fîmes que côtoyer le rivage à la rame cherchant des vivres de toutes parts, mais en vain. Ne pouvant avancer, nous revînmes au premier endroit où nous avions couché la nuit précédente; & à force de chercher nous trouvâmes des coquillages & quelques plantes marines, qui firent notre souper. Nous avions un cap à doubler qui se divise en trois pointes; nous essayâmes plusieurs jours de suite de le dépasser; mais le vent contraire nous traversa de telle sorte, qu'après bien des efforts nous fûmes toujours obligés de revenir au même endroit, où nous fûmes retenus ainsi fort longtemps. Durant ce séjour forcé

chacun de nous s'industria à trouver des vivres. Nous fîmes rencontre de plusieurs veaux marins & de quantité de moules. Ce retour de bonne chere nous consola un peu de la persévérance du mauvais temps.

Un jour que nous étions dispersés à terre de côté & d'autre, la marée plus forte qu'à l'ordinaire poussa des vagues si violentes contre nos bâtimens accrochés à leurs harpons, qu'elles remplirent l'esquif & le coulerent à fond: de deux hommes qui étoient restés dessus l'un se noya, & l'autre se sauva avec peine à la nage. La perte de l'esquif nous jeta dans le plus grand embarras. La berge étoit trop petite pour nous contenir tous. Il fut décidé que l'on laisseroit à terre quatre de

nos Mariniers, & on choisit ceux qui rendoient le moins de service dans le bâtiment. On leur laissa des armes & quelques munitions pour se tirer d'affaire comme ils pourroient. Nous étions tous pénétrés de douleur d'être obligés d'en venir là ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Nous abandonnâmes donc ces misérables, qui soutinrent leur infortune avec assez de constance, & qui en nous voyant partir, crièrent par trois fois : Vive le Roi.

Il ne nous restoit plus qu'à doubler le cap qui nous avoit déjà donné tant de peine ; nous comptions ensuite nous trouver bien près de la côte du Chili. Nous essayâmes ; mais le vent nous fut si contraire & nous donna une marée si forte, qu'il

fallut renoncer encore à l'espérance de doubler le cap , & revenir à notre baie , où nous fûmes obligés de reposer toute la nuit sur nos rames , n'osant aller à terre , parce que les flots y brisoient avec tant de violence , que c'eût été nous exposer à une perte inévitable.

Il y avoit déjà plus de six semaines que nous avions quitté l'isle le Wager. Nous étions sans vivres & sans habits ; il ne me restoit à moi en particulier qu'une vieille chemise , une paire de culottes , une veste & un chapeau , & je n'avois ni bas ni souliers. Les difficultés qui ne cessoient de s'opposer au dessein que nous avions de doubler le cap , déterminèrent plusieurs de nos gens à proposer qu'on retournât à l'isle

le Wager. Le long séjour que nous avons fait dans cette isle nous la faisoit regarder à tous comme une seconde patrie ; & les incommodités que nous avons souffertes depuis notre départ , nous persuadoient que nous serions moins mal dans cette isle que par-tout ailleurs. D'abord il fut question d'abandonner la berge & de faire le voyage par terre. Un peu plus de réflexion nous fit comprendre que nous ne viendrions jamais à bout de nous frayer un chemin praticable à travers les bois & les marais dont cette côte est remplie. Nous nous décidâmes enfin à retourner par mer à l'isle le Wager, sans autre espérance que d'y finir nos malheureux jours. Dès que nous eûmes pris cette résolution ,

nous songeâmes aux misérables que nous avions abandonnés. Nous jugeâmes qu'il valoit autant les emmener avec nous pour périr tous ensemble. Nous nous mîmes à les chercher ; mais nous ne pûmes jamais trouver autre chose qu'un de leurs fusils & quelque munition, ce qui nous donna lieu de croire que vraisemblablement ils étoient morts de misere. N'ayant plus d'espérance de les revoir , nous travaillâmes à faire bonne provision de veau marin pour la route. Nous tuâmes entre autres une femelle qui étoit sur le point de mettre bas. Je mangeai du foie de cet animal , ce qui me causa une fièvre ardente qui fit peler mon corps depuis les pieds jusqu'à la tête.

Nous partîmes pour l'isle le

Wager vers la fin de Janvier 1742. Le vent & la pluie nous incommoderent beaucoup les trois premiers jours. Il nous fallut tenir la mer n'ayant pour toute nourriture que notre veau marin, qui commençoit à se pourrir. Nous débarquâmes le quatrieme jour sur une côte fort difficile. J'étois encore bien malade; je voulus pourtant aller à terre. La foiblesse de mes jambes étoit si grande, qu'un faux pas que je fis me précipita d'une roche sur une autre, & de là dans la mer, où je faillis me noyer, tant je fus étourdi de ma chute. De là en continuant notre route nous effuyâmes des tempêtes presque continuelles. Plus d'une fois nous nous crûmes au moment de périr, le vent nous poussant avec impétuosité sur le

rivage , où les brisants de la marée se précipitoient avec un terrible fracas. Nous arrivâmes enfin à une des isles où nous avions déjà pris terre. Nous comptons y trouver des coquillages en abondance ; mais il y en avoit si peu , que je fus obligé de manger un vieux morceau de cuir de veau marin dont je m'étois fait des souliers. Ma faim étoit si extrême que je trouvai ce mets excellent. Nous trouvâmes dans cette isle un canot d'Indiens qui avoit été abandonné ; nous le jugeâmes propre à suppléer à la perte de notre esquif. Nous l'attachâmes en partant à la poupe de notre berge ; & après un trajet de mer assez court que nous fîmes à la rame , nous découvrîmes l'isle le Wager , & nous entrâmes peu de temps

après dans la baie de Cheap.

Nous étions tous bien affamés , n'ayant mangé depuis 3 jours que quelques herbes sauvages. Après avoir amarré notre berge , notre premier soin fut d'aller visiter nos anciennes cabanes. Nous en vîmes une qui étoit soigneusement fermée , & nous la trouvâmes remplie de quantité de fer & autres matériaux enlevés de notre vaisseau échoué. Nous conjecturâmes que depuis notre départ elle avoit été occupée par des Indiens ; & comme tous ceux que nous avions vus jusques-là nous avoient paru ignorer l'usage du fer & n'en faire aucun cas , nous jugeâmes que ces derniers faisoient quelque trafic avec les Espagnols. En cherchant de côté & d'autre nous' découvrimés

une provision de veau marin que ces Indiens avoient cachée dans des buiffons. La chair étoit si corrompue que tous autres que nous n'auroient pu seulement en supporter l'odeur. Nous nous la partageâmes aussitôt, & nous la mangeâmes de grand appétit.

Les quinze premiers jours nous souffrîmes la plus grande de toutes les disettes, les mauvais temps nous empêchant d'aller pêcher des coquillages ; & ne trouvant qu'avec bien de la difficulté quelques méchantes herbes que nous arrachions de dessous les rochers. Quelques piéces de bœuf que nous vîmes flotter sur les eaux furent presque l'unique ressource que la Providence nous envoya. Vers la mi-Février arriverent deux

canots d'Indiens. Un de ces gens-là étoit natif de l'isle de Chiloé, & parloit un peu l'espagnol. Nous lui proposâmes de nous conduire à cette isle, en lui promettant pour ses peines de lui laisser à notre arrivée la berge avec tout ce que nous aurions à bord. L'Indien y consentit, & tout de suite nous fîmes selon notre pouvoir des provisions pour ce voyage. La veille de notre départ un de nos Mariniers vola les habits d'un de ses camarades, & se sauva dans les bois. Nous le cherchâmes inutilement, & nous n'avons plus entendu parler de lui. Une querelle plus dangereuse s'éleva entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. Il étoit question de quelque piece de bœuf que ce dernier avoit man-

gée sans en faire part au Capitaine , qui en fut si irrité qu'il menaça Mr. Hamilton de l'abandonner dans l'isle. Heureusement cette dispute n'eut point de suite , & nous partîmes le 6 Mars 1742.

Au bout de trois jours nous arrivâmes dans une grande baie , où la femme de notre Indien étoit dans sa cabane avec deux enfants. Nous séjournâmes dans cette petite habitation deux fois vingt-quatre heures , après quoi nous nous embarquâmes avec notre guide , sa femme & ses enfants. Nous nous trouvâmes bientôt à l'embouchure d'une riviere qu'il falloit franchir. Nous fatiguâmes depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir , à vaincre la violence de son

courant. Nous étions si exténués par la disette, qu'un de nos gens en mourut dans l'après-midi. Nous sortîmes de cette terrible embouchure presque morts de fatigue & d'inanition; & quand nous fûmes à terre, nous trouvâmes du pourpier sauvage avec quelques moules, dont nous fîmes notre souper.

Dans la journée le Capitaine avoit fait une action qui avoit révolté toute la compagnie. Tandis que nous étions à nous morfondre pour passer la rivière, sans avoir rien à manger, il avoit tiré devant tout le monde un gros morceau de veau marin qu'il avoit mangé de très-bon appétit, sans daigner en offrir la moindre chose à aucun de nous, qui mou-

rions de faim. Le soir j'entendis nos gens qui murmuroient beaucoup de cette indignité , & qui disoient qu'on feroit bien de se délivrer du Capitaine & de l'abandonner. Dès qu'il fut jour notre Indien partit avec sa femme & ses enfants pour nous aller chercher du veau marin. Il nous désigna un endroit où nous pourrions trouver des coquillages. Nous y fîmes avec notre berge. Dès que nous eûmes mis pied à terre , nous nous dispersâmes pour faire la provision la plus abondante. Aussi-tôt fix de nos gens qui s'étoient donnés le mot , rentrèrent dans la berge , mirent en mer , & nous ne les avons jamais revus.

Nous restions cinq , y compris le Capitaine , sans armes , sans

habits , sans ressource aucune dans un désert qui n'étoit que bois & rocher. Ce moment , la plus terrible époque de notre vie , ne nous annonça d'abord pour l'avenir que l'assemblage de tous les maux. Nous tâchâmes de nous armer de force & de courage pour ne pas succomber au désespoir que nous inspiroit le cruel abandon où nous nous voyions. Au bout de quelque temps nous apperçûmes un bateau en mer. Nous accourûmes sur le rivage faisant des signes avec nos chapeaux. Nous attachâmes un mouchoir au haut d'un long bâton ; nous fîmes tant de mouvements que le bateau approcha , mais sans pouvoir prendre terre à cause de la forte marée. Il déclina vers l'ouest , nous le suivîmes , &

enfin nous eûmes la consolation de le voir aborder. C'étoit notre Indien & sa femme , qui nous avoient quittés depuis quelques jours pour nous aller chercher des vivres. Ils avoient laissé auprès de nous un jeune Indien que nos gens de la berge avoient emmené avec eux pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus , s'imaginèrent que nous l'avions tué ; & craignant pour eux-mêmes un semblable sort , ils se lamentoient de la manière la plus touchante. Nous n'oublîâmes rien pour les guérir de leurs appréhensions , en les assurant fort qu'il n'arriveroit aucun mal à leur camarade , que nos gens ne l'avoient emmené que pour arriver plus sûrement à l'isle de Chiloé ; & que nous

aurions pour eux toute sorte d'amitié, pourvu qu'ils voulussent nous rendre le même service.

Nos discours & nos protestations, qui avoient l'air de la sincérité, les persuaderent. Ils tirèrent leur canot à terre, & nous firent séjourner quinze jours dans cet endroit, en nous annonçant l'arrivée de quelques autres Indiens qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres qu'ils avoient apporté suffisoit à peine à nous empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuse, alloit de temps en temps nous chercher des coquillages & du poisson dans le fond des eaux. Nous fûmes ainsi nourris très-frugalement jusqu'à l'arrivée des Indiens

qu'on nous avoit annoncés. Ils nous apportèrent du veau marin; & dans une chasse qu'ils firent le lendemain de leur arrivée, ils tuerent plus de trois cents oiseaux sauvages. Tant que cette provision dura, nous fûmes très-bien nourris; mais il nous fallut acheter cet avantage par la dépendance où nous tenoient nos Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, se regardoient comme nos maîtres, & exigeoient de nous une soumission sans réserve.

Ils ont une maniere de pêcher qui est assez particuliere. Ils entrent dans l'eau presque jusqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui sont fort courts. Ils sont armés chacun d'un bâton dont ils frappent le poisson lorsqu'il saute, & le

précipitent ainsi dans leurs filets. Ils ont des chiens dressés pour aller à l'eau, lesquels à force d'aboyer effraient le poisson & le chassent dans les filets: il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. Leur façon d'attraper les veaux marins n'est pas moins singulière. Ils n'osent les attaquer en face, parce que ces animaux sont fort hardis, & se défendent en désespérés; mais ils coulent le long du rivage avec leurs canots; & lorsqu'ils aperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derrière, fondent dessus, & les assomment à coups de massue. Ils savent aussi les prendre dans l'eau. Pour cela ils ont une espèce de grand sac

fait de peau de veau marin, dont l'ouverture est fort large, & se ferme avec une corde dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un Indien entre dans l'eau présentant l'ouverture de ce sac au veau marin; un autre Indien qui est sur le rivage épouvante l'animal. Celui-ci ne manque point de sauter contre son agresseur; il tombe dans le sac, qui se ferme aussi-tôt, & il se trouve pris.

Il y a dans ces cantons une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espece d'oie qui ne vole point, mais qui court aussi vite sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes indiennes filent. El-

les en font des couvertures qu'elles vendent aux Espagnols. J'en ai vu qui étoient fort belles. Pour prendre ces oiseaux , les Indiens vont la nuit sur le rivage. Ils portent avec eux une écorce d'arbre , qui quand elle est bien sèche , brûle comme de la chandelle. Ils en font des torches qu'ils allument. Les oiseaux éblouis de cette clarté restent immobiles , & se laissent assommer à coups de bâton.

Il y a ici différentes nations d'Indiens. Les uns se nomment Patagons , les autres Coucous , & les autres Chonas. Les Coucous sont ceux avec qui nous avons le plus vécu. Leur naturel est assez doux , mais leur grossièreté est extrême. Ils sont d'une saleté à faire horreur. Les poux qui les couvrent sont pour

eux un mets fort délicat. Je vis un jour la femme favorite d'un de ces Indiens (car ils en ont plusieurs) qui tiroit les poux de la tête d'un de ses enfants : elle les mettoit à part dans une coquille. Je voulus en favoir la raison , & j'appris que c'étoit pour en régaler son mari. Ils mangent presque toute leur viande rôtie. Ils l'embrochent à un long bâton , dont la pointe est fichée en terre vis-à-vis du feu ; ils tournent continuellement le bâton par l'autre bout. Pour arroser leur rôti , ils mettent un morceau de graisse dans la bouche d'un de leurs enfants qui la mâche ; & à mesure qu'elle se fond , il la crache contre la viande. Nous supportions sans peine ces mal-propretés, qui en toute

te autre circonstance nous auroient fait mal au cœur : trop heureux d'avoir à ce prix de quoi vivre.

Ces Indiens sont fort libres dans le commerce des femmes , ne faisant aucun scrupule d'habiter avec leurs sœurs & leurs propres filles , & d'épouser la mere & la fille tout ensemble. Je n'ai jamais pu rien comprendre à leur Religion. Ils ont de certaines fêtes qu'ils solemnisent d'une manière étrange. Ils se rassemblent tous dans la plus grande de leurs cabanes , où ils apprêtent quantité de vivres. Tandis que les uns dépecent les viandes & les font rôtir , les autres chantent , sifflent , & font des cris qui nous épouvantoient avant que nous y fussions accoutu-

més. Quelques uns tombent dans des convulsions effroyables ; dans ces accès de frénésie ils prennent des tisons ardens , & menacent de tout mettre en feu. Tandis qu'ils se démentent en vrais possédés , les autres prennent je ne fais quelle peinture dont ils barbouillent le visage de tous les assistants. Ils nous barbouilloient nous-mêmes sans que nous osassions faire mine de les en empêcher. Il est impossible de décrire toutes les extravagances qu'ils font dans les fureurs de leur enthousiasme. Après que les hommes ont fini , vient le tour des femmes , qui enchérissent sur les folies de leurs maris. Ces accès de fureur ne les prennent ordinairement que lorsqu'ils ont amassé beaucoup de vivres , &

les tiennent une semaine entiere ; j'ai vu une femme qui fut en convulsion durant quinze jours sans discontinuer. Leurs chansons sont lamentables & lugubres. Leurs cris surpassent tout ce qu'on peut imaginer de plus effrayant.

Ces Indiens sont de moyenne taille. Ils jouissent d'une santé fort constante, & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts, mais ils les placent sur des échafauds hauts de six pieds, en leur donnant la même attitude que les enfants ont dans le ventre de leur mere. Nous avons rencontré en divers endroits de ces échafauds où il y avoit deux & trois corps, rarement davantage. Leur langue est fort rude, & abonde en

aspirations fortes dont la prononciation est très-gutturale. Leurs canots sont construits avec des planches affermies ensemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire est de trois planches, une qui fait le fond, & les deux autres les côtés. Il y en a de plus spacieux qui ont cinq planches. Leur habillement est le même que celui des autres Indiens que nous avons vus dans les commencements à l'isle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes consistent en des dards faits d'os de poisson, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, sans manquer presque jamais leur but.

Vers la mi-Mars nous nous

embarquâmes avec nos Indiens. Ils voulurent absolument nous séparer ; & afin d'être plus maîtres de nous , ils nous distribuèrent cinq que nous étions dans cinq canots différents. Mr. Elliot notre Chirurgien , que les fatigues & le défaut de nourriture avoient mis aux abois , sans qu'il nous fût possible de le rétablir , mourut le lendemain. Le troisième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une rivière très-rapide qui se jette dans la mer par plusieurs branches. Nous mêmes trois jours à la passer ; & nous n'eûmes tout ce temps-là pour nourriture qu'une certaine plante que les Indiens nomment panque , & dont ils font beaucoup de cas. Le maître du canot où j'étois me fit travailler

fans ménagement , quoique je fusse dans un état qui ne m'en laissoit guere les forces. Il me mit d'abord à la rame , mais voyant que mes bras se refusoient à ce mouvement , il me chargea de vuider le canot , où l'eau entroit si abondamment que j'avois beaucoup de peine à le tenir à sec.

Lorsque nous eûmes dépassé la riviere , nos Indiens tirèrent leurs canots à terre jusqu'après d'un bois où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous nous mîmes en route traînant après nous nos canots. Jamais voyage ne fut plus fatigant. Il nous fallut faire huit milles à travers les bois , sur un terrain marécageux où nous enfoncions quelquefois jusqu'au genou ; & en enfonçant nous

rencontrions des racines d'arbres qui nous déchiroient les pieds, car nous n'avions ni souliers ni bas. Nos habits consistoient en quelques méchantes guenilles pourries sur nos corps & pleines de vermine. Avec cela pas un morceau à manger. Nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une seconde riviere; nous mîmes nos canots à flot, & nous la passâmes avec assez de facilité; après quoi nous nous retrouvâmes en mer.

Quoique nous fussions si foibles que nous avions peine à nous tenir sur nos jambes, nos Indiens ne laisserent pas de nous condamner à la rame, & il fallut s'y soumettre bon gré malgré. Ils réglèrent tellement les choses, qu'en nous donnant la

meilleure part à la peine , nous étions toujours les plus mal partagés du côté des vivres. Ils nous traitoient avec un despotisme très-fier , & nous dépendions tellement d'eux qu'il falloit en passer par tout ce qu'ils vouloient. L'espérance d'arriver bientôt sur les terres des Espagnols nous faisoit supporter leurs dures manieres avec la plus grande résignation.

Chemin faisant nous rencontrâmes d'autres Indiens qui nous apprirent que peu de temps auparavant un vaisseau avoit abordé à cette côte. Sur la description qu'ils nous en firent nous jugeâmes que le vaisseau étoit anglois ; & effectivement nous avons appris depuis par des Espagnols que Mr. Anson avoit faits prisonniers , que la

flûte Anna avoit jeté l'ancre dans ce parage , & qu'elle étoit partie de là bientôt après pour aller rejoindre le chef d'escadre. Nous essuyâmes en route des vents forts qui nous mirent en grand danger. Le canot où j'étois me faisoit craindre à tout moment de couler à fond , étant si mauvais , & battu si violemment par la marée , que je regarde comme un prodige qu'il ne se soit pas entr'ouvert mille fois.

Nous arrivâmes enfin à l'isle de Chiloé habitée par des Indiens & des Espagnols ; & en y débarquant nous éprouvâmes ce soulagement de cœur qu'opere l'idée d'un repos prochain après de longues souffrances. Nous étions à la fin de Juin ;

& quoique cette isle ne soit qu'à quarante-trois degrés de latitude sud, il y faisoit un froid extraordinaire. Le lendemain de notre arrivée il tomba beaucoup de neige. Nous fûmes si pénétrés du froid, que nous faillîmes à en mourir. Celui qui en souffrit davantage fut le Capitaine Cheap, qui depuis long-temps étoit fort malade. Le même jour le chef de nos Indiens nous mena chez un de ses amis. Il étoit nuit lorsque nous y arrivâmes, & tout le monde étoit déjà couché & endormi. Notre Indien nous demanda un fusil & en tira un coup en l'air. Au bruit de cette arme à feu, auquel les peuples de ce canton ne sont point accoutumés, l'alarme fut universelle dans l'habi-

tation. Tous les Indiens fortirent de leurs cabanes, & se sauverent dans les bois fort épouvantés. Un moment après un de ces bonnes gens cria de loin pour nous demander si nous étions Chrétiens. Notre Cacique répondit qu'oui, & se fit connoître. Alors toute peur cessa, tout le monde revint, & on nous régala d'un bon souper consistant en poisson sec, du bouillon & des patates. Après le souper ils nous conduisirent à un autre village, où notre Cacique éveilla un habitant de sa connoissance, & lui fit ouvrir la porte pour nous donner asyle.

Le triste état du Capitaine Cheap, qui étoit mourant, toucha de compassion les Indiens de cette cabane. Ils en

prirent un soin particulier. Ils lui firent un lit de peaux de mouton ; ils l'approcherent du feu. Ses jambes étoient extrêmement enflées , & son corps étoit si exténué , qu'il n'avoit que la peau sur les os. Ces bons Indiens n'avoient alors dans leur cabane qu'un peu d'orge ; ils nous en firent un gâteau qui nous parut la meilleure chose du monde , parce qu'il y avoit bien long-temps que nous n'avions mangé de pain. Quoiqu'il fût nuit ils allerent chercher du mouton dans le village ; ils nous en firent du bouillon , & y joignirent des œufs & des topinambours. Le Capitaine prit du bouillon , & commença à se trouver un peu mieux. Il fut heureux d'avoir rencontré dans ces Indiens

des hommes capables de charité & d'attention ; car il n'avoit pas pour deux jours de vie.

Le jour suivant plusieurs femmes du village vinrent nous rendre visite. Chacune d'elles apportoit un plat de sa façon, & nous eûmes bientôt du mouton, des poules & des poulets en abondance. L'après midi il vint autant d'hommes que la cabane en pouvoit contenir. Ils nous apportèrent de grands flacons d'une liqueur qu'ils font avec de l'orge, & qu'ils nomment *chica*. Toutes ces honnêtetés nous firent presque oublier nos maux. Nous nous livrâmes à la joie que ces bons Indiens tâchoient de nous inspirer en nous apportant sans cesse de nouveaux mets. Il n'y eut que des habits dont ils ne

purent nous faire présent , en ayant à peine le nécessaire pour eux-mêmes.

Ils avoient dépêché un exprès au Corrégidor espagnol pour lui donner avis de notre arrivée. Au retour de l'exprès , ils vinrent nous avertir qu'on alloit nous conduire dans un endroit où il y avoit des Espagnols chargés de nous recevoir. Ils nous menerent en effet dans une cabane éloignée , où nous trouvâmes un Officier qui nous reçut poliment. Il étoit accompagné d'une garde nombreuse pour nous escorter jusqu'à la ville de Castro , où le Corrégidor fait sa résidence.

Avant de nous y conduire on nous confina dans une vilaine chaumiere ouverte de toutes parts , où nous fûmes étroite-

ment gardés par des Soldats qui n'étoient pas à beaucoup près si humains que nos Indiens. Nous y passâmes plusieurs jours fort mal à notre aise, n'ayant ni lits, ni habits, ni couvertures. Un nombre prodigieux de gens venoit nous considérer dans notre chaumiere, mais pas un d'eux n'osoit approcher, parce que nous étions tous couverts de poux. Il n'y avoit que nos bons Indiens qui ne cessoient pas de venir nous rendre leurs soins, & de nous apporter des vivres. Sans eux nous aurions été bien à plaindre, car les Espagnols n'avoient aucune pitié de nous.

Un jour nous reçûmes la visite d'un Jésuite qui nous apporta une bouteille d'eau-de-vie dont il nous fit boire à

chacun un coup. Il remarqua que j'avois une montre, dont Mr. Elliot m'avoit fait présent avant de mourir. Il me demanda à la voir ; & après l'avoir examinée, il me proposa de la lui vendre, ou de la troquer contre une autre qu'il avoit, qui étoit vieille & mauvaise. Comme nous n'ignorions pas le grand crédit que ces Peres ont parmi les Catholiques, Mr. Cheap me conseilla de lui donner ma montre en présent, & je le fis sans hésiter. Le Jésuite ne fut pas ingrat. A peine nous eut-il quittés, qu'il m'envoya deux paires de souliers, une piece de grosse toile pour me faire des chemises, & une couverture à l'indienne qui avoit un trou dans le milieu pour y passer la tête, selon l'usage du pays.

Le temps étant venu de nous mener à Castro, on fit en sorte que nous n'y arrivassions que de nuit. Lorsque nous fûmes près de la ville, on nous défendit d'avancer jusqu'à ce qu'on eût donné avis de notre arrivée à l'Officier commandant. Un moment après une forte garde de Soldats armés de piques vint nous prendre pour nous faire monter la montagne qui touche la ville. Toutes ces façons mystérieuses nous avoient fait croire que nous allions entrer dans une place de guerre des mieux fortifiées ; mais en approchant nous vîmes qu'il n'en étoit rien. On nous conduisit chez le Corrégidor. Nous trouvâmes un vieux Gentilhomme couvert d'un grand manteau, coëffé

d'une vieille perruque à nœuds ,
 & portant une très-longue épée ,
 qui nous reçut avec autant de
 fierté qu'auroit pu faire un
 Prince au milieu de sa Cour.
 Il nous mena tout de suite au
 College des Jésuites ; & ayant
 fait appeller le Principal , il lui
 dit : „ Je vous prie , mon Pe-
 „ re , de voir si ces gens-ci
 „ sont Chrétiens ou non. „ Et
 incontinent après il nous quitta.

Les Jésuites nous introduisi-
 rent dans une chambre à deux
 lits. On en donna un au Ca-
 pitaine , & l'autre fut pour Mr.
 Byron & moi. Ils nous donne-
 rent fort bien à souper. Tout
 y fut propre & décent , & nous
 y bûmes de très-bon vin. En
 allant nous coucher nous trou-
 vâmes chacun une chemise
 blanche , des draps blancs , &

de bons lits ; ce qui me procura la meilleure nuit que j'aie eue de ma vie. Le lendemain je jetai au feu toutes mes guenilles de peur qu'elles n'infectassent l'endroit. Nous demeurâmes plus de huit jours chez les Jésuites , & nous reçûmes d'eux toute sorte de bons traitements.

Le Gouverneur , qui demeurait à Chaco au nord de l'isle , nous envoya chercher par son fils avec des gardes. A notre départ de Castro le cérémonial fut de même qu'à notre arrivée. On nous conduisit de nuit , & avec toute sorte de précautions hors de la ville jusqu'à la maison d'un Fermier , où nous trouvâmes le fils du Gouverneur qui nous reçut fort bien. Le lendemain nous traversâmes le pays à cheval jusqu'à une

baie où nous trouvâmes des canots tout prêts pour nous transporter. Dans trois jours nous arrivâmes à une autre petite baie qui est près de la ville de Chaco. On dépêcha de là un Soldat au Gouverneur pour l'informer de notre arrivée. Il donna ordre qu'on ne nous fît entrer que de nuit, ce qui fut exécuté. Lorsqu'on nous conduisit le soir au Gouvernement, nous passâmes entre deux files de Soldats tenant chacun une meche allumée d'une main, & une vieille arquebuse de l'autre : on n'a point dans ce pays d'autres armes à feu. Le Gouverneur nous reçut dans une salle, assis au bout d'une grande table couverte d'un tapis rouge. Il s'entretint avec nous par le moyen de son Interprete, qui

étoit anglois né à Falmouth. Nous lui apprîmes qu'avant d'arriver à Chiloé Mr. Hamilton avoit été séparé de nous dans un canot d'Indiens , & que nous voudrions bien qu'il eût la bonté d'ordonner des perquisitions pour savoir ce qu'il étoit devenu. Il commanda aussitôt à notre Cacique , qui ne nous avoit point quittés jusques-là , d'aller chercher Mr. Hamilton , & de le ramener. Le Cacique exécuta ponctuellement ses ordres , & quelques jours après nous eûmes la satisfaction de revoir notre camarade , & de nous trouver tous quatre réunis.

Il s'en faut bien que l'isle de Chiloé soit aussi fertile que le prétend le voyageur Shelvocke , qui a osé la comparer

à l'isle de Wight. Chiloé est un des plus mauvais pays de l'Amérique, & je ne connois aucune colonie espagnole aussi misérable que celle-ci. Le climat est humide & mal-sain. Il y a très-peu de froment, parce que les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange est fait de farine de topinambour : il est vrai que ce fruit est ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge est fort commun ; on s'en sert pour faire cette liqueur que l'on nomme chica ; on en fait aussi des gâteaux qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson & les coquillages, le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellents jambons. Il

y a quelques moutons , quelques vaches , & des chevaux. Le défaut de pâturages empêche d'élever de ces animaux en grand nombre , & ils sont tous d'une maigreur extraordinaire.

Les habitants sont tous fort pauvres. Leurs maisons sont de simples cabanes couvertes de chaumè , & sans cheminée : ils se contentent d'allumer du feu au milieu , & ils en sont quittes pour être aveuglés par la fumée. Le Gouverneur lui-même ne se chauffe pas avec plus de commodité ; & sa maison , quoiqu'un peu plus honnête que les autres , n'a point de cheminée. Tout le monde s'habille d'une étoffe grossiere que l'on nomme drap du Pérou ; & il n'y a que les personnes de

distinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandises d'un vaisseau de Lima qui arrive à Chaco une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de sapin dont cette isle est presque entièrement couverte. L'herbe du Paraguai est ici fort commune. On la tire du Paraguai même, & on la prend comme du thé. Cette boisson est très-ordinaire dans tout le Pérou & au Chili. Les Espagnols de Chilié parlent tous le langage indien. Il est fort différent de celui des Patagons, Coucous, & autres Indiens avec qui nous avons vécu depuis notre naufrage. Il a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence sur l'espagnol même.

Il y a à Chaco un excellent havre ; mais l'entrée est fort dangereuse pour les vaisseaux , y ayant dans le milieu un rocher caché , & le flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La ville n'est qu'un amas de méchantes chaumières dispersées çà & là , & en très-petit nombre. Au bout de la ville du côté de la mer est un fort de terre entouré d'un fossé & d'une palissade , avec treize canons , dont quatre sont pointés vers la terre , & neuf contre la mer. Un Capitaine qui est en même temps Gouverneur , un Major , un Enseigne & huit Soldats , composent toute la garnison. Il y a à deux lieues au nord est de cette place l'isle de Calabucco , où réside pareillement un Capitai-

R

ne Gouverneur avec une garnison moindre que celle de Chaco.

Nous vîmes arriver vers la mi-Décembre le vaisseau annuel de Lima. C'est un fort beau bâtiment de deux cents tonneaux, mais sans gros canon, & très-mal armé d'ailleurs. Il n'y avoit en tout que six hommes blancs en y comprenant l'Aumônier & son clerc; le reste de l'équipage étoit negre ou indien. Toutes ces circonstances nous firent faire bien des réflexions sur l'aveugle démarche des sieurs Bulkeley & Cummins, lorsqu'ils s'étoient si fort obstinés à préférer la route du Sud à celle du Nord, ce qui n'a abouti qu'à la dispersion de notre équipage, & à la ruine totale de ceux de nos

gens qui ont survécu aux malheurs inouis dont nous avons tous été affligés. Au lieu que si nous étions restés unis, en prenant la route du Nord, il nous eût été très-facile de nous rendre maîtres du port de Chaco, & nous aurions fait capture du vaisseau de Lima, qui en nous dédommageant d'une partie de nos pertes, nous auroit mis en état de faire des prises considérables sur toute la côte du Pérou.

Nous avons informé le Gouverneur de Chaco de l'évasion d'une partie de nos gens sur la berge, & il avoit promis à Mr. Cheap que si ce bâtiment entroit dans quelque'un des ports de l'isle, il le feroit réparer & le lui remettroit. Nous sûmes ensuite qu'effectivement la ber-

ge étoit arrivée avec deux hommes , les quatre autres étant morts de faim ; mais le Gouverneur infidele à sa parole la fit cacher dans une isle voisine , & ne nous en parla point.

Nous fûmes embarqués sur le vaisseau de Lima le 2 Janvier 1743 , & quatre jours après il mouilla l'ancre au port de Valparaiso dans le royaume de Chili , à 33 degrés de latitude sud. Le Patron envoya la chaloupe pour donner avis au Gouverneur qu'il avoit sur son bord quatre prisonniers anglois. La chaloupe rapporta un ordre de nous débarquer à terre , ce qui fut exécuté sur le champ. Le bruit de notre arrivée répandu dans la ville attira autour de nous tous les habitants , qui considéroient avec un plaisir insul-

A LA
 ant notr
 nous con
 Gouverne
 de là
 par son
 nébreux
 le lieu c
 enfermoi
 chées. H
 taine Ch
 établi ;
 ce cacho
 tre fune
 un peu c
 dans un
 geant po
 minence
 nous fail
 ce que
 par conf
 fames.
 Nous
 cachot

tant notre état misérable. On nous conduisit en présence du Gouverneur qui étoit aveugle ; & de là nous fûmes confinés par son ordre dans un cachot ténébreux, qu'on nous dit être le lieu de correction où l'on renfermoit les filles débauchées. Heureusement le Capitaine Cheap étoit assez bien rétabli ; car l'incommodité de ce cachot n'auroit pu que lui être funeste. Nous plaisantâmes un peu de nous voir renfermés dans un lieu pareil ; en enrageant pourtant contre l'impertinence du Gouverneur, qui nous faisoit ce traitement parce que nous étions anglois, & par conséquent hérétiques & infâmes.

Nous demeurâmes dans ce cachot jusqu'à ce que le Pré-

fidant de San Jago, Dom Joseph Manfo, manda MM. Cheap & Hamilton, qui se rendirent sans délai, & obtinrent qu'on nous fît venir aussi, Mr. Byron & moi. Dom Joseph nous fit un accueil fort honnête, & nous fûmes logés tous quatre chez un Gentilhomme anglois, qui eut pour nous tant que dura notre séjour des attentions aussi tendres que si nous avions été ses freres. Le lendemain nous fûmes priés à dîner chez le Président. Nous y trouvâmes l'Amiral Pizarro avec plusieurs de ses Officiers, qui étoient venus de Buenos-aires dans le dessein de passer à Lima. Il nous raconta les malheurs arrivés à son escadre, qui n'avoit jamais pu doubler le cap Horne; malheurs qui

égaioient tous ceux que nous avions nous-mêmes éprouvés avant notre naufrage.

La liberté dont on nous laissoit jouir à San Jago, & les soins de notre Gentilhomme anglois, nous remirent en peu de temps de toutes nos fatigues, & notre santé se trouva aussi bonne que si rien ne nous avoit jamais manqué. Nous avions un extrême besoin d'argent. Un Officier espagnol offrit de nous en prêter sur un billet payable par le Consul anglois à Lisbonne. Son offre fut acceptée, & il remit six cents dollars à Mr. Cheap pour nous quatre. Lorsqu'il fut question de nous partager cet argent, le Capitaine me réduisit à 80 dollars au lieu de 150 qui me revenoient. Je fus très-surpris d'une distin-

tion si odieuse ; mais tout ce que je pus lui représenter n'eut aucune force contre la résolution obstinée où il étoit de me refuser. Je l'avois regardé jusques-là comme mon ami. Je méritois son attachement par la générosité avec laquelle je m'étois sacrifié pour le suivre. Il m'avoit témoigné en plus d'une occasion sa sensibilité pour les services que je lui avois rendus , disant qu'il m'étoit redevable de la vie ; & que s'il arrivoit jamais en Angleterre , il feroit tout son possible pour procurer mon avancement. Je ne pouvois qu'être piqué au vif d'un changement qui me manifestoit une mauvaise volonté à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre , & dont je n'ai jamais pu deviner le motif.

C'étoit un parti pris de sa part de me maltraiter, & j'en eus quelque temps après une nouvelle preuve. Mr. Guillaume Lindsley, qui avoit été autrefois employé à Buenos-airès au service de la Compagnie du Sud, ayant appris que nous étions quatre prisonniers anglois à San Jago, nous écrivit que si nous avions besoin d'argent, il avoit des fonds entre les mains d'un Marchand de cette ville que nous pouvions prendre en lui envoyant un double de nos quittances. Mr. Cheap toucha cet argent, il en fit part à MM. Hamilton & Byron, & ne voulut jamais m'en céder la moindre chose. J'eus beau lui exposer ma misere, & lui remontrer que j'étois sans linge & sans habits:

sa réponse fut que je n'aurois rien. Ce procédé me parut si indigne & si criant, que je ne voulus plus avoir de société avec cet homme injuste & ingrat. Je sortis de la maison où il étoit, & j'allai me loger seul autre part.

Le Chili est un royaume assez grand, & il ne lui manque que des habitants industrieux, pour devenir un des meilleurs pays de l'univers. Il occupe en longueur une grande partie de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, & il y a sur cette côte cinq ports excellents. Baldivia au midi, à 40° de latitude sud, est une ville située sur la frontière qui sépare les Espagnols d'une nation belliqueuse d'Indiens qui sont continuellement

LA ME
 guerre av
 jamais
 and que
 les plu
 qui soi
 que ce n
 ni eux q
 eux. Il
 qu'ils
 trois
 que les
 ces
 ent de
 tous l
 sont
 la
 abattan
 Espagn
 de les
 mie de
 entent à
 te nati
 La Co

en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. On prétend que ces Indiens possèdent les plus riches mines d'argent qui soient en Amérique, & que ce métal est si commun parmi eux qu'ils en ferrent leurs chevaux. Il y a quelques années qu'ils attaquèrent tout à la fois trois des plus belles villes que les Espagnols possèdent dans ces cantons; ils les surprirent de nuit, & en massacrèrent tous les habitants. Ces Indiens sont gens fort braves, faisant la guerre en règle, & combattant en si bon ordre que les Espagnols ne s'avisent guère de les inquiéter. Baldivia est munie de fortifications qui la mettent à l'abri des insultes de cette nation redoutable.

La Conception est un autre

port. C'est là que se rendent toutes les années au mois de Décembre les Indiens des environs, pour renouveler en présence du Gouverneur le traité d'alliance entre les deux nations, ou pour le rompre, avec solennité. Si l'on est d'accord sur les articles proposés de part & d'autre, les Indiens présentent un agneau & lui coupent la tête en signe de paix. Si l'on ne convient point ensemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de guerre est faite. Ces Indiens ne connoissent aucune sorte d'écriture. Pour se souvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'est en comptant ces nœuds qu'ils rappellent les différentes choses dont ils ont

à traiter. Ces Indiens excellent dans l'art de faire ces belles couvertures dont j'ai déjà parlé, & ils en font commerce avec les Espagnols.

Velprifio est le port principal du Chili. La ville est pourtant très-petite, & tous ses habitants consistent en Matelots & autres gens qui gagnent leur vie sur les vaisseaux. Il y entre en tout vingt-six bâtimens par an; & c'est beaucoup eu égard au peu de relation que l'Europe entretient avec ce pays. La ville a deux forteresses. La première, qui est en fort bon état, est munie de vingt piéces de canon de bronze, & deux de fer. La seconde, qu'on nomme le vieux château, est bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du port

avec des batteries rafantes.

Cockimbo & Corpeepo font les deux derniers ports. Le commerce de ces deux villes n'est pas confidérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf falé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguai; elles en retirent du fucre & de la groffe toile pour l'ufage de leurs Indiens & de leurs Negres. Elles envoient auffi à Buenos-airès des vins, des fruits, des dollars monnoyés; & en retirent des velours, des foies, des habillemens de toute forte: mais ce dernier commerce eft prohibé, & ne peut fe faire que par contrebande.

Le climat du Chili eft un des plus beaux & des plus fains qui foient dans le monde. A

San Jago , où nous avons séjourné plus long - temps , nous n'avons jamais éprouvé ni froid rigoureux , ni chaleur incommode. Cette ville , qui est à trente-trois degrés est de latitude sud , devrait naturellement être sujette à de grandes chaleurs ; mais le voisinage des montagnes de la Cordeliere , dont les cimes élevées jusqu'aux Cieux sont couvertes d'une neige éternelle , y entretient dans le plus fort de l'été une agréable température. La terre est d'une fertilité incomparable , il suffit de la gratter & d'y semer du grain , pour que sans autre culture elle produise au centuple. Il y a de toute espee d'arbres fruitiers : pommes , poires , pêches , abricots , prunes , cerises , raisins , limons , oranges ,

tous ces fruits sont ici fort communs. Le pâturage est des meilleurs, & on y engraisse une quantité prodigieuse de bétail. Le bœuf & le mouton y sont à rien; & c'est la plus excellente viande qu'on puisse manger.

Les habitants du Chili ont de fort beaux chevaux à tout usage. J'en ai vu dont le pas étoit aussi vîte que le galop ordinaire. Ils sont tous bons cavaliers. Ils ont toujours à la porte de leurs maisons des chevaux sellés & bridés, dont ils se servent pour les plus petites courses, ne fût-ce que pour aller d'une maison à une autre. Les gens de la campagne sont forts & vigoureux; mais la bonté du pays, qui leur donne sans beaucoup de travail bien au delà du nécessaire, les rend extrêmement paresseux.

On trouve au Chili des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb & de vif-argent. Si ces richesses étoient entre les mains de gens qui eussent l'esprit de les faire valoir, elles produiroient au delà de l'imagination. Mais les Chiliens ne sont point au fait de l'art d'exploiter les mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne savent point extraire le mercure. Le plomb, ils n'en font aucun cas. L'or, quoique très-abondant, reste dans la mine faute de travailleurs intelligents, & ce qu'ils en tirent est peu de chose en comparaison de ce qu'on en pourroit tirer. La paresse des ouvriers contribue à l'abandon stupide que l'on fait de tant de trésors. Dès qu'ils ont ama-

flé une certaine somme , ils quittent l'ouvrage ; & n'y reviennent point que cet argent ne soit dépensé. Le seul métal dont on tire au Chili quelque avantage , c'est le cuivre. On en fournit tout le Pérou. Les François qui fréquentent ces mers en achètent beaucoup ; & c'est pour eux une branche de commerce fort lucrative , non seulement parce qu'ils ont ce cuivre à très-bon marché , mais à cause de la quantité d'or qu'il renferme , & qu'ils savent très-bien en extraire.

Les habitants de San Jago sont espagnols & indiens , outre les esclaves negres. Les Espagnols sont fiers comme par-tout ailleurs , & ils affectent beaucoup de faste & de magnificence dans leurs habits. Ils sont gé-

néralement assez bonnes gens , & fort affables envers les étrangers. Leurs femmes sont fort empressées de lier société avec les nouveaux venus ; elles ont un goût pour la parure qui égale tout ce que la vanité du sexe fait voir ailleurs de plus passionné & de plus vain. Elles font de très - grandes dépenses en ajustements sur leurs personnes , & en meubles dans leurs maisons. Leur maniere de se mettre est galante & peu modeste. Elles n'ont pour habillement qu'un juste dont les manches sont de belle toile. Leurs juppons fort courts sont ouverts par devant jusqu'au dessus du genou , & un des côtés ouverts est rabattu sur l'autre. Elles ne portent point de paniers , parce qu'une des prin-

principales beautés chez elles est de se faire
paroître menues par le bas des corps. Leurs souliers sont sans talons , & elles se plaisent à leur donner les formes les plus bizarres. Elles sont coëffées de cheveux ; & elles ont le talent d'en arranger les boucles d'une maniere tout-à-fait séduisante. En un mot quoique leur façon de se mettre soit fort opposée à nos modes européennes , en résulte un agrément que nos Dames les mieux mises pourroient envier. Pour ce qui est des Indiens , les Espagnols les traitent comme de vrais esclaves , & leur sort n'est pas meilleur que celui des Negres. Le Corrégidor les fait travailler toute l'année , sans ménager leurs forces , & ne leur donne ensuite que ce qu'il veut.

La chasse des taureaux sauvages est le principal divertissement des Espagnols. Leur adresse n'est pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chasse des chevaux. Ils s'y prennent de la même manière pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jetant un nœud coulant qui le serre ou par le cou ou par les cornes. L'animal qui se sent pris se débat avec force pour s'échapper; & les différents efforts qu'il fait dans sa fureur sont l'amusement des spectateurs.

San Jago est la principale ville du Chili. Elle est située dans un vallon charmant. Elle est très-bien bâtie, quoique les maisons soient basses & n'aient que le rez de chaussée, à cau-

se des tremblements de terre dont les secouffes se font sentir presque toutes les semaines. Le vallon qui l'environne est coupé de plusieurs rivières qui fournissent beaucoup de poisson, & en particulier d'excellentes truites. En un mot je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un pays plus délicieux. S'il étoit habité autant qu'il peut l'être, & par d'autres que des Espagnols, qui ont partout plus de fierté que d'industrie; je puis garantir que le Chili seroit un des plus beaux lieux de la nature.

Après un séjour de plus d'un an nous apprîmes qu'il y avoit un arrangement entre l'Espagne & l'Angleterre pour l'échange des prisonniers; & Dom Joseph Manso nous fit dire que

nous étions les maîtres de retourner en Europe par le premier vaisseau qui mettroit à la voile pour l'Espagne. Six mois après un vaisseau françois arriva à Valparaiso ; MM. Cheap, Hamilton, & Byron, en profiterent pour retourner en Europe. Quant à moi, depuis le démêlé que j'avois eu avec le Capitaine, je n'avois eu aucune communication avec lui ; & je n'eus garde de m'embarquer avec un homme qui en avoit trop mal usé à mon égard pour m'inspirer autre chose que de l'averfion. Je fus que l'Amiral Pizarro devoit partir incessamment pour Buenos-aires, où il avoit laissé son vaisseau, & que de là il devoit se rendre en Espagne. Je le priai de me permettre de me joindre à lui. Il s'y prêta gracieusement,

en m'assurant que nous arriverions en Europe beaucoup plutôt que le vaisseau françois.

Je partis de San Jago en compagnie de l'Amiral Pizarro & de ses Officiers le 20 Janvier 1745. Nous étions dans le plus grand été ; & comme nous n'avions pour toute voiture que des mulets , l'ardeur du soleil qui dardoit sur nos têtes nous fit prendre le parti de marcher la nuit & de nous arrêter le jour. Après avoir effuyé les fatigues & les périls des mers les plus orageuses , un voyage par terre ne me sembloit pas susceptible de circonstances capables de m'inspirer de l'effroi ; mais quand nous fûmes au pied de ces prodigieuses montagnes de la Cordeliere , & que je vis les chemins
par

par où il falloit passer pour les franchir, j'avoue que le danger me parut aussi grand que tous ceux que j'avois courus jusques-là. Nous mêmes quatre jours de suite à monter par des sentiers presque perpendiculaires, & si étroits, qu'en quelques endroits il n'y avoit pas plus de sept pouces d'espace pour le passage de nos mulets. D'un côté nous avions des roches inaccessibles, de l'autre un précipice & une grande riviere au bas. Quoique les mulets que nous montions soient accoutumés à ces horribles chemins, & qu'ils aient le pied fort assuré, j'étois dans une appréhension continuelle, voyant que le moindre faux-pas devoit me précipiter dans d'effroyables aby-

mes. Ce qui augmenta ma terreur, c'est que je vis à quatre pas de moi un mulet chargé de ballots à qui le pied manqua ; il tomba dans le précipice, & il fut mis en mille morceaux avant d'en atteindre le fond.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine au sommet de cette grande montagne, qui n'est qu'un défagréable & aride rocher. Sur cette cime excessivement supérieure à la région des foudres & des éclairs, nous éprouvâmes un froid si piquant que deux de nos muletiers en moururent. Pour moi je me trouvai incommodé d'un grand vomissement, que j'attribuai à l'extraordinaire vivacité de l'air. Nous eûmes beaucoup plus de difficulté à descendre

que nous n'en avions eu à monter; & nous y mîmes un jour de plus. De vingt mulets que nous avions il n'en réchappa qu'un seul. Les uns furent précipités, d'autres eurent les jambes cassées, & il y en eut qui moururent de faim. Nous trouvâmes au bas de la montagne la petite ville de Mendoza, où nous séjournâmes trois jours pour nous y fournir de mulets & de voitures. Il nous restoit quatre cents lieues à faire jusqu'à Buenos-airès, à travers un pays fort désert & fort dépourvu. Nous chargeâmes nos mulets des provisions nécessaires; nous en prîmes quelques uns pour nous servir de monture à moi & à quelques autres. L'Amiral Pizarro avec un certain nombre de ses Officiers se mit

dans un grand chariot traîné par des bœufs. Nous fîmes plus de cent lieues sans trouver une maison, & plus de deux cents avant que de rencontrer une goutte d'eau. Le climat de ce canton est d'une chaleur brûlante, & il n'y a pas un arbre où l'on puisse se mettre à l'abri des rayons du soleil.

A toutes ces incommodités se joignoit la crainte des périls ordinaires à cette route. Le premier de ces périls est la rencontre des tigres & des lions, qui sont ici en grand nombre, & qui s'élancent avec beaucoup de hardiesse contre les voyageurs, à moins que ceux-ci ne soient assez accompagnés pour être en état de défense. Le second péril, plus redoutable encore que le précé-

dent, est le caractère féroce d'une nation de Patagons qui habite ces contrées. Ces Indiens très-belliqueux haïssent mortellement les Espagnols, & leur font une guerre sans relâche.

Voici ce que m'en ont appris mes compagnons de voyage. Ces Indiens sont, comme tous les autres Patagons, de haute taille, & d'un teint basané. Leurs armes sont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. Ils se dispersent en différents partis dans ces vastes plaines, ayant chacun leur chef ou Cacique. Lorsque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter secours dans quelque expédition contre les Espagnols, il ne peut se séparer du Cacique auxiliai-

re que lorsque l'expédition est faite ; & s'il lui prenoit fantaisie de le quitter, il s'exposeroit à avoir la tête tranchée par ses gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils sont tous bons cavaliers ; ils montent à cheval à peu près comme nos Houffards d'Europe. Leurs selles sont plates & minces comme celles de nos chevaux de course en Angleterre. Leurs étriers ne sont qu'un morceau de bois où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied. Leurs brides sont de crin, & le mors est de bois. Ils n'ont point de demeure fixe ; ils sont errants, & par là même fort inaccessibles aux Espagnols. Ils font de temps en temps des courses sur les frontieres espagnoles, &

A LA
enlevé
ants.
qu'ils fo
les femm
en faire
tout le
contre l
d'intrép
en avoin
de la ma
porte
bâton
longue
fier po
tient de
telas ;
au dev
venir.
l'Indien
dans la
il lui
le ven
tenver

enlevent le bétail & les habitants. De tous les prisonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfants pour en faire des esclaves, & tuent tout le reste. Ils se battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité, & les tuent pour en avoir la peau. Ils les attaquent de la manière suivante. L'Indien porte de la main gauche un bâton qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'osier pour garantir la main; il tient de la main droite un coutelas; & avec ces armes il va au devant du tigre, ou le voit venir. Lorsque l'animal est près, l'Indien lui fourre son bâton dans la gueule, en même temps il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre est attaqué, renversé, tué presque en un

clin d'œil. Il est vrai que si l'Indien manque son coup, & qu'il n'ait pas l'adresse de prendre le moment pour user du bâton & du coutelas, le tigre prend sur lui l'avantage, & le dévore.

Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer en route aucun de ces divers ennemis, auxquels il auroit fallu livrer de sanglants combats. Nous vîmes une quantité prodigieuse de chevaux, de mulets, & de bœufs sauvages, qui courent la campagne, & qui sont au premier qui les attrape. Nous tuâmes plusieurs de ces bœufs, qui nous furent de grande ressource; car nous n'avions porté aucune provision de viande, sur l'espérance que nous ne manquerions pas d'en trouver en

A LA
chemin.
plus di
neur, l
chaleur
vous arr
e 10 du
Quat
arrivée,
ordre d
te ce po
obre su
ordre ét
miral ne
ngloise
temps-là
Le Gou
ne reçu
& me p
ai. Je
même
au Chili
toujour
fourniss

chemin. Après un voyage des plus disgracieux par sa longueur, l'aridité du pays, & la chaleur extrême du climat, nous arrivâmes à Buenos-aïrès le 10 du mois de Mars.

Quatre jours après notre arrivée, l'Amiral Pizarro reçut ordre d'Espagne de ne partir de ce port que le mois d'Octobre suivant. Le motif de cet ordre étoit d'empêcher que l'Amiral ne fût pris par la flotte angloïse qui devoit jusqu'à ce temps-là croiser dans ces mers. Le Gouverneur de Buenos-aïrès me reçut d'abord assez bien, & me pria même à dîner chez lui. Je comptois jouir de la même liberté que j'avois eue au Chili. Ma conduite qui avoit toujours été fort décente ne fournissoit aucun sujet de me

faire un plus mauvais traitement. Cependant au sortir de table je fus arrêté & mené prisonnier dans le fort, avec défense d'en sortir. Un mois après je fus relâché par l'entremise de l'Amiral, & on me donna la ville pour prison. Mais sur le bruit qui courut de l'arrivée de quelques gens de guerre anglois à l'embouchure du fleuve, je fus encore renfermé dans le fort, où je restai vingt-deux jours. Ce bruit s'étant trouvé faux, on me rendit ma liberté; & j'en ai joui jusqu'au départ de l'Amiral, avec lequel je me suis rendu à Monte Vedio.

Ainsi finit le récit de Mr. Campbell, que nous écoutâmes avec une attention pleine d'intérêt. La joie de notre réunion

A L.
devint
la con
récipro
nous la
dence
fait pa
preuve
sur div
nous fa
lieu pr
que no
notre c
Nou
jusqu'a
est nou
fort pe
moins
est bor
petit p
17 pic
de la
Asie,
flotte c

devint encore plus grande par la connoissance de nos malheurs réciproques. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la Providence, qui après nous avoir fait passer par de si rudes épreuves, en nous dispersant sur diverses terres barbares, nous faisoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le desir que nous avions tous de revoir notre chere Angleterre.

Nous restâmes à Monte Vedio jusqu'au 13 d'Octobre. La ville est nouvellement bâtie. Il y a fort peu d'habitants & encore moins de commerce. Le havre est bon pour les vaisseaux de petit port; il n'y a pas plus de 17 pieds d'eau dans le temps de la haute marée. Cependant l'Asie, vaisseau amiral de la flotte de Pizarro, y a été pen-

dant deux ans. Il est vrai qu'on avoit été obligé de retrancher son gouvernail faute d'eau, & que ce bâtiment s'étoit enfoncé dans la bourbe, sans en souffrir pourtant aucun dommage. La garnison de Monte Vedio est composée de deux compagnies d'Infanterie, & d'une compagnie de Dragons, toutes troupes réglées que l'on y envoie d'Espagne, & qui ne font pas plus de cent hommes en tout. Le port est défendu par une forteresse où il y a quinze piéces de canon. Les Espagnols, qui craignent que les Anglois n'entreprennent de s'établir dans cette partie de l'Amérique, ont entrepris de construire ici une citadelle qu'ils prétendent rendre extraordinairement forte,

& qui commandera toute la riviere. Elle fera à quatre bastions avec 64 pieces de canon en tout. Elle doit être accompagnée de divers autres forts, qui rendront cette place très-considérable. Le pays aux environs est beau & fertile. Il fournit abondamment à tous les besoins. On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, car les vignes y reussissent à merveille. Mais ici comme ailleurs l'indolence espagnole rend inutiles tous les avantages du terrein; & il est vrai de dire que la nature en prodiguant ses trésors à cette nation, place ses dons en pure perte. Il y a auprès de Monte Vedio des mines d'or & de diamants dont on fait fort peu d'usage. On en tire pourtant

quelques fragments que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, qui viennent commercer ici par la riviere Noire qui se jette dans la riviere de la Plata. Au dessous de Monte Vedio est un très-beau port nommé Malduna. L'embouchure en est étroite: mais il peut contenir deux cents vaisseaux. Ce havre est un des plus assurés qui soient dans le monde. Il n'a besoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna sont au nord de la riviere. Du coté du sud il y a encore un autre aussi bon port nommé par les Espagnols, l'Insanada de Baragon.

Tout se dispoit au départ du vaisseau l'Asie. Ce bâtiment,

dont la charge étoit très-riche, & qui portoit plus de 15 millions de dollars, manquoit d'hommes & de Matelots. L'Amiral Pizarro se donna toute sorte de soins pour en trouver. Il enleva de gré ou de force tout ce qui étoit à Monte Vedio & aux environs; il y joignit tout ce que nous étions de prisonniers anglois, quelques Contrebandiers portugais pris en différens temps, & une douzaine d'Indiens faits prisonniers depuis peu, dans une escarmouche auprès de Buenos-aïrès. Ce ramassis de gens de toute nation, & dont la plupart n'étoient point propres à la manœuvre, lui composoit un des plus mauvais équipages qu'on aie jamais vus; & le moindre de nos vaisseaux qui

l'auroit rencontré en route , s'en seroit rendu maître sans beaucoup de difficulté. C'étoit un parti forcé. Nous nous embarquâmes le 13 Octobre 1745 ; & à peine eûmes-nous perdu entièrement la terre de vue , que le vaisseau faillit à être perdu pour les Espagnols , par la hardiesse d'Orellana , chef des Indiens , qui en fut maître durant plusieurs heures. Je ne répéterai point ici les circonstances de ce combat , qui sont fort exactement détaillées dans la relation du voyage de Mr. Anson. La scene fut des plus tragiques. Les hurlements affreux des Indiens , les cris douloureux des blessés , le bruit tumultueux de l'équipage , l'horreur des ténèbres , tout sembloit concourir à augmenter

le désordre & la terreur ; & si l'on n'étoit pas venu à bout de tuer ce terrible Orellana, qui abattoit à grands coups tout ce qu'il trouvoit en son chemin, c'en étoit fait des Espagnols & de nous : le vaisseau étoit pris, & nous redevenions les esclaves des Indiens. On en fut quitte pour une vingtaine de morts, & une quarantaine de blessés. Les Indiens s'étant jetés à la mer aussi-tôt après la mort d'Orellana, le calme se rétablit dans le vaisseau ; & nous arrivâmes au port de Corkvion près du cap de Finisterre le 20 Janvier 1746. Débarqués à terre, on nous enferma dans une étroite prison, où nous fûmes enchaînés quinze jours comme des criminels, n'ayant pour toute

nourriture que du pain & de l'eau. Mr. Campbell fut envoyé à Madrid, où il sollicita & obtint un passe-port pour Lisbonne, d'où il se rendit en Angleterre. Pour nous on nous tira de notre prison, & nous fûmes menés par terre jusqu'au Groyne. Là on nous conduisit au château San Antonio, dans une isle qui est à l'entrée du port, & où l'on a accoutumé de renfermer les malfaiteurs. Nous y demeurâmes jusqu'à ce qu'il vint un ordre de la Cour d'Espagne de nous envoyer en Portugal. En huit jours nous arrivâmes à Porto; & le 28 Avril nous nous embarquâmes pour Londres, où nous arrivâmes le 8 Juillet suivant. Telle a été la fin d'un voyage de près de six ans, qui après nous

avoir rendus les jouets d'une foule d'accidents tous plus déplorables les uns que les autres, nous a laissés sans fortune, sans ressources, sans protection. Nous croyions en arrivant dans notre patrie recevoir la récompense de nos travaux, & on nous y a traités comme des rebelles, à qui l'on prétendoit faire grace en se contentant de les priver de leurs appointements, de les exclure du service, sans pousser plus loin le châtiment de leur entreprise contre le Capitaine Cheap. Quoiqu'il soit l'auteur de toutes nos infortunes, nous souhaitons que la prospérité de son sort triomphe désormais de tous les inconvénients auxquels pourroit l'exposer la dureté de son caractère.

F I N.

T

DES

ABORDA

page 169.

acclamation

126.

Admission de

quipage.

Adresse des

ordre les ch

Admiration

des hom

Algue mari

Alarme cau

370.

Alger & Cli

disparoill

Amnistie a

Rio-Gran

furent. 2

Anarchie p

48. Sa c

T A B L E
DES MATIÈRES.

A

- A**BORDAGE extrêmement périlleux.
page 169.
 Acclamations usitées chez les marins.
 126.
 Action de Mr. Cheap qui révolte l'é-
 quipage. 351.
 Adresse des Indiens Patagons pour pren-
 dre les chevaux. 308.
 Admiration des Patagons en voyant
 des hommes blancs. 285.
 Algue marine. 252.
 Alarme causée par un coup de fusil.
 370.
 Aller & Clinch, Officiers du Wager,
 disparoissent. 272.
 Amnistie accordée à la garnison de
 Rio-Grande. 202. Quelques uns la re-
 fusent. 203.
 Anarchie parmi l'équipage du Wager.
 48. Sa cause. *ibid.*

- Ancrage du port St. Sebastien admirable. 211.
- Animosité excitée, par qui. 75.
- Anna, flûte, souffre beaucoup d'une tempête. 22. Donne le signal d'incommodité. 24.
- Anson, Amiral, fait des changements dans son escadre. 10. Envoie ses ordres aux Capitaines. 11. Dépêche un Officier au Gouverneur de Ste. Catherine. 12. Envoie une barque pour reconnoître un vaisseau. 16.
- Assemble ses Capitaines. *ibid.* Donne ses ordres pour le départ. *ibid.* S'approche du Wager. 26. Lui renvoie son Charpentier. 27.
- Arbustes odoriférants. 13.
- Armadille, animal: sa description. 254. 255. 278.
- Assassinat ordinaire & journalier à Madere. 8. A Rio-Janeiro. 220.
- Asyle des églises pour les assassins. 8.
- Aventure inopinée & sensible. 131.

B

- B**Ahia, ou baie de tous les SSts. sa description. 232. 233. Caractere des gens du pays. 234. Culture des terres y est négligée. 237.

DES MATIERES. iij

Baie de Ste. Catherine. 12. Sa description. 13. L'air y est mal-sain, pourquoi. 14.

Baie de Cheap. 127. On y rent e. 347.

Baie sablonneuse abondante en gibier. 102.

Baldivia, ville du Chili. 394.

Baleines communes à Bahia : elles y détruisent le poisson. 236.

Barque reste à sec. 157. Arrive à Rio-Grande. 179.

Beans, Lieutenant du Wager, propose de faire arrêter son Capitaine. 90.

Sa timidité en présence de son Capitaine. 93. Il est fait commandant des révoltés. 119. Envoie des Matelots à la baie Cheap, pourquoi. 129.

Ils ne reviennent plus, pourquoi. *ibid.*

Parle mal de deux de ses Officiers. 242.

Besoin de provisions fait hasarder les périls. 133.

Besoins extrêmes donnent de l'industrie. 186.

Boisson des Indiens Patagons. 297.

Bonanoé, fruit particulier de l'isle de Madere. 6. Superstition des habitants à l'égard de ce fruit. *ibid.*

Bosseman du Wager, son caractère. 44. Tire le canon contre son Capi-

raine. *ibid.* Pourquoi. *ibid.* Insulte à son Capitaine prisonnier. 111. Met le désordre par-tout où il est. 214. On est obligé de le chasser. 217. Fait attenter à la vie du Capitaine & du Charpentier du Wager. 223. Briques gravées trouvées sur la côte du port désiré. 162. Broadwater égorgé par les Indiens. 270. Bulkelei, Canonnier du Wager, se charge de le réparer. 26. Se plaint de la route qu'on a pris. 31. En parle au Capitaine. 32. Tâche de ramener les déserteurs, & gagne le garçon Charpentier. 50. & 51. Veut qu'on prenne la route du Sud. 75. Son caractère. 77. Dresse un mémoire & le fait signer. 78. Le présente au Capitaine. 79. Demande un conseil. 90. Somme son Capitaine de signer un mémoire. 94. Craint la vivacité de son Capitaine. 97. Va découvrir le pays, & en fait son rapport. 101. 102. & 103. Fait accepter aux révoltés la demande de son Capitaine. 118. Quitte son Capitaine, de qui il reçoit un présent. 126. Prend terre sur la côte du Bresil, y trouve des Espagnols. 175. 176. Il achete du pain,

pain, qu
 178. Re
 quelque
 Bulkelei v
 pourquo
 omman
 Rio-Ja
 fort viv
 Vout all
 berston
 rompit l
 Bulkelei pa
 repent d
 à Bahia
 Lisbonne
 Anglois.
ibid. Par
 Spitead
 243 &

Cabane
 rocher.
 270.
 Cabanes
 à transp
 Cacique,
 conduit
 286.

DES MATIERES.

- pain, qu'on lui vend très-chèrement. 178. Rentre dans la barque, craignant quelque infidélité des Espagnols. 179. Bulkelei veut sortir de Rio-Grande, pourquoy. 194. En confere avec son Commandant. *ibid.* Insiste pour aller à Rio-Janeïro. 195. Ecrit une lettre fort vive à son Commandant. 198. Vult aller par terre avec Mr. Pemberston à Rio-Janeïro. 200. Ce qui rompit le voyage. 201. Bulkelei part de Rio-Janeïro. 224. Se repent d'être parti si-tôt. 232. Arrive à Bahia & en repart. 237. Arrive à Lisbonne. 241. Est mal reçu des Anglois. 242. Présente son journal. *ibid.* Part pour l'Angleterre, arrive à Spitead, il est jugé par l'Amirauté. 243 & 244.

- C
- Cabane renversée par la chute d'un rocher. 264. Pillée par les Indiens. 270. Cabanes des Indiens Patagons faciles à transporter. 287. Cacique, chef des Indiens Patagons, conduit les Anglois auprès du Roi. 286.

T

- Campbell, Officier du Wager, raconte ses aventures. 319. & *suiv.* Va au vaisseau brisé & en retire du bœuf salé. 326. S'embarque sur l'esquif. 328. Prend terre dans des marais, ce qu'il y souffre. 330 & 332. Sa triste situation. 342. Tombe malade, pourquoi. 344. Tombe dans la mer. 345. Donne sa montre à un Jésuite. 376.
- Campbell outré des mauvaises manières de Mr. Cheap. 392. S'embarque avec l'Amiral Pizarro. 407. Arrive à Buenos-airès. 417. Est envoyé à Madrid. 426.
- Canot construit d'un tronc d'arbre avec des peaux de veaux marins. 279.
- Cap Blanco doublé. 165.
- Cap de la Vierge Marie. 158. Le vent contraire en empêche l'abordage. 160.
- Cap Victoria. 142.
- Capitaine du vaisseau St. Tubes sollicite vainement pour les Anglois. 229. Leur avance de l'argent. 231.
- Capitale du Roi des Patagons: sa description. 289. 290.
- Caple: (Thomas) sa triste aventure. 147.
- Céleri, abondant dans l'isle Wager. 46.
- Centurion, vaisseau amiral. 3.

Chaloupe
Inquiétude
reparoît
Charpentier
cabanes
Chasse copi
ceux qui
Chasse des
cheap, Ca
malade.
de son é
difficile à
exactitud
l'Amiral
son vaisse
l'avertit
une chute
Envoie so
ne revient
à terre, &
d'Indiens.
cheap frapp
repartie
l'affection
57. Fait
60. Retra
des vivres
cheap: son
prendre la
Sa surpri

DES MATIERES. vij

- Chaloupe séparée de la barque. 136.
 Inquiétudes de l'équipage. *ibid.* Elle
 reparoit & disparoit. 137. 138.
 Charpentier du Wager construit des
 cabanes dans l'isle Wager. 47.
 Chasse copieuse. 170. Devient inutile à
 ceux qui étoient dans la barque. 171.
 Chasse des taureaux sauvages. 405.
 Cheap, Capitaine du Wager, tombe
 malade. 25. Appaise les mutineries
 de son équipage. 30. Fait une faute
 difficile à réparer. 31. Sa trop grande
 exactitude à suivre les ordres de
 l'Amiral cause tous les malheurs de
 son vaisseau. 33. Sa surprise lorsqu'on
 l'avertit qu'on voit la terre. 35. Fait
 une chute & se démet l'épaule. 36.
 Envoie son Lieutenant à terre, qui
 ne revient point. 39. 40. Va lui-même
 à terre, & se loge dans une cabane
 d'Indiens. 41.
 Cheap frappe le Bosseman. 45. Plaisante
 repartie de Mr. Cheap. *ibid.* Perd
 l'affection de l'équipage, pourquoi.
 57. Fait des présents aux Indiens.
 60. Retranche la ration aux voleurs
 des vivres. 69.
 Cheap : son caractère ; s'opiniâtre à
 prendre la route du Nord. 74. 75.
 Sa surprise en voyant le mémoire

- qui lui est présenté par le Canonnier. 79. Il assemble les Officiers. *ibid.* Paroît se rendre à l'avis du Canonnier. 82. Fait ses efforts pour diviser le parti contraire à ses intentions. 89. Invective le Canonnier. 94. L'envoie croiser & reconnoître le pays. 101. Cheap est arrêté prisonnier. 108. Cause de son arrêt. 110. Belle réponse. 111. Il insulte à la bravoure des Officiers. 112. Invective son Lieutenant. 114. Tâche de le déterminer à prendre la route du Nord. 115. 116. Craint d'être conduit en Angleterre, demande qu'on le laisse dans l'isle. 117. Fait marché avec les Indiens pour être conduit à l'isle Chiloé. 349. Y souffre beaucoup du froid. 370. Agit mal avec Mr. Campbell. 391. & *suiv.* S'embarque sur un vaisseau françois pour l'Angleterre. 407.
- Chica, liqueur faite avec de l'orge. 373.
- Chili: sa description. 398. & 399.
- Chiliens sont très-paresseux. 400.
- Chirurgien major ne veut pas panser Cozens; pourquoi. 55. Demande de rester dans l'isle Wager avec le Capitaine. 119.
- Chirurgien hollandois a soin des An-

D
glois à
214.
Choix du
embargo
Citrons al
s.
Cockimbo
merce.
Complot
Conférenc
& son
Consterna
terre. 2
leurs c
Contestati
tenant,
Conver
autres
Cordeliero
fficles
Corpeepo
merce.
Corregido
Cheap
374.
Coucous
Leur r
Cousins,
glois. 1
Cozens;

DES MATIERES. ix

- glois à Rio - Janeiro. 212. 213. &
214.
- Choix du temps est essentiel pour un
embarquement. 1.
- Citrons abondants dans l'isle Madere.
5.
- Cockimbo , port du Chili : son com-
merce. 398.
- Complot de quelques Matelots. 49.
- Conférence entre le Capitaine Cheap
& son Canonnier. 81. *jusqu'à* 87.
- Consternation de ceux qui restent à
terre. 246. Leurs reproches contre
leurs compagnons. 247.
- Contestation entre Mr. Beans , Lieu-
tenant, & le Canonnier. 149. 150.
- Conventions signées par Mr. Beans &
autres Officiers. 120. *jusqu'à* 123.
- Cordelières, montagnes du Pérou di-
fficiles à passer. 408.
- Corpeepo , port du Chili : son com-
merce. 398.
- Corregidor espagnol fait conduire Mr.
Cheap & sa compagnie à Castro.
374.
- Coucous, Indiens : leur caractère. 359.
Leur religion. 361.
- Cousins, insecte, incommode les An-
glois. 14.
- Cozens : son caractère. 52. Prend dif-

- pute avec le Munitionnaire. 53. Lui
tire un coup de pistolet. *ibid.* En re-
çoit un du Capitaine. 54. Meurt. 57.
Cummins, Charpentier, construit une
grande maison de bois. 71. Alonge
la grande barque. 74. Part de Rio-
Janeiro. 224.
Curiosité du peuple de Rio-Grande
pour la barque & l'équipage. 184.

D

- D**ANGER que court la barque Speed-
wel. 127.
Départ de l'escadre angloise du port
St. Julien. 20.
Départ d'une partie des Officiers & de
l'équipage du Speedwel. 210.
Description du pays qu'habitent les In-
diens Patagons. 294. 295. Forme &
caractere des Indiens Patagons. 196.
Description de Buenos-aïrès. 314. 315.
De l'isle Chiloé. 382. De Chaco. 385.
Déserteurs. On leur propose de s'em-
barquer, ils refusent. 124.
Détroit de le Maire. 20. De Magellan.
83.
Deuil des Patagons très-sévère. 301.
Directions données par le Chevalier
Narborough très-exactes. 158.

Difette des
Dispute
sentimen
Diffensions
164. &
Duck ret
chez les
Dureté de
taine. 1

ELLIOT, C
meurt
Embarque
après le
bre. *ibi*
Embarras
pour a
lent de
Embarras
avoir
Embouch
gereuse
Emploi d
des Pa
Entrepris
punies
Equipage
nonnie
78.

- Disette des vivres excessive. 146.
 Dispute occasionnée par les différents
 sentimens. 117.
 Dissensions se raniment, pourquoi. 163.
 164. & 165.
 Duck retrouve son fusil. 279. Reste
 chez les Patagons. 307.
 Dureté des Officiers envers leur Capi-
 taine. 110.

E

- E**LLiot, Chirurgien major du Wager,
 meurt de ses fatigues. 365.
 Embarquement de l'équipage du Wager
 après le naufrage. 126. Leur nom-
 bre. *ibid.*
 Embarras des Officiers du Speedwel
 pour avoir de l'argent. 209. Propo-
 sent de vendre leur bâtiment. *ibid.*
 Embarras de l'Amiral Pizarro pour
 avoir des Matelots. 423.
 Embouchure de Rio-Grande très-dan-
 gereuse. 180.
 Emploi des quatre Anglois chez le Roi
 des Patagons. 294.
 Entreprises contre le Capitaine Cheap
 punies en Angleterre. 427.
 Equipage du Wager suit l'avis du Ca-
 nonnier contre celui du Capitaine.
 78.

- Erreur de Mr. Beans multiplie les peines. 152.
- Escadre angloise retenue dans les ports d'Angleterre. 3. Sort du port Ste. Helene. *ibid.* Passe la ligne. 11. Sort de la rade Ste. Catherine. 18. Accueillie d'une horrible tempête. 21.
- Esquif laissé au Capitaine Cheap. 119. Coule à fond. 340.
- Ewers , Lieutenant des troupes de terre, se jette à la nage. 169.
- Exemple d'intrépidité ranime le courage. 169.

F

- F**anfaronnade d'un Espagnol à Rio-Janeïro. 224.
- Farine se vend une guinée la livre. 147.
- Fautes contre la subordination, ne sont jamais pardonnées en Angleterre. 244.
- Femme indienne plonge dans la mer pour prendre du poisson. 355.
- Fermeté des Officiers du Wager. 43.
- Fermeté de Mr. Cheap trop grande. 104. Sujette à des inconvénients. 105.
- Fonchiale, rade : sa description. 9.
- Fourberie du Gouverneur de Chaco. 388.

DE
Fourmis
Froid ex
Froideur
tenant.

GAlleg
Garçon
Garnison
à la vu
Glocester
vergue
Gouvern
che d
15.
Gouvern
les O
181.
chez
183.
vaiffe
Les
dimin
Leur
qu'il
Gouver
ranç
follic
d'en

DES MATIERES. xiiij

Fourmis dévorent tout à Bahia. 237.
 Froid excessif à l'isle Wager. 46.
 Froideur de l'équipage envers le Lieutenant. 199.

G

Gallegos, riviere. 160.
 Garçon Chirurgien pansé Cozens. 54.
 Garnison de Ste. Catherine est effrayée à la vue de l'escadre angloise. 12.
 Glocester, vaisseau anglois: sa grande vergue est fracassée. 24.
 Gouverneur de l'isle Ste. Catherine tâche de faire surprendre les Anglois. 15.
 Gouverneur de Rio-Grande questionne les Officiers de la barque Speedwel. 181. Son étonnement. 182. Loge chez lui Mrs. Beans & Pemberston. 183. Leur donne des nouvelles des vaisseaux le Severn & la Perle. *ibid.*
 Les comble de politesse. 186. Leur diminue les vivres, pourquoi. 193.
 Leur remet le paiement de tout ce qu'il leur a fourni. 208.
 Gouverneur de Buenos-aires paie la rançon de trois Anglois. 311. Les sollicite de se faire Catholiques, & d'entrer au service d'Espagne. 313.

Les maltraite par rapport à leur refus. *ibid.* Les envoie prisonniers sur le vaisseau l'Asie. *ibid.* Les fait traiter comme des esclaves. 315.

Gratification d'Angleterre pour les sujets qui font naufrage. 207.

Grey, Président de l'Assiento, sollicite la rançon des trois Anglois. 312.

Guianacoës, animal : sa description. 155.

H

HAche faite d'un canon de fusil. 279. 280.

Hamilton demande de rester dans l'Isle Wager avec le Capitaine. 119.

Havre de Malduna très-assuré. 422.

Herbe du Paraguay fort commune à Chaco. 384.

Hérétiques sont en horreur dans l'Isle de Madere. 7. On leur refuse la sépulture. *ibid.*

Hôpital fondé à Madere pour ceux qui sont atteints du mal vénérien. 7.

I

Jalousie outrée des habitants de Madere. 7.

Jésuites possèdent le plus riche vigno-

D
ble de
Bahia
d'Europ
college
& les y
Jésuite (u
bouteill
à un A
376.
Impruden
ger. 29
Indiens a
Cheap
pourqu
ibid. R
& enfa
leur ca
voyant
de pêc
Ils se
64.
Indiens t
tre de
vivres
154.
ibid.
Indiens
dans
Indiens
Mr. C

- ble de Madere. 5. Leur église de Bahia est toute bâtie de marbres d'Europe. 234. Reçoivent dans leur college Mr. Cheap & sa compagnie, & les y traitent bien. 378.
- Jésuite (un) apporte à Mr. Cheap une bouteille d'eau-de-vie. 375. Propose à un Anglois d'échanger sa montre. 376.
- Imprudence du Munitionnaire du Wager. 29.
- Indiens apportent des vivres à Mr. Cheap, 59. Font des signes de croix, pourquoi. 60. Boivent des liqueurs. *ibid.* Reviennent avec leurs femmes & enfants, construisent des cabanes; leur caractère. 61. Leur surprise en voyant un miroir. 62. Leur manière de pêcher. 63. Autre manière. 356. Ils se retirent en colere, pourquoi. 64.
- Indiens troquent un chien galeux contre des culottes. 145. Donnent des vivres en échange de marchandises. 154. Signalement de ces Indiens. *ibid.*
- Indiens Patagons prennent les Anglois dans l'isle Déserte. 281.
- Indiens de l'isle Chiloé reçoivent bien Mr. Cheap. 372.

Indiens du Chili viennent tous les ans au port de la Conception. 396. Leur maniere de renouveler ou rompre l'alliance. *ibid.*

Indolence des Espagnols rend inutiles les avantages du terrain. 421.

Indulgence pernicieuse dans la distribution de l'eau-de-vie. 99.

Inhumanité de Mr. Cheap envers Cozens. 56.

Inquiétude pour le ménage des vivres. 58.

Joie de l'arrivée fait oublier les maux passés. 153.

Ile des Pengouïns. 161.

Ile Wager, pourquoi ainsi nommée. 100. Mr. Cheap y retourne. 346.

Ile Chiloé habitée par des Indiens & des Espagnols. 369.

Yvresse commune parmi les Patagons. 297. 298.

K

Kidd est fait commandant du vaisseau la Perle. 10. Meurt. 18.

L

Lindsay offre de l'argent à Mr. Cheap & aux autres Officiers du Wager. 393.

D
Lion tu
Défer
Lions s
412.

MAder
8.
Magasin
66. &
Magellan
Maladie
d'eau.
Maniere
297.
Mancour
35.
Marée
Wag
Marmite
l'épée
Matelot
sseau
ivren
44.
nier
Matelot
mett
ne
172.

DES MATIERES. xvij

- Lion tué par les Anglois dans l'isle
Déserte. 267.
Lions s'élancent contre les voyageurs;
412.

M

- M**Adere, isle : sa description. 4. *jusqu'à*
8.
Magasin des vivres volé plusieurs fois.
66. & 69.
Magellan, détroit. 142.
Maladie causée pour avoir trop bu
d'eau. 175.
Maniere de vivre du Roi des Patagons.
297.
Manœuvre difficile à faire, pourquoi.
35.
Marée impétueuse met l'équipage du
Wager en danger. 42.
Marmitons (les) de Fonchiale portent
l'épée. 10.
Matelots tués par les secouffes du vai-
sseau. 22. Pillent le Wager. 42. S'en-
ivrent & se noient dans le vaisseau.
44. Désertent. 49. Arrêtent prison-
nier leur Capitaine. 108.
Matelots (onze) demandent qu'on les
mette à terre ; pourquoi. 140. Huit
ne peuvent regagner le bâtiment.
172. Se mettent à la nage pour aller

- chercher de l'eau. 175. Se cantonnent dans une isle déserte. 248. Se déterminent à aller à Buenos-aïrès. 250. Construisent une cabane. 252. Contestation entré eux. 257. Tuent des chiens dont ils se nourrissent. 259. Elevent des chiens pour aller à la chasse. 260. Essaient encore d'aller à Buenos-aïrès; y trouvent des obstacles. 274. *jusqu'à* 277. Quatre restent sur le rivage faite de place dans le petit bâtiment. 341.
- Mauvaise volonté du Capitaine Cheap découverte. 113.
- Mécontentement de l'équipage de la Berge. 336. 337.
- Médecin refuse de se trouver à une opération; pourquoi. 55.
- Melons excellents. 211.
- Menaces du Lieutenant occasionées par les mutineries de l'équipage. 139.
- Mendoza, ville: sa situation. 411.
- Mer du Sud, objet des espérances des Anglois. 20.
- Modération de Mr. Cheap. 98.
- Monte-Vedio, ville du Pérou. 313. Sa description. 419.
- Mouillage bon, mais stérile. 151.
- Munitionnaire visite ceux qui débarquent du Wager. 48. Occasione

D
des mu
167.
Murray ()
du vaiss
vaisseau
20.
NAturels
flent dé
Sont trè
à leurs
Naufrage
340.
Navigateu
les dire
rough.
Norris, C
mande
10. Occ
l'escadr
Nourritur
fievers,
Officier
la man
licitent
40. Ve

DES MATIERES. xix

des mutineries. 49. Meurt de faim. 167.

Murray (Mr.) est fait Commandant du vaisseau le Wager. 11. Quitte ce vaisseau pour commander la Perle. 20.

N

Naturels de l'isle de Madere paroissent dévots, & sont très-libertins. 7. Sont très-attachés à leur Religion & à leurs Pasteurs. *ibid.*

Naufrage du Wager. 39. De l'esquif. 340.

Navigateurs du Wager se reglent selon les directions du Chevalier Narborough. 87.

Norris, Capitaine du Glocester, demande de retourner en Angleterre. 10. Occasionne des changements dans l'escadre. *ibid.*

Nourriture de veaux marins cause des fievres, pourquoi. 162.

O

Officiers sont obligés de travailler à la manœuvre sur le Wager. 36. Sollicitent le Capitaine d'aller à terre. 40. Veulent ôter le commandement

- du vaisseau au Capitaine. 96. Se jettent à la nage pour aller chercher des provisions de bouche. 169. Se présentent au Gouverneur de Rio-Grande. 181.
- Officiers de terre diminuent la punition des voleurs des vivres. 69.
- Officier espagnol prête de l'argent à Mr. Cheap. 391.
- Oie, espece qui ne vole point. 358. Son duvet est très-fin, & filé par les Indiennes. *ibid.* Maniere de les prendre. 359.
- Opposition de sentiments sur la route qu'on doit prendre. 75.
- Orellana, chef d'Indiens, s'empare du vaisseau l'Asie. 424. Est tué. 425.
- Orza, cri des Indiens. 144.
- Ouragan furieux. 143.

P

- P**Anque, plante dont les Indiens font beaucoup de cas. 365.
- Patagons, espece d'Indiens, emmenent avec eux les Anglois. 281. 282. Les régalent d'un cheval rôti. 283. Les vendent comme esclaves. 285. Craignent beaucoup les spectres. 302. Sont insensibles au froid; pourquoi.

DI
305. Le
Espagn
quer le
Pembersto
terre,
68. Cor
ibid. R
vaisseau
le Capit
Perle (la)
de l'es
nemis,
Disparo
Perplexité
Wager.
erte de
131.
huies ex
143. 1
ilar, ca
Fizarro,
malheu
poisson ra
Port St.
port. 2
Poudding
pourpier
comme
Préambul
l'équipa

DES MATIERES. xxj

305. Leur caractere. 413. Haïssent les Espagnols. *ibid.* Leur maniere d'attaquer les tigres. 415.
- Pemberston, Capitaine des troupes de terre, assemble le conseil de guerre. 68. Condamne les voleurs de vivres. *ibid.* Refuse le commandement du vaisseau le Wager. 95. Fait arrêter le Capitaine Cheap. 107.
- Perle (la), vaisseau anglois, est séparé de l'escadre. 18. Rencontre les ennemis, se prépare au combat. 19. Disparoît. 25.
- Perplexité effroyable de l'équipage du Wager. 38.
- Perte de la Berge inquiete l'équipage. 131.
- Pluies excessives obscurcissent le Ciel. 143. 144.
- Pilar, cap, apperçu avec joie. 152.
- Pizarro, Amiral espagnol, raconte les malheurs arrivés à son escadre. 390.
- Poisson rare à Bahia; pourquoi. 236.
- Port St. Julien. 19. Remarques sur ce port. 20.
- Pouding, mets d'Angleterre. 156.
- Pourpier sauvage est purgatif. 327. Incommode les Anglois. *ibid.*
- Préambule des conventions signées par l'équipage du Wager. 120.

- Précaution du Capitaine Cheap pour empêcher la désertion. 50.
 Promptitude de Mr. Cheap. 54.
 Propositions de Mrs. Byron & Campbell refusées. 130. Du sieur Bulkelei au Gouverneur de Rio-Grande. 207. 208.
 Provisions données au Capitaine Cheap. 119. & 124.
 Puits Peckett: sa source. 163.
 Punition des voleurs des vivres. 68.
 Sévere des voleurs de farine. 326.

Q

- Questions du Roi des Patagons aux quatre Anglois. 291. *jusqu'à* 294.
 Querelle entre Mr. Cheap & Mr. Hamilton. 349.

R

- Reflexion judicieuse sur la mort du Munitionnaire. 167.
 Religion des Patagons. 300.
 Repartie ferme du Canonnier à Mr. Beans. 206.
 Répartition de la farine occasionée par les murmures des Matelots. 166.
 Réponse vive de Mr. Cheap. 96. Fiere

de Mr.
 page d
 du vais
 nade d
 Rigueur d
 Officier
 Rio-Grande
 Anglois
 179.
 Riviere de
 Roc extra
 Roi des P
 quatre A
 leur par
 ger dan
 met d'a

Saint Jul
 port. 20
 Saint Seba
 tes sorte
 an Jago,
 dez-vous
 des hab
 sentiment
 ger cont
 catinelle

DES MATIERES. xxiiij

de Mr. Pemberston. 114. De l'équipage de la barque. 130. Du Capitaine du vaisseau St. Tubes à la fanfaronnade d'un Espagnol. 225.

Rigueur de Mr. Cheap fait soulever les Officiers 106.

Rio-Grande, riviere. Joie excessive des Anglois à la vue de cette riviere. 179.

Riviere de la Plata: son étendue. 315.

Roc extraordinaire. 161.

Roi des Paragons se fait amener les quatre Anglois. 289. Les questionne, leur parle espagnol. 291. Les fait loger dans sa cabane. 297. Leur permet d'aller à Buenos-aïrès. 306.

S

SAint Julien, port. Remarques sur ce port. 20.

Saint Sebastien, ville, abonde en toutes sortes de bons fruits. 211.

San Jago, isle du cap Verd. 11. Rendez-vous à cette isle. *ibid.* Caractere des habitants. 402.

Sentiment hardi du Lieutenant du Wager contre son Capitaine. 90.

Sentinelle au magasin des vivres. 65.

- Severn, vaisseau anglois séparé de la
flotte. 25.
Smith poignardé par les Indiens. 270.
Situation fâcheuse de l'équipage de la
barque; pourquoi. 131.
Speedwel, grande barque. 123. Dure
à la manœuvre. 128. Ne peut alar-
guer. 132. Court risque de périr.
143.
Subordination rétablie à Rio-Grande,
205.
Surprise du Gouverneur de Rio-Gran-
de. 185.

T

- T**empête horrible met l'escadre des
Anglois en désordre. 22. Description
de cette tempête. 23.
Tentes dressées dans l'isle Wager. 47.
Terroir de St. Sebastien très-agréable.
211.
Tête du gouvernail brisée. 173.
Tigres épouvantent les Matelots dans
l'isle déserte. 263. S'élancent contre
les voyageurs. 412.
Tonnelier détourne un coup de pisto-
let. 53.
Trahison du Contre-Maître du Wager.
39.

D
Tremblen
ger. 7
aux An
Trois des
gons
307. S
comme
sauve
318.
Troubles
les occ
Tryal, v

V Aissea
Rio-Ja
d'une
Veau ma
de le
Velprifio
tion. 3
Vents co
gloise
Viande
Vice-Roi
glois,
Violence
Wager
Veu fa

Tremblement de terre dans l'isle Wager. 72. Ne cause aucun dommage aux Anglois. *ibid.*

Trois des Anglois esclaves des Patagons sont renvoyés à Buenos-airès. 307. Sont conduits à Monte-Vedio comme prisonniers. 313. Un d'eux se fauve à la nage & est repris. 317. 318.

Troubles arrivés à Rio-Grande: ce qui les occasionne. 188. 189.

Tryal, vaisseau anglois, est réparé. 20.

V

Vaisseau de guerre anglois arrive à Rio-Janeïro. 231. St. Tubes accueilli d'une terrible tempête. 238.

Veau marin: sa description, la maniere de le prendre. 253. 254.

Velpriso, port du Chili: sa description. 397.

Vents contraires arrêtent l'escadre angloise. 4.

Viande crue altere la santé. 278.

Vice-Roi du Bresil reçoit mal les Anglois, leur refuse des secours. 227. 228.

Violence des marées met en pieces le Wager. 65.

Vœu fait par l'équipage du vaisseau

xxvj TABLE DES MATIERES.

le St. Tubes est rendu à Lisbonne.
240. 241.

Voiles du Wager en si mauvais état
qu'on ne peut les tendre. 37. Celle
de la chaloupe déchirée par les vents.
134.

Vue de la terre ranime l'espérance.
168.

W

WAger, vaisseau anglois, perd son
mât d'artimon. 24. Son embarras
faute de Charpentier. *ibid.* Son Ca-
nonnier est emporté de son poste par
un coup de mer. 25. Il est séparé
de l'escadre. 29. Heurte contre un
rocher. 37. S'engage entre des
écueils. 39.